



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DOM.
L.S.J.





~~AA-1C-1~~

PY 20/12

BIBLIOTHEQUE CHOISIE,

POUR SERVIR DE SUITE

A LA

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERC.

ANNÉE MDCCVII.

TOME XII.



A. AMSTERDAM.

Chez HENRI SCHELTE,

MDCCVII.

Avertissement du Libraire.

AYant été averti que quelques personnes avoient cherché à acheter des *Atlas* en Latin , & en Espagnol , sans savoir où s'adresser , j'ai crû devoir faire savoir au Public , que j'en puis fournir à ceux qui en auront besoin.



AVERTISSEMENT.

LE second Article de ce Volume étoit déjà imprimé, lorsque l'on m'a fait voir un petit morceau de tissu de l'écorce d'une plante incombustible, venu des bains de Barège, proche des Pyrénées. Je ne doute pas que ce ne soit la même plante, que celle dont j'ai parlé pag. 76. J'ai encore vû * un autre morceau de Bois incombustible, semblable au mien, qui étoit venu de Rome, de sorte qu'il paroît que ce Bois n'est pas inconnu aux Savans de ce pais-là. J'ai voulu en avertir ici les Lecteurs, pour la confirmation de ce que j'ai dit & pour exciter ceux
* 2 qui

* *Le tissu est entre les mains de Mr. Caffé, & le bois en celles de Mr. Bondermarker le fils.*

AVERTISSEMENT.

qui se plaisent aux recherches de Physique, à s'en informer plus exactement & à en faire plus grand nombre d'expériences.

On trouvera peut-être que je me suis un peu trop étendu, sur l'Article V. mais on doit penser que j'ai répondu à un Livre plus gros, que n'est ma réponse, & que j'avois à faire à un Homme, qui avoit l'art de multiplier les Incidents. Comme c'est la dernière fois, que je dois écrire contre lui, j'ai crû que je pouvois un peu plus m'étendre, que je ne l'aurois fait, s'il avoit encore fallu revenir à la charge, comme je l'avois résolu, si cela eût été nécessaire. Persuadé, comme je le suis, qu'on peut non seulement défendre la Providence, par la droite Raison, mais encore que tous ceux, qui peuvent le faire, sont obligés d'employer pour cela tous les talens qu'ils ont reçus du Ciel; je ne
pour-

AVERTISSEMENT.

pouvois pas, ce me semble, quitter la partie, sans trahir la bonne Cause, que je défendois. Je savois tout ce que Mr. Bayle pouvoit dire contre moi, & j'étois résolu d'essuyer tous ses emportemens & toutes ses injures, plutôt que de lui donner le plaisir, de parler le dernier, qu'il recherchoit avec passion. Je le dis devant un de ses Amis, qui ne manqua pas de le lui redire, & je ne le cachai pas, dans une de mes Réponses. J'ai dit, au commencement de l'Article V. ce qui lui donnoit tant de présomption, qu'il s'imaginoit de terrasser tous ceux, qui oseroient prendre la plume contre lui. Il n'est pas nécessaire que je le redise ici; mais je puis assurer qu'il s'étoit flatté de faire accroire aux Théologiens Réformez, qu'il soutenoit la doctrine de *Dordrecht*, pendant qu'il en disoit tout le mal qu'on en peut dire; parce qu'il

* 3

avait

AVERTISSEMENT.

avoit dupé quelques uns d'entre eux ; qui se payoient de mots qui ressembloient à ceux dont ils se servent, & qui d'ailleurs ne lisent ni ses Livres, ni ceux de ses Adversaires. J'espère que ceux qui liront ce que j'ai écrit, pour la dernière fois, ne se feront pas un honneur d'avoir dans leur Parti un homme, qu'on ne peut regarder, sans être aveugle, que comme un ennemi de toute Religion, & de toute bonne Philosophie.

IN-

I N D I C E

D E S

L I V R E S

du XII. Tome.

- I. **D**Es Oeuvres d'ERASME imprimées à Leide. pag. I
- II. Remarques sur un bois incombustible. 57
- III. Remarques sur l'Essai concernant l'Entendement de M. LOCKE. 80
- IV. Sa défense contre Mr. BAYLE. 105
- V. Oeuvres Posthumes de Mr. LOCKE. 123
- VI. Explication de la Colonne Antonine par Mr. VIGNOLE. 171
- VII. Remarques sur les Entretiens posthumes de Mr. BAYLE. 198
- VIII. Oeuvres de STRABON. 386
- IX. Oeuvres Anecdotes de COCCEIUS. 401
- X. Harangues de Mr. TURRETIN. 405

INDICE DES LIVRES.

XI. *Les devoirs de l'Homme & du Citoyen*, par Mr. de PUFENDORF.

XII. *Du Pouvoir des Souverains, & de la Liberté de Conscience* par Mr. NOODT; l'un & l'autre traduits par Mr. BARBEYRAC. 415.
420.

B I-

BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

ARTICLE I.

Des Oeuvres d'ERASME, imprimées chez P. van der Aa, à Leide.

OUS avons parlé, dans le I. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*, du I. du II. & du IV. Volume des Oeuvres d'*Erasme*, qui étoient alors imprimées. Dans les V & VI Tomes de ce même Ouvrage, nous avons fait voir au long, & par des exemples sensibles & remarquables, l'usage que l'on peut faire des Epîtres d'*Erasme*, pour l'histoire de sa vie, & des disputes de Religion, qui arriverent de son tems. Comme le recueil complet des Oeuvres de ce grand homme est présentement achevé & en vente, depuis le commencement de l'année 1707. il ne sera pas hors de propos de repasser

Tome XII. A fer

2 BIBLIOTHEQUE

fer en peu de mots les Volumes, qui avoient déjà paru, & de parler un peu plus au long de ceux dont on n'avoit rien dit; pour donner ici une idée plus complete, & plus exacte des Oeuvres d'*Erasme*, sans qu'il soit besoin de recourir à ce que l'on en a dit ailleurs. Ces Ouvrages sont si utiles & si dignes d'être achetez, par tous ceux qui font des Bibliothèques; que personne ne nous saura mauvais gré d'en instruire ceux qui ne les ont jamais parcourus, & qui employent leur argent en livres beaucoup moins nécessaires, que ceux d'*Erasme*.

I. LE premier Volume contient une partie de ce qu'*Erasme* a écrit, pour l'instruction de la Jeunesse; mais les principales pieces, qui y sont contenues, sont 1. les fameux *Colloques*, qui lui attirerent beaucoup de réputation, & qui furent aussi attaquez par plusieurs Esprits chagrins, qui ne pouvoient souffrir qu'il tâchât de guerir les esprits de mille menues superstitions, qui regnoient de son temps, & de les porter à une vertu solide: 2. le *Ciceronianus*, qui est un Dialogue très-agreable & très-ingenieux, contre quelques Savans bizarres, qui du tems d'*Erasme* prétendoient que, pour écri-

re

re poliment en Latin, il ne falloit pas se servir d'un seul mot, ni d'une seule expression, qui ne se trouvât dans *Ciceron* : 3. le livre de la véritable prononciation de la Langue Greque & de la Latine, qui est une piece pleine de savoir, & qui ne pouvoit être le fruit, que de beaucoup d'attention, & que d'une très-grande lecture. Ces trois Ouvrages dureront éternellement, & seront lûs avec plaisir, par les plus habiles gens ; pendant qu'il y aura quelque teinture de Belles-Lettres & de Bon-Sens, parmi les hommes.

Pour les autres, ce sont des traductions, & des ouvrages de Rhétorique, & de Morale, qui ne peuvent aussi être que très-utiles à la Jeunesse, qui prendra la peine de les lire ; mais qui ne sont pas si fort de l'usage moderne, parce que la maniere d'étudier a beaucoup changé, depuis le tems d'*Erasme*. En les lisant, on trouvera souvent, lors que l'on s'y attendra le moins, des traits de cette agreable raillerie, qui lui étoit si naturelle, qu'il ne pouvoit s'empêcher de suivre ce penchant, lors que l'occasion s'en présentoit, ou qu'il lui tomboit quelque jolie pensée dans l'esprit.

4 BIBLIOTHEQUE

II. LE Volume suivant contient les *Adages*, ou Proverbes, avec les notes d'*Henri Etienne* & quelques autres au deffous des pages. Entre tous les Ouvrages d'*Erasme*, il n'y en a point, qui fasse si fort paroître l'étendue de sa lecture & de son savoir dans les Belles Lettres. S'il s'est trompé en quelques peu d'endroits, dans un tems, où il n'avoit pas la dixième partie des secours, que l'on a à present, pour l'intelligence de l'Antiquité ; cela n'approche pas du nombre des Proverbes, qu'il a heureusement expliquez. *Erasme* fait aussi quelquefois des Digressions très-fines & très-belles, sur les Proverbes qu'il rapporte, comme sur le premier de la IV. Chiliade, *Dulce bellum inexpertis*, où il attaque la fureur de faire la guerre, qui regnoit de son tems, comme du nôtre. Il faisoit de très-belles leçons aux Puissances Chrétiennes, qui étoient alors en guerre, & sur tout à l'Empereur *Charles V.* & à *François I.* Roi de France ; l'ambition desquels mit plus d'une fois toute l'Europe en feu, de leur tems, à peu près comme on la voit aujourd'hui divisée entre les défenseurs de la Maison d'Autriche, & ceux qui l'ont attaquée. Il seroit à souhaiter que les

Con-

Confesseurs des Princes, qui sont cause des malheurs de tant de Provinces & de tant de familles, leur imposassent par pénitence de se faire lire tous les ans cette belle Digression; peut-être en profiteroient-ils à la fin, & que l'on verroit s'allumer dans leurs cœurs autant d'amour pour la Paix, qu'ils ont fait voir jusqu'à présent de passion pour la Guerre. Mais ces Directeurs de la conscience des Princes pensent bien moins à procurer le Salut de ceux qui se confient en eux, & le bonheur des Peuples, qui leur obéissent, qu'à faire leurs propres affaires, auprès des Rois; à qui ils n'imposent de pénitence, pour les plus grands pechez, que des bagatelles, qui ne sont ni agreables à Dieu, ni utiles aux hommes; pour ne pas dire qu'ils les portent même souvent à expier, par de grands crimes, des pechez qui sont infiniment moindres.

Il y a encore une Digression très-digne d'être lue, sur le 1. Proverbe de la Centurie III. de la III. Chiliade, *Sileni Alcibiadis*; où il fait voir que l'apparence est extrêmement trompeuse, soit pour le bien, soit pour le mal. Sous une apparence simple & grossière, il y a eu souvent de très-grands

6 BIBLIOTHEQUE

thréfors de Sageffe & de Vertu cachez;
 & fous un air, qui ne promettoit rien
 que de grand & de vertueux, on n'a
 découvert que des baffeffes & des vi-
 ces : comme *Erafme* le montre, par
 les exemples des plus grands hommes,
 & des plus grandes Puiffances, que
 l'on voye fur la Terre, fans épargner
 celles qui fe croient au-deffus de tou-
 tes les censures. „ On appelle l'*Egli-*
 „ *se*, dit-il, les Prêtres, les Evêques
 „ & les Souverains Pontifes ; quoi-
 „ qu'ils ne foient autre chofe, que les
 „ *Miniftres de l'Eglife*. L'*Eglife* c'est
 „ le peuple Chrétien — On dit que
 „ l'Eglife reçoit de l'honneur & de
 „ l'éclat, non lors que la pieté s'aug-
 „ mente, que les vices diminuent,
 „ que les bonnes mœurs font plus
 „ communes, que la faine doctrine
 „ eft en vigueur ; mais lors que les
 „ autels font embellis d'or & de pier-
 „ reries, ou plutôt lors que, tout cela
 „ étant négligé, les Prêtres égalent les
 „ Grans Seigneurs en terres, en do-
 „ meftiques, en luxe, en mulets, en
 „ chevaux, en bâtimens, ou plutôt en
 „ Palais fuperbes, & en femblables
 „ fracas. Cela paroît fi raifonnable,
 „ que même dans les Bulles des Pa-
 „ pes on infere des éloges, tels que

„ ce-

„ celui-ci : *vû qu'un tel Cardinal, en*
 „ *entretenant tant de chevaux & de*
 „ *domestiques, fait beaucoup d'honneur*
 „ *à l'Eglise de Dieu, nous lui accor-*
 „ *dons un quatrième Evêché* — Si
 „ *quelcun parle avec peu de respect*
 „ *de Christophle & de George, on ap-*
 „ *pelle cela blasphème, dès que l'on*
 „ *n'égale pas toutes les fables à l'Evan-*
 „ *gile &c.*

On verra encore mieux, en lisant dans l'Original toute cette Digression, qu'*Erasme* ne perdoit point d'occasion de dire des choses utiles ; non seulement à l'éclaircissement de l'Antiquité, mais encore à la réformation des mœurs.

Je remarquerai en passant que *Werdn*
hagen, dans un livre, dont j'ai oublié le titre, a publié cette pièce, qui est insérée dans les Adages d'*Erasme*, comme un ouvrage anecdote de cet Auteur ; qui l'avoit rendu public, il y avoit plus de cent ans, & que l'on a rimprimé depuis autant de fois que ses Adages l'ont été.

Le Libraire avoit d'abord publié ce volume sans Indice, croyant qu'il suffisoit de le mettre avec l'Indice général de toutes les Oeuvres d'*Erasme* ; mais on lui a conseillé

A 4

d'en

8 BIBLIOTHEQUE

d'en mettre un particulier à ce volume.

III. IL n'est pas besoin que je m'arrête sur le III. Volume, qui contient les Epîtres, après ce que j'en ai dit dans les Tomes V & VI. de cette *Bibliothèque Choisie*. Je dirai seulement que la Préface apprendra aux Lecteurs ce que l'on a ajouté en cette Edition, où il y a plus de CCCCXXV Lettres, qui ne sont pas dans celle de Londres. Outre cela, on verra un Indice Chronologique des Epîtres d'*Erasme*, tant de celles qui avoient été publiées & qui sont mises dans l'ordre du tems, que de celles, qu'on a trouvées depuis, & que l'on a mises à la fin du Volume, au devant de celles qui sont sans date. Outre cela, il y a un Indice à la fin, que l'on pourra plutôt accuser d'être trop long, que d'être trop court. On y pouvoit omettre bien des choses, qu'on y a mises ; mais il vaut mieux qu'il y ait trop, que trop peu.

IV. DANS le IV Volume, il y a divers Traitez de Morale, traduits de *Plutarque*, ou composez par *Erasme*. Quoi que tous les Ouvrages de *Plutarque* soient très-agréables à lire, ceux d'*Erasme* ne leur cedent point ; & comme ce sont des Originaux, on les lit
avec

avec beaucoup plus de plaisir que les versions, qui sont nécessairement un peu forcées. Les principaux Ouvrages d'*Erasme*, qui soient ici, sont la *louange de la Folie*, & le *Traité de la Langue*, que les Médifans, & les Calomniateurs devroient lire jour & nuit. Ceux qui n'ont pas même du penchant pour ces vices, feront très-bien de le lire, afin de se garder de tomber dans les pieges de la Calomnie & de la Médisance. Tous ceux qui tombent dans quelque défaut, qui dépend de la langue, comme ceux qui parlent trop, les menteurs, ceux qui jurent légèrement &c. y trouveront aussi de bonnes leçons, que l'Auteur débite d'une maniere vive & agréable. On pourra voir ce que nous avons dit de ce Livre, au Tom. VI. pag. 153.

V. LE V. Volume contient des Traitez & des Discours de pieté, & quelques Poësies Chrétiennes. La première piece est celle, qui est intitulée *Enchiridion Militis Christiani*, dont nous avons déjà parlé sur les années MDIII, MDIV, & MDXVIII. dans la vie d'*Erasme* tirée de ses Epîtres. C'est un très-bon livre & que les gens de qualité & les gens de guerre devroient souvent lire. Quoi que ce soit

l'une des premières productions d'*Erasme* de cette espèce, elle ne laisse pas d'être également pleine de bon sens, & de piété.

Le Livre intitulé *Méthode abrégée de parvenir à la véritable Théologie*, est aussi très-utile. *Erasme* y appelle *véritable Théologie* la connoissance exacte & solide des devoirs de piété, que l'Evangile exige de nous; & il y donne quelques avis à ceux, qui veulent étudier l'Ecriture Sainte. Quoiqu'il dise quantité de choses, qui regardent les desordres des lieux & des tems, dans lesquels il vivoit, & que l'on ait à présent des secours beaucoup plus grands qu'il n'avoit, pour se perfectionner dans ces connoissances; on ne laissera pas de trouver qu'*Erasme* donne, au commencement de ce petit ouvrage, une idée très-forte & très-vive de la disposition où il faut être, pour acquérir une connoissance salutaire de la Religion Chrétienne; je veux dire, une connoissance qui influe dans les mœurs, & qui en éclairant l'esprit, règle les mouvemens du cœur.

Le Livre touchant *la manière de se conduire dans un mariage Chrétien*, celui de *la Veuve Chrétienne*, celui de *la manière de prêcher*, le *Symbole*, & quel-

quelques autres ne valent pas moins. Tout ce que les Protestans y peuvent trouver à redire, c'est que dans ceux qu'*Erasme* a faits, depuis qu'il étoit avancé en âge, il garde beaucoup plus de mesure avec les Ecclesiastiques, qu'il ne faisoit auparavant, & affecte de parler plus des dévotions vulgaires, qu'il ne faisoit avant cela. Mais les Catholiques Romains peuvent être engagés par là à profiter d'ailleurs de ce qu'il dit de bon, & à s'attacher plus à l'essentiel du Christianisme, qu'à de pures institutions humaines, qu'on ne doit jamais égaler aux établissemens de Jesus-Christ & de ses Apôtres.

Pour les Poésies, elles n'approchent pas de la prose, & *Erasme* ne se piquoit nullement d'être grand Poète. On peut dire néanmoins, que s'il n'y a pas de l'Enthousiasme & du style poétique dans ses vers, il y a beaucoup d'esprit, comme dans tout ce que ce Grand Homme a fait.

VI. On trouvera dans le VI. Volume le *Nouveau Testament d'Erasme*; c'est à dire, le Texte Grec du Nouveau Testament, sa version à côté & les notes au dessous, au lieu qu'elles étoient après. Outre cela, on a ajouté à cette Edition quelques Indices, que

l'on a trouvez dans une ancienne Edition de Bâle, avec toutes les Apologies & les Préfaces, que l'Auteur y avoit mises.

Ceux qui ont quelque connoissance de la bonne maniere d'expliquer l'Ecriture Sainte, ont toujours beaucoup estimé cet Ouvrage d'*Erasme*; dans lequel il s'est acquité de tous les devoirs d'un bon Interprète, autant qu'on le pouvoit faire de son tems & dans les circonstances, où il se trouvoit. Premièrement, il a eu soin de donner le Texte Grec, qui n'étoit pas fort commun alors, aussi correct qu'il lui étoit possible, & pour cela il a consulté les Manuscrits, qu'il a pû avoir, & lu avec soin les Peres & les Interpretes Grecs, dont il a marqué les varietez de lecture soigneusement, dans ses notes.

On en peut voir un exemple remarquable sur 1. Jean. V, 7. sur ces mots: *car il y en a trois, qui témoignent dans le Ciel, le Pere, la Parole & le S. Esprit, & ces trois sont une même chose.* Il remarque 1. qu'il ne trouve dans le texte Grec, que ces paroles, *car il y en a trois qui témoignent, l'esprit, l'eau & le sang*: 2. que ce passage se trouve cité de même dans S. Cyrille Liv. XIV.

du

du Tresor, Chapitre pénultième, & qu'un Auteur Orthodoxe, comme lui, n'auroit pas manqué de citer contre les Ariens ce passage entier, s'il s'étoit trouvé dans les Exemplaires de son tems : 3. qu'on peut remarquer la même chose de S. *Augustin*, qui ne cite pas autrement ce passage, contre *Maximin* Arien; quoi qu'il n'oublie rien pour prouver la consubstantialité du Pere & du Fils, & qu'il prétende que *l'Esprit*, le *Sang* & *l'Eau* signifient le Pere, le Fils & le S. Esprit: 4. que *Bede* a cité ce passage de même, après S. *Augustin*: 5. que les paroles controversées ne sont point dans un MS. des Mineurs d'Anvers, qu'il avoit vu: 6. qu'il est vrai que l'on objecte S. *Jérôme*, mais que ce Pere semble se plaindre, dans une Préface, que l'on met au devant des Epîtres Catholiques, non des Manuscrits Grecs, mais de ceux qui avoient traduit le Testament Grec en Latin, & qu'à présent ces paroles, qu'il se plaint avoir été omises, ne se trouvent point dans les MSS. Grecs, mais seulement en quelques uns des Latins.

„ Mais d'où est-ce que S. *Jérôme*,
 „ continue *Erasme*, a pû reconnoître
 „ l'erreur des Interpretes? C'est par

14 BIBLIOTHEQUE

„ les exemplaires Grecs. Mais ces
 „ exemplaires étoient conformes à nô-
 „ tre version, ou ils varioient. S'ils
 „ varioient, auffi bien que les La-
 „ tins, par quelle marque montre-t-il
 „ lequel est le meilleur, & lequel a
 „ été écrit par l'Apôtre; sur-tout puis-
 „ que ce qu'il reprend étoit dans l'u-
 „ sage public de l'Eglise? Si cela n'é-
 „ toit point, je ne vois pas comment
 „ les paroles suivantes pouvoient a-
 „ voir lieu: *sed tu, Virgo Christi Eu-*
 „ *stochium, dum à me impensius Scriptu-*
 „ *ræ veritatem inquiris, meam quodam-*
 „ *modo senectatem invidorum dentibus*
 „ *corrodendam exponis, qui me falsa-*
 „ *rium, corruptoremque Sacrarum pro-*
 „ *nunciant Scripturarum.* „ Car qui
 „ l'eût appelé faulsaire, à moins qu'il
 „ n'eût changé la maniere de lire re-
 „ çue publiquement? Que si Cyrille,
 „ parmi les Grecs, a lû ce que l'on
 „ trouve dans les exemplaires Grecs;
 „ si S. Augustin & Bede n'ont lû que
 „ cela, ou ont lû l'un & l'autre; je
 „ ne vois pas quelle raison S. Jérôme
 „ peut apporter, pour faire voir que
 „ la maniere de lire, qu'il nous don-
 „ ne, est la véritable.

„ Mais quelcun dira: c'étoit là une
 „ bonne objection contre les Ariens.

„ Pre-

„ Premièrement, puis qu'il est cer-
 „ tain que la maniere de lire ce passa-
 „ ge a varié parmi les Grecs & parmi
 „ les Latins ; on ne peut le leur ob-
 „ jecter , parce qu'ils s'attribueront,
 „ avec autant de droit, la maniere
 „ de lire, qui leur est favorable. Mais
 „ mettez que la maniere de lire soit
 „ hors de dispute; puis que ce qui est dit
 „ du témoignage de l'Eau, du Sang
 „ & de l'Esprit, qu'ils sont un (*unum*
 „ *sunt*, ou plutôt qu'ils reviennent à
 „ un, *eis te de eis*) se rapporte non à
 „ l'unité de la nature, mais au con-
 „ sentement du témoignage ; croyons-
 „ nous que les Ariens eussent été si
 „ stupides, qu'ils n'eussent pas expli-
 „ qué de même ce qui auroit été dit
 „ du Pere, de la Parole & de l'Esprit ?
 „ Sur tout puisque les Orthodoxes ex-
 „ pliquent de même un passage de
 „ l'Evangile de S. Jean ; que S. Au-
 „ gustin ne rejette pas cette explica-
 „ tion , en disputant contre l'Arien
 „ Maximin ; & que même la Glose
 „ interlineaire l'explique ainsi : *unum*
 „ *sunt, id est, de re eadem testantur.*
 „ Ce n'est pas là établir la foi, c'est la
 „ rendre suspecte, que de se flatter
 „ par de semblables suppositions. Peut-
 „ être qu'il vaudroit mieux, que l'on
 „ s'ap-

„ s'appliquât pieusement à devenir la
 „ même chose avec Dieu, qu'à discu-
 „ ter, avec un zele trop curieux,
 „ comment le Fils differe du Pere,
 „ ou le S. Esprit de l'un & de l'autre.
 „ En verité je ne vois pas comment
 „ on peut prouver ce que nioient les
 „ Ariens, sinon par le raisonnement.
 „ Enfin tout ce passage étant obscur,
 „ il ne peut pas être d'une grande
 „ force, pour convaincre les Héreti-
 „ ques, &c.
 „ Pour ne rien diffimuler, on a trou-
 „ vé un seul MS. Grec en Angle-
 „ terre, où il y a ce qui manque dans
 „ les Exemplaires communs, de cet-
 „ te maniere: *car il y en a trois, qui*
 „ *témoignent dans le Ciel, le Pere, la*
 „ *Parole & l'Esprit, & ces trois sont*
 „ *un. Il y en a aussi trois, qui té-*
 „ *moignent sur la terre, l'Esprit, l'Eau*
 „ *& le Sang.* Je ne sai néanmoins pas
 „ par quel accident il est arrivé que
 „ ce qui est dans nos exemplaires
 „ Grecs ne soit pas répété ici; savoir,
 „ *& ces trois se rapportent à la même*
 „ *chose.* Nous avons tiré de cet Exem-
 „ plaire d'Angleterre ce qui sembloit
 „ manquer aux nôtres, afin que per-
 „ sonne ne prît occasion de nous ca-
 „ lomnier; quoi que je soupçonne que
 „ cet

„ cet exemplaire a été corrigé sur les
 „ nôtres. J'ai consulté deux exemplai-
 „ res Latins d'une antiquité surpre-
 „ nante, dans la Bibliotheque de S.
 „ Donatien à Bruges. Ni l'un, ni l'au-
 „ tre n'a le témoignage du Pere, de
 „ la Parole & de l'Esprit ; & même
 „ dans l'un, il n'y avoit pas ces mots,
 „ *sur la terre*. Il n'y avoit que ceci :
 „ *il y en a trois qui témoignent, l'Es-*
 „ *prit, l'Eau & le Sang*. En deux
 „ exemplaires de Constance, après le
 „ témoignage de l'Eau, du Sang & de
 „ l'Esprit, le témoignage du Pere, de
 „ la Parole & de l'Esprit étoit ajouté,
 „ en ces termes : *comme dans le ciel*
 „ *il y en a trois, le Pere, la Parole*
 „ *& l'Esprit, & ces trois sont une mê-*
 „ *me chose*. Dans un MS. que m'a
 „ fourni la Bibliotheque publique de
 „ l'Academie de Bâle, il n'y avoit pas
 „ le témoignage de l'Esprit, de l'Eau
 „ & du Sang: Outre cela, *Paul Bom-*
 „ *basio* a copié ce passage à ma priere
 „ d'un MS. très-ancien de la Biblio-
 „ theque Vaticane, où le témoignage
 „ du Pere, de la Parole & de l'Esprit
 „ n'étoit point. L'Edition d'Alde est
 „ conforme à cela.

Erasme montre ensuite qu'il y a des
 éditions d'Espagne, où l'on trouve
aussi

aussi des varietez, & que dans le fonds il ne s'agit que de l'unité du consentement. Je n'en rapporterai pas davantage, parce qu'on voit assez par là le soin, qu'il avoit d'établir la véritable maniere de lire du Texte, sans avoir égard à aucuns préjugés Théologiques; qui font qu'on ne cherche dans l'Ecriture que ce que l'on croit propre à défendre les sentimens, que l'on a embrassés. S'il avoit vécu de nôtre tems, il auroit vû avec plaisir, que ce Prologue des Epîtres Catholiques, sur lequel on se fonde, est l'ouvrage d'un Imposteur, comme le P. *Martianai*, quoique mauvais Critique, l'a fort bien montré dans son Edition de la version de S. *Jérôme*. Il auroit compris qu'il n'est nullement besoin, en cette occasion, de blâmer ce Pere, quoi que le jugement qu'il en fait soit d'ailleurs véritable. On a à présent si bien discuté tout ce qui concerne ce passage, qu'il n'y a plus que des opiniâtres qui nient que les témoins célestes n'y aient été ajoutez. Mais on a sujet d'admirer le bon goût d'*Erasme*, qui en sentit la supposition.

Cette remarque d'*Erasme* fut attaquée très-violemment par *Edoüard Leus*, & par quelques Moines Espagnols,

gnois, mais il se défendit contre eux par de fort bonnes Apologies, que l'on voit dans le dernier Volume de ses Oeuvres. Quelques Protestans en ont fait autant, mais il n'ont pû empêcher les habiles gens de se ranger du côté d'*Erasme*; sur tout après les découvertes, que l'on a faites sur cette matiere.

En second lieu, on ne sauroit trop louer *Erasme* d'avoir travaillé à guerir son siecle de l'entêtement, où l'on étoit à l'égard de la Vulgate, que l'on préferoit au texte Grec. Il a fait voir dans ses notes, à toute occasion, qu'elle étoit barbare, obscure & peu exacte. Il a plus fait, il a entrepris le premier, dans ces derniers tems, de faire une meilleure version, & l'on ne peut pas nier qu'il n'y ait réüssi à divers égards; quoi que depuis que l'on a cultivé davantage la Critique, on soit allé plus loin que lui.

En troisiéme lieu, on doit reconnoître que ses notes, outre la Critique de la Vulgate, renferment quantité de très-bonnes remarques Philologiques & Théologiques, fondées sur la connoissance qu'il avoit de la Langue Greque & du stile de l'Ecriture Sainte, sur la doctrine des Peres & sur

sur le Bon-sens. On l'a surpassé depuis, en bien des choses, à cause des secours que l'on a eus & dont il étoit dépourvu ; mais il est certain qu'il a montré le chemin, qu'il falloit suivre, & que ce n'est qu'en perfectionnant ses principes, qu'on est allé plus loin que lui. *Theodore de Beze* l'a beaucoup chicané & lui a porté quelque préjudice, parmi les Reformez, pendant quelque tems ; mais il n'a pû empêcher la Postérité de rendre à ce Grand Homme la justice, qui lui étoit due.

Mr. *Simon*, dans ses remarques sur les Versions & sur les Commentateurs du Nouveau Testament, a dit le bien & le mal que l'on pouvoit dire d'*Erasme*. Mais après l'avoir lû, on n'en a pas moins bonne opinion de ce dernier, qu'il ne reprend qu'en des choses de peu de conséquence ; & que l'on peut dire avec bien plus de raison de S. *Jérôme*, que de lui, comme il seroit facile de le faire voir. On tombe néanmoins d'accord qu'*Erasme* peut être repris, en quelques endroits ; mais quel Auteur y a-t-il, où l'on ne trouve quelque chose à reprendre ?

VII. DANS le VII. Volume, sont les Paraphrases d'*Erasme*, sur tout le Nouveau Testament, excepté l'Apo-

ca-

calypse. On peut dire en général qu'il n'y a rien dans ces Paraphrases, qui ne soit conforme aux sentimens & à l'esprit de l'Evangile, & qui ne puisse édifier toutes sortes de Chrétiens. *Erasme* n'ayant que le texte des Apôtres devant les yeux, & quelque peu des plus anciens Interpretes, comme *Origene*, *S. Chrysostome* & *S. Jérôme*, & étant d'ailleurs ennemi des subtilitez de l'Ecole, s'est toujours tenu dans des idées généralement approuvées, sans mêler aucunes controverses dans ses Paraphrases. Aussi sont-elles pleines de bon sens & de piété. On y peut aussi voir le caractère doux & souple de l'esprit de l'Auteur, en ce qu'ayant remarqué qu'on l'avoit querellé sur quelques unes de ses notes, il a suivi dans ses Paraphrases les sentimens communs, plutôt que les siens propres, comme on le peut remarquer au vs. 7. du V. Chapitre de la 1. Épitre de S. Jean, où il paraphrase ce qui est dit des trois témoins célestes, selon les idées communes.

Comme *Erasme* avoit lû, avec autant de soin, les Peres, que l'on avoit de son tems, que qui que ce soit: on peut assurer que dans ses Paraphrases, il a exprimé les sentimens de l'Antiquité

té Chrétienne, avec beaucoup d'art & de netteté.

On peut dire qu'il y a deux sortes de Paraphrases de l'Ecriture Sainte. Les unes sont courtes & serrées & n'y mêlent aucune idée, au de là de celles qui sont renfermées dans les paroles du Texte, ou qui en sont une conséquence claire, & qui servent à faire sentir la suite du discours. On parle dans ces Paraphrases, non comme on parleroit soi même, si l'on vouloit dire en son propre style ce que les Ecrivains Sacrez ont dit ; mais comme on croit qu'ils auroient pû parler eux mêmes, s'ils avoient parlé dans la langue dont on se sert.

Ces Paraphrases servent beaucoup, à faire comprendre la force des raisonnemens des Auteurs Sacrez & la liaison de leurs discours, aussi bien que le sens de leurs paroles. C'est la méthode que j'ai tâché de suivre, dans ma Paraphrase des Evangiles, mis en *Harmonie*. Mais il y a une autre sorte de Paraphrase plus étendue, où l'on traite en quelque sorte la doctrine, qui est renfermée dans chaque verset ; pour la développer aux yeux du Lecteur, sans se mettre trop en peine si l'Auteur Sacré a eu dans cet endroit dessein

sein de faire naître toutes ces pensées dans nos esprits. On lie aussi ces pensées avec plus de liberté, que l'on ne fait dans la première sorte de Paraphrase, parce qu'on n'est pas si rigoureusement attaché aux paroles du texte. C'est là le caractère des Paraphrases d'*Erasme*.

Elles plurent si fort en Angleterre, du tems de la Réformation, qu'on les fit traduire en Anglois, pour les mettre dans les Eglises, avec la Bible, afin que tout le monde pût les lire :
** Comme la Paraphrase d'Erasme, dit l'Historien de la Réformation d'Angleterre, fut estimée la plus propre pour l'intelligence du Nouveau Testament, chaque Paroisse reçut ordre d'acheter un exemplaire de cette Paraphrase en Anglois & de le mettre dans l'Eglise avec la Bible. Il est vrai que Gardiner, Evêque de Winchester, soutint que la Paraphrase d'Erasme, déjà mauvaise d'elle même, l'étoit encore davantage dans la version Angloise. Je ne sais s'il disoit vrai, à l'égard de la version; mais Gardiner qui savoit mieux la Théologie Scholastique, que celle de l'Ecriture Sainte, n'étoit pas capable de goûter un Ouvrage, comme celui-là.*

** P. 2. T. I. Ed. d'Amsterdam.*

là. Auffi *Cranmer*, Archevêque de Cantorbery, lui repliqua-t-il fort bien, *que cette Paraphrase avoit ses fautes, auffi bien que les autres livres, à la réfervede l'Ecriture Sainte; mais que c'étoit le meilleur ouvrage, de cette nature; que l'on avoit mieux aimé adopter les explications d'un fi favant homme, que d'en faire de nouvelles, qui eussent été plus exposées à la censure publique; & qu'au fonds Erasme pouvoit passer pour l'Auteur le moins partial, qui se trouvât.* Il n'y avoit rien de si vrai, & l'on peut dire que si toute la Chrétienté avoit voulu chercher le plus impartial Théologien, qui fût alors, ç'auroit été *Erasme*. D'ailleurs s'il falloit choisir les Ecrits d'un homme, à qui l'Antiquité Chrétienne fût bien connue, & qui ne donnât pas dans les nouveautez des Scholastiques, comme on le devoit sans doute faire, en une semblable occasion; il n'y avoit aucun Auteur alors, sur qui l'on dût jetter les yeux, plutôt que sur *Erasme*; ou pour mieux parler, c'étoit le seul, auquel on pût penser. Il n'y avoit alors personne, qui lui fût comparable en ces qualitez, sans en excepter qui que ce soit. Auffi ces Paraphrases ont-elles toujours été fort estimées en Angleterre,

terre, depuis le tems de *Cranmer*; & s'il est vrai, qu'il s'en est vendu en ce pais-là un très-grand nombre d'exemplaires d'une méchante édition d'Hannover: le Libraire a sujet d'esperer qu'il vendra bien celle-ci, qui est infiniment plus belle & plus correcte. Mais on ne doit pas attribuer les vers, qui contiennent les Sommaires des Chapitres, à *Erasme*; c'est celui, qui a eu soin de la correction de cet Ouvrage, qui est cause qu'on les a mis. *Erasme* n'étoit pas si mauvais Poète, que celui qui les a faits. Au reste, ils n'empêchent point que la Paraphrase ne soit, comme on l'a dit, un des meilleurs Ouvrages de cette nature, qui ait été fait.

VIII. LE VIII. Volume ne contient presque que des Traductions, qu'*Erasme* avoit faites de quelques traitez de divers Peres Grecs, de S. *Chrysostome*, de S. *Athanasie*, & de S. *Basile*. Il y a aussi un petit Ouvrage d'*Erasme*, où il traite de la vie d'*Origene*, & de ses Ecrits, dont il fait la critique en peu de mots. Cela est suivi de la version Latine d'un fragment du Commentaire d'*Origene* sur S. Matthieu, qui étoit tombé entre les mains d'*Erasme*. Nous l'avons en

Tome XII. B Grec

Grec & en Latin, en beaucoup meilleur état, par les soins de Mr. *Huët*, ancien Evêque d'Avranches; dont les *Origeniana* sont un Ouvrage achevé, en leur espece. Mais quoi que l'on ait les Ouvrages des Peres, que l'on a nommez, beaucoup plus complets & plus exacts, qu'*Erasme* ne les pouvoit avoir: il est pourtant utile de conserver ses versions & ses remarques, parce qu'il peut arriver que l'on ne soit pas d'accord sur le sens de ces Auteurs, ou sur l'Auteur de quelques unes de ces pieces, ou sur l'estime qu'on en doit faire; & en ce cas l'autorité d'*Erasme* peut toujours servir, pour la décision de ces controverses.

Par exemple, il a fait ce jugement d'une * Lettre de S. *Athanasie* à *Serapion*, Evêque de Thmuis, en Egypte,

„ Sauf le jugement des habiles gens,
 „ je croi que cet Ouvrage est d'un
 „ homme oisif, qui n'avoit point d'esprit, & qui a voulu imiter les livres
 „ de S. *Athanasie* à *Serapion*. Il y a ici
 „ un étrange amas de passages, une
 „ grande confusion de raisons, & une
 „ répétition fâcheuse des mêmes choses.

* C'est la premiere piece de la 2. P. du I. Tome de S. *Athanasie* dans l'Ed. des Benedictins.

„ *ses. Salvo & integro doctorum judicio, ego censeo hoc opus esse hominis otiosi, nulloque ingenio præditi, qui voluerit imitari divi Athanasii libellos ad Serapionem. Hic mira congeries locorum, & rationum confusio, molestissimaque semel dictorum iteratio.* Cependant le P. de Montfaucon soutient que ceux, qui ont bien lû S. Athanase, reconnoîtront ici le stile & la méthode de ce Pere; de sorte qu'il n'y a aucun sujet de s'inscrire en faux contre les MSS. qui attribuent constamment cette Lettre à S. Athanase. Je croi qu'il a raison, mais après avoir lû le traité avec soin, il me semble qu'*Erasme* n'a pas mal jugé de la Lettre même, quoi qu'il se soit trompé, à l'égard de l'Auteur. C'est une erreur assez commune, que de s'imaginer qu'un Pere a été habile, à proportion de la figure qu'il a faite autrefois dans le monde, & des loüanges que les Ecclesiastiques de son tems lui ont données. Ensuite quand on vient à lire les livres, qui portent son nom, on est surpris de n'y trouver rien que de médiocre, & qui ne soit fort au dessous de l'idée, qu'on s'en étoit faite. Les uns sont tentez de dire que les livres, qu'on lui attribuoit, ne lui

appartiennent pas, & c'est ce qui est arrivé ici à *Erasme*. Les autres, qui jugent des choses, par les personnes, s'aveuglent eux mêmes, pour trouver beau ce qu'ils mépriseroient, si on l'attribuoit à quelque Auteur anonyme, ou peu connu. Il faut leur pardonner cet effet de leur prévention, car c'est un mal trop commun, pour le leur reprocher; & ne juger des Auteurs, que par leurs Ouvrages, & des Ouvrages que par les choses mêmes; sans avoir aucun égard à ce qui ne doit pas entrer dans ces jugemens, telles que sont les flatteries des siècles passés. C'est ce qu'il faut faire, si l'on veut se satisfaire soi même, & ne se tromper pas; mais il faut prendre, je l'avoue, un chemin tout opposé, si l'on n'a dessein que de plaire à la multitude, & que de se faire estimer par-là.

Pour revenir à *Erasme*, ce Volume de ses Oeuvres étant très-petit, & le Libraire ayant recouvré quelques pièces d'*Erasme*, qui n'avoient jamais paru, & quelques Ecrits imprimez pour & contre lui, mais qui étoient devenus rares, il les a joints à ce Volume; quoi que la matière n'ait aucun rapport avec les autres pièces, qui le composent. Il vaut mieux en
effet

effet les avoir ici, que ne les avoir point.

La premiere est une Harangue de la Paix & de la Discorde, composée par *Erasme*, lors qu'il n'avoit que vint ans. C'est une fort jolie déclamation, pour un jeune homme, & fort au dessus de ce que l'on faisoit communément en ce tems-là. L'on y voit, avec plaisir, les commencemens de ce grand Génie; qui après avoir produit de semblables fleurs, ne pouvoit pas manquer de produire quelque jour d'excellens fruits.

Il faut dire la même chose de la seconde piece, qui est une oraison funebre sur la mort d'une veuve de Goude, nommée *Berte de Heyen*. Elle est adressée à ses filles, qui étoient Religieuses.

La troisiéme est un recueil de quelques Poësies, dont la premiere est une Eglogue, composée, comme dit le titre, par *Erasme* à l'âge de quatorze ans; lors qu'il étoit au college à *Deventer*, sous *Alexandre Hegius*. Il y a ensuite d'autres Poësies de différentes sortes, mais dont la plupart sont Chrétiennes. On voit facilement que ce sont des exercices de son Enfance, ou de sa premiere Jeunesse; mais on

peut comprendre par-là, que s'il eût continué de cultiver la Poësie, il seroit devenu, avec le tems, un excellent Poëte.

On voit ici, en quatrième lieu, quelques remarques de *François Robortel*, sur les *Apophthegmes*, ou *Dits* de Diogene le Cynique, tirez de *Diogene Laërce*, & traduits par *Erasme*; où *Robortel* censure aigrement ce Grand Homme, pour quelques fautes, qu'il prétendoit qu'il avoit commises. Une bonne partie de ces fautes est imaginaire, & l'autre de peu de conséquence. *Paul Leopard* & *Pierre Nannius* lui ont répondu autrefois pour *Erasme*; & l'on sait que *Robortel* étoit un homme querelleux, qui cherchoit de la réputation, en attaquant de plus habiles gens que lui.

Enfin la dernière pièce est une Harangue d'un certain *Jean Herold*, en faveur d'*Erasme*; contre je ne sais qui, qui avoit fait une Satire contre lui, après sa mort. Elle fut prononcée, par ordre du Magistrat, dans l'Académie de Bâle. Il s'en faut bien qu'elle approche des compositions d'*Erasme*; mais comme elle a été faite en sa faveur, on lui a donné place à la fin de ce Volume.

IX. ÉRASME, qui fut l'homme de son tems, qui rendit le plus de service au Public, par ses Ecrits, fut celui qui fut le plus aigrement attaqué par ceux, qui l'auroient dû remercier. Il lui fallut composer grand nombre d'Apologies, contre diverses sortes d'Adversaires; dont on a fait un neuvième volume, dans l'Edition de *Froben*. On l'a divisé en deux, en celle-ci, pour ne le pas faire trop épais; à cause des additions, que l'on y a faites. Si l'on ajoute à cela que quantité des Lettres d'*Erasme* sont de pures Apologies, on trouvera qu'il y auroit de quoi faire un volume aussi gros que l'un de ces deux-ci, rempli de matieres de la même nature. Mais on n'en aura pas plus mauvaise opinion d'*Erasme*, pour cela; puis qu'il n'a fait que se défendre contre des attaques très-violentes & très-injustes, au moins pour la plupart. Pour moi, je donne toute la faute aux Théologiens de son tems de toutes les duretez & de toutes les choses trop fortes, que l'on peut trouver ici. Ils avoient contraint un esprit doux & pacifique de sortir de son naturel, & de s'échauffer mille fois plus qu'il n'auroit voulu.

Pour donner quelque idée de ses Apologies, on les peut diviser en deux sortes, selon les Adversaires qu'il a eus. Les uns étoient zelez pour l'Eglise Romaine, dans l'état où elle étoit, & prétendoient la défendre contre lui; & les autres s'en étoient séparés, & croyoient qu'*Erasme* en devoit faire autant qu'eux. Les premiers accusoient *Erasme* de favoriser les sentimens de *Luther* & de ses disciples: & les autres se plaignoient de ce qu'il ne se déclaroit pas pour eux. Quand il écrit contre des Docteurs de l'Eglise Romaine, il ne peut s'empêcher, en rejetant les sentimens de *Luther*, de témoigner qu'il voyoit néanmoins bien des choses à corriger dans cette Eglise, & même de louer *Luther* & ses disciples; & quand il se fâche contre les Protestans, comme on les nomma depuis, il leur dit du bien de l'Eglise Romaine, & leur reproche mille choses qu'ils faisoient. Ainsi au lieu d'appaîser ses Adversaires, il ne faisoit que les irriter, sans y prendre garde. Ce n'étoit point un esprit artificieux, qui fût se cacher, & se découvrir, selon ses intérêts. Il suivoit le feu de son imagination, & disoit ce qu'elle lui dictoit, sans considérer la dis-

disposition de ceux qu'il eût bien voulu gagner & sans se mettre en peine des suites. C'est ce que l'on a déjà vû par ses Lettres, & que l'on peut voir encore, dans ses Apologies, que je parcourrai en peu de mots, selon l'ordre, auquel elles sont rangées.

1. La Lettre à *Martin Dorpius* est une défense de son livre intitulé, *la louange de la Folie*, qui avoit choqué les Théologiens; qu'*Erasme* avoit mis en badinant dans le rang des fous, comme tout le reste du Genre Humain. Il n'étoit que trop vrai qu'un grand nombre de ceux, qui prenoient ce titre, méritoient d'être mis parmi ceux qui n'avoient pas le cerveau bien disposé; & *Erasme* le fait assez voir, en montrant que les honêtes gens ne pouvoient pas prendre cela pour eux.

2. *Erasme* avoit expliqué sur Heb. II, 7. ces paroles du Ps. II. *Tu l'as fait un peu moindre que les Anges*; que l'Auteur de cette Epître applique à *Jesus-Christ*; *tu l'as fait pour un peu de tems moindre que les Anges*; pour des raisons, que l'on verra dans ses remarques sur cet endroit de l'Epître aux Hébreux, & dans cette Apologie. *Jaques le Fevre d'Etaples* prétendoit qu'il falloit traduire, selon l'Hébreu,

tu l'as fait un peu moindre que Dieu, & rapportoit cela à l'Incarnation. Ayant vû les remarques d'*Erasme* il écrivit contre lui, & *Erasme* lui répondit, dans cette Apologie. Comme ils étoient amis, tout se passa en termes honêtes, & *le Fevre* ne replica même plus. Il y a de l'apparence qu'ils se trompoient tous deux.

3. Comme *Erasme* parloit beaucoup de la nécessité qu'il y a de savoir les Langues Latine, Greque & Hébraïque, & qu'il se moquoit quelquefois des Théologiens Scholastiques; *Jacques Latome* Théologien de Louvain fit un Dialogue, où il soutint le parti opposé, sans nommer *Erasme*. On crut néanmoins que c'étoit contre lui, que ce Théologien avoit écrit. *Erasme* se crut donc obligé de soutenir ses sentimens, comme il le fait très-facilement & avec beaucoup de modération dans cette Défense, où il réfute *Latome*. Aussi ne laisserent-ils pas d'être amis après cela.

4. L'Apologie pour une harangue, qu'il avoit faite étant jeune, en l'honneur du Mariage, qu'il préféreroit au Célibat, & qui lui fit des affaires à Louvain, est fort courte & regarde en grande partie des faits.

5. Quel-

5. Quelques Théologiens, moins attachés aux choses qu'aux mots, se fâcherent de ce qu'*Erasme* avoit traduit le commencement de S. Jean, en ces termes, *in principio erat sermo*, au commencement étoit le discours, au lieu de *verbum*, la parole. *Erasme* leur fit voir que l'Interprete Latin, qui étoit en usage dans l'Eglise Romaine, avoit souvent traduit *sermo*, & produit quantité de passages des Peres Latins, où *λογος* étoit traduit de la sorte. *Theodore de Beze* & *Sebastien Castellio* l'ont suivi depuis, dans leurs versions Latines du Nouveau Testament. On pourroit aussi traduire: *au commencement étoit la Raison*, & c'est peut-être le véritable sens de S. Jean!

6. *Edouard Leus*, pour acquérir de la réputation, aux dépens d'*Erasme* attaqua la I. Edition de son Nouveau Testament, quoi que la II. fût déjà publique, où l'Auteur avoit corrigé quantité de choses. C'étoit une manière d'agir tout à fait injuste, & d'ailleurs *Leus* n'entendoit ni la Langue Greque, ni la matiere; de sorte qu'il ne fut pas difficile à *Erasme* de le réfuter. Ce ne sont que des ehcaneries de néant, fondées pour l'ordinaire sur le peu de capacité de *Leus*, & non

sur les choses mêmes. Cependant il fit quelques nouvelles remarques & *Erasme* y répondit aussi, parce que son Adversaire étoit soutenu par les Moines, qui defendoient tout ce qui paroissoit contre ce Grand Homme.

7. *Jaques Lopes Stunica*, Théologien Espagnol, qui étoit beaucoup plus habile que *Leus*, attaqua ensuite *Erasme*, & ce dernier lui répondit. Comme *Stunica* agissoit avec beaucoup plus de malice & d'artifice, notre Auteur lui répond avec plus de véhémence & de railleries. *Stunica* fit des remarques sur la version & les notes d'*Erasme*, qui lui répondit. Quoique *Stunica* ait quelquefois raison, il ne fait la plupart du tems, que des chicaneries, sur des choses de peu de consequence; qu'il tâche de tourner de la maniere la plus odieuse, qu'il lui soit possible. On a publié ses remarques dans le Tome VIII. du recueil des Commentaires Critiques publié en Angleterre & en Hollande, avec la premiere Apologie d'*Erasme* contre lui.

Sur le Ch. XXII. de S. Matthieu, vs. 16. où il est parlé des *Herodiens*, *Erasme* avoit dit, après S. Jérôme, que S. Matthieu appelle ainsi les soldats.

*datz d'Herode Profelyte, qu'Auguste avoit établi sur les Juifs, pour en recueillir le tribut, au nom de l'Empereur Romain. Stunica s'étoit moqué de cette note, avec raison, 1. parce que l'on ne pouvoit pas parler en ce tems-là des soldats d'Herode, qui fut le premier établi Roi en Judée, & qui étoit mort il y avoit plus de trente ans, & qu'ainsi ces Herodiens (supposé que ce fussent des soldats d'Herode) ne pouvoient avoir tiré ce nom que d'Herode Antipas son fils, qui vivoit alors : 2. que cet Herode n'étoit pas Roi de Judée, mais seulement Tetrarque de Galilée : 3. qu'Herode le Grand avoit été fait Roi de Judée par le Senat, à la recommandation d'Antoine & d'Auguste, & non par Auguste seul, & que ce n'étoit pas pour y recueillir des tributs au nom de l'Empereur Romain. Il n'y a rien de si vrai, comme ceux qui ont lu *Joséph* le savent assez, & l'on sent bien qu'il y avoit long-tems que le bon *Erasme* n'avoit lu cet Historien, ou qu'il avoit oublié ce qu'il dit d'Herode le Grand & de sa posterité. *Stunica* auroit encore pu se moquer de ce qu'il fait Herode Profelyte, qui avoit sans doute été circoncis dès l'enfance, parce que la*

nation Iduméenne, dont Antipater son Pere étoit sorti, avoit reçu la circoncision long-tems avant la naissance d'Herode, sous Hyrcan, comme *Joseph* nous l'apprend.

Erasme répond 1. qu'il n'avoit pas dit que ce fût le premier, qui eût eu le nom d'Herode. Mais il l'avoit assez dit, en disant qu'il étoit *Profelyte*; car on ne pouvoit pas nommer *Profelytes* ses enfans, qui étoient nez dans la Religion Judaique. Outre cela, il l'appelle *fils d'Antipater*, dans les Editions suivantes de ses notes, ce qui ne convient qu'à Herode le Grand. Il répond 2. que l'on peut bien dire qu'Auguste avoit établi Herode sur les Juifs pour recueillir le tribut, puis qu'il avoit été fait Roi pour cela. Mais il n'y a rien de plus contraire à la vérité, Herode n'étoit ni collecteur de tributs pour les Romains, ni tributaire, & le Senat, ni Antoine & Auguste ne le firent pas Roi pour cela. *Erasme* se couvre en 3. lieu de l'autorité de son S. *Jerôme*, d'où il avoit tiré ce qu'il avoit dit d'Herode, & qui disoit formellement qu'il avoit été fils d'Antipater. Cette réponse étoit bonne, pour fermer la bouche à un homme qui n'osoit pas dire que S. *Jerôme* s'étoit

soit trompé ; mais elle ne valoit rien en elle même.

Je mettrai ici les paroles de S. Jérôme, afin que l'on voye qu'il n'est pas un guide assez sûr, en matiere d'histoires anciennes. Voici donc comme il parle : „ Il n'y avoit pas long-tems.
 „ que, sous César Auguste, la Judée
 „ soumise aux Romains avoit été faite
 „ tributaire, lors que le dénombrement
 „ avoit été fait par tout le monde ; & il y avoit une grande dissension,
 „ parmi le peuple, les uns disant
 „ que pour le repos & pour la sûreté,
 „ il falloit payer le tribut, parce
 „ que les Romains faisoient la guerre
 „ pour tous ; & les Pharisiens, qui
 „ s'applaudissoient de leur justice, soutenant
 „ que le peuple de Dieu, qui payoit
 „ les dîmes & les prémices, & qui
 „ observoit tout le reste de ce qui
 „ est écrit dans la Loi, ne devoit pas
 „ être soumis aux Loix Humaines :

*Nuper sub Cesare Augusto Judæa sub-
 jecta Romanis, quando in toto orbe ce-
 lebrata est descriptio, stipendiaria facta
 fuerat; & erat in populo magna dis-
 sentio, dicentibus aliis, pro securitate
 & quiete, quia Romani pro omnibus
 militarent, debere tributa persolvi; Pha-
 riseis vero, qui sibi adplauderant de
 justi-*

justitia, è contrario dicentibus non debere populum Dei, qui decimas solveret & primitiva daret & cetera quæ in Lege scripta sunt, faceret, humanis legibus subjacere. Il n'y a rien encore à redire dans ces paroles, pourvu qu'on rapporte tout cela au dénombrement, qui se fit en Judée ; lorsqu'elle fut réduite en Province Romaine, après la déposition d'Archelaus fils d'Herode le Grand. Il ne faut pas confondre, comme on pourroit croire que S. Jérôme l'a fait, le dénombrement, qui se fit sous Herode le Grand, quand Notre Seigneur nâquit, avec celui-ci. Ces mots, *in toto orbe*, semblent regarder ce qui est dit Luc. II, 1. du dénombrement fait au tems de la naissance de Jésus-Christ. Si cela est, il faudra avouer que S. Jérôme aura eu une idée fort confuse de l'histoire de ce tems-là. Il ajoute, „ que Cesar Auguste avoit établi Roi sur les Juifs „ Herode fils d'Antipater, étranger & „ profelyte, pour présider sur le tribut & obéir à l'Empire Romain. „ Les Pharisiens envoyent donc leurs „ disciples, continue-t'il, avec les Herodiens, c'est à dire, les soldats „ d'Herode. *Cesar Augustus Herodem, filium Antipatris, alienigenam* &

Et Profelytum, Regem Judæis constituerat, qui tributis præesset & Romano pareret imperio. Mais Herode, fils d'Antipater, étoit mort, comme je l'ai dit, il y avoit plus de trente ans, la dernière année dans laquelle Jesus-Christ prêcha l'Evangile sur la terre; & ce que S. *Jérôme* dit de ce Prince est contraire à l'histoire. Il est surprenant qu'*Erasme* l'ait mieux aimé suivre aveuglément, que de s'instruire de ces faits, dans *Joseph*.

On voit par-là, que *Stunica* avoit tort de faire querelle à *Erasme*, dans l'article suivant, sur Matth. XXVI, 31. parce que ce savant homme y avoit repris S. *Jérôme* d'une faute; quoi qu'avec grande précaution & après l'avoir beaucoup loué. Si *Erasme* méritoit d'être censuré avec véhémence, d'avoir fait la même faute, que S. *Jérôme*; il ne méritoit pas d'être mal traité, pour avoir redressé ce Pere.

Erasme se défend de même sur le Ch. XVI, 4. des Actes, par l'autorité de S. *Jérôme*, pour avoir dit que *Neapolis*, dont il est parlé en cet endroit, étoit une ville de Carie, dans l'Asie Mineure; aulieu que c'en étoit une de Macedoine, comme *Stunica*
le

42 BIBLIOTHEQUE

le disoit, avec raison, non par conjecture, quoique *Erasme* le lui reproche, mais fondé sur une narration, qui est très-claire. Néanmoins il se corrigea, dans les Editions suivantes de son Nouveau Testament. S'il avoit tort de s'être confié trop aveuglément à *S. Jérôme*; son Adversaire avoit encore plus de tort de le quereller, lorsqu'il le suivoit, & de le blâmer, lorsqu'il s'éloignoit de ses sentimens.

Il y a encore plus d'emportement dans les livres de *Stunica*, intitulez *blasphemes & impietez d'Erasme*, & *l'Avant-coureur*; & dans quelques autres, auxquels *Erasme* répond.

8. Il se défendit aussi contre un autre Moine Espagnol, nommé *Sanctius Caranza*, qui avoit pris le parti de *Stunica*. Il traite l'un & l'autre, comme ils le méritoient, car ces gens-là ne gardoient aucunes mesures avec lui.

9. *Nicolas d'Egmond*, Carme de Louvain, avoit censuré un endroit de la version d'*Erasme* sur 1. Cor. XV, 51. nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changez, au lieu que la Vulgate a traduit : nous dormirons bien tous, mais nous ne serons pas tous changez. *Erasme* fait voir qu'il y avoit de

de la variété dans les MSS. & que les Anciens Commentateurs avoient aussi varié, en cet endroit.

10. *Erasme* appelle quelquefois en riant ce Carme *Camelite*, au lieu de *Carmelite*, parce qu'il n'avoit guere plus de sens qu'un Chameau ; mais *Noël Bedda*, Théologien de Paris, n'étoit guere plus raisonnable. Toute sa malice consistoit à ramasser divers endroits d'*Erasme*, qui sembloient favoriser les Lutheriens, & à tordre tous ceux où il avoit dit quelque chose, que l'on pouvoit expliquer d'une manière odieuse. *Erasme* répond 1. aux remarques, que ce Théologien avoit faites sur ses Paraphrases : 2. Il donne une réfutation abrégée de ses censures erronées : 3. Il fait la supputation, comme il la nomme, de ses erreurs, & défend les propositions tirées de ses Paraphrases, que *Bedda* avoit accusées d'hétérodoxie, ou d'hérésie, & qui sont au nombre d'environ deux-cents. *Bedda*, si l'on en croit *Erasme*, étoit tombé en 181. mensonges, 310. calomnies & 47. blasphemes, en lui faisant grace de plusieurs. 4. Enfin il repousse quelques remarques de ce même Théologien, sur quelques autres de ses ouvrages.

Je

Je ne pourrois entrer dans aucun détail de tout cela , qui ne fût trop ennuyeux, & trop long pour cet Ouvrage ; je ne mettrai que quelques mots de la fin de la dernière défense * d'*Erasme* :

„ Si l'Eglise, dit-il, n'est appuyée que
 „ sur de semblables Atlas, il est tems
 „ de lui faire son Epitaphe. Je ne
 „ prends pas la défense de ceux qui
 „ servent la chair, sous prétexte de
 „ l'Evangile ; je n'ai rien de commun
 „ avec les sentimens de *Luther* ; mais
 „ on ne peut pas nier que la doctrine
 „ de *Luther* n'approche plus de la vé-
 „ ritable & céleste Philosophie de Je-
 „ sus-Christ, que la Théologie de
 „ *Bedda*. Je parle des livres qu'il a
 „ écrits contre moi, car pour les au-
 „ tres, je ne les ai pas lûs, ni ne sai
 „ par le conseil de qui ils ont été pu-
 „ bliés. Car que tâche-t-il de faire,
 „ sinon de faire en sorte que l'on fas-
 „ se grand cas des constitutions hu-
 „ maines, de l'adoration des statues,
 „ de la différence des viandes, & des
 „ habits, de la confiance dans les œu-
 „ vres des hommes, de la semaine
 „ où l'on s'impose des peines, & des
 „ subtilitez Scholastiques sur les paro-
 „ les ? Je ne condamne, à la vérité,
 rien

* Col. 718.

„ rien de tout cela , à moins qu'on n'y
 „ garde aucune mesure & qu'on ne le
 „ fasse avec superstition. Pour la vi-
 „ gueur de la pieté Evangelique, il
 „ n'en dit rien, ou il en parle si froi-
 „ dement que l'on voit bien qu'il ne
 „ parle pas tout de bon. *Nous devons,*
 „ *dit-il, mettre nôtre confiance en Dieu,*
 „ *& aussi dans les autres moyens né-*
 „ *cessaires & principalement dans nos*
 „ *bonnes œuvres.* Avec quelle peine,
 „ & avec combien de froideur n'a-
 „ vouë-t-il pas, qu'il faut mettre sa
 „ confiance en Dieu, quoi qu'il soit
 „ très-véhemement, dans les autres cho-
 „ ses? &c.

„ Il n'y a rien de si bien dit, qu'il
 „ ne torde, pour en tirer des conse-
 „ quences calomnieuses, & cependant
 „ il compte ses prétendus chefs d'hé-
 „ resies. Je m'engage de tirer, dans
 „ peu de jours, cinq mille chefs sem-
 „ blables des Docteurs de l'Eglise les
 „ plus approuvez, & sur tout, si vous
 „ voulez, des livres divins. Qu'y-
 „ a-t-il de plus saint, que la priere
 „ Dominicale? Si vous voulez me
 „ le permettre, je ferai ici le *Bedda.*
 „ *Pater;* cela ressent l'heresie Arien-
 „ ne, comme s'il falloit prier le Pere
 „ seul, comme vrai Dieu, puis qu'il
 „ n'est

„ n'est fait aucune mention du Fils,
 „ ni du S. Esprit. *Noster*; il est dan-
 „ gereux que les Chrétiens ne s'ima-
 „ ginent, à cause de cela, qu'ils sont
 „ enfans de Dieu, par nature comme
 „ Jesus-Christ. Il falloit dire : *nôtre*
 „ *Pere par adoption, & non par na-*
 „ *ture. Qui es in cœlis*; cela approche
 „ du blasphème, comme si Dieu étoit
 „ *définitivement*, ou *circumscriptive-*
 „ *ment* dans un lieu, lui qui n'est pas
 „ plus en un lieu, qu'en un au-
 „ tre &c.

Il est certain que *Bedda* en usoit de
 même, dans les *Écrits d'Erasme*; mais
 il est certain aussi que ce dernier des-
 approuvoit bien des Dogmes Scho-
 lastiques, que les Universitez auroient
 approuvez, & au contraire. Aussi ne
 voit-on dans l'*Index* qu'un seul livre
 de *Bedda*, de la Confession, simple-
 ment défendu; au lieu que l'on y
 estropie toutes les Oeuvres d'*Erasme*,
 sans en excepter ses réponses à *Bedda*.
 Le bon *Erasme* vouloit guérir les es-
 prits des Théologiens, en leur persua-
 dant insensiblement qu'ils étoient des
 sentimens, dont ils devoient être, &
 que ç'avoit toujours été la doctrine
 orthodoxe; parce qu'elle avoit été sou-
 tenue, par la première & la plus sai-
 ne

ne Antiquité. Mais ces gens-là ne prenoient pas le change, en mieux, si facilement. Il auroit été plus facile de les faire empirer, que de les amender.

11. Nôtre Auteur se défendit en suite, contre *Pierre Sutor* Chartreux, & Docteur de Sorbonne, qui avoit chicané diverses choses, dans son Nouveau Testament, & sur tout le dessein de faire une nouvelle version, comme si la Vulgate n'étoit pas bonne. Il avoit aussi critiqué divers endroits de ses notes.

12. Ensuite, il eut sur les bras toute la faculté de Théologie de Paris, qui réduisit à trente deux articles la doctrine, qu'elle trouvoit censurable dans les Oeuvres d'*Erasme*. Cela le fâcha beaucoup, & quoi qu'il eût répondu plusieurs fois à chaque article, sur les objections que d'autres Théologiens lui avoient faites, il fallut recommencer tout de nouveau. Il croit * que ce qui lui attiroit tant d'affaires étoit qu'il avoit formé sa Théologie, sur la lecture de l'Ecriture Sainte & des Peres des premiers siècles; & qu'il exprimoit ses sentimens en termes plus Latins & plus clairs, qu'on

* Col. 817.

qu'on n'avoit accoutumé de faire, dans les livres de Théologie. Il auroit fallu commencer par lire les Scholastiques des derniers siècles, apprendre à raisonner & à parler comme eux, & ensuite chercher dans l'Antiquité de quoi soutenir leurs idées, & quereller tous ceux qui s'en éloignoient tant soit peu. Alors *Erasme* auroit eu l'applaudissement de toutes les Universitez.

On verra, par ces censures, qu'il n'étoit que trop vrai que les Théologiens favorisoient quantité d'opinions & de pratiques, qu'*Erasme* avoit désapprouvées.

13. Il y a ensuite une réfutation d'un Ecrit de je ne sais qui, qui s'étoit nommé *Phimostomos*, qui ferme la bouche. Il avoit entrepris de réfuter les sentimens qu'*Erasme* avoit publiez touchant le Divorce, sur le Ch. VII. de la 1. Epître aux Corinthiens.

14. Notre Auteur réfute aussi un Anonyme, qui avoit publié contre lui un livre intitulé : *Collationes juvenis μερομειδισκέλης*, conférences d'un jeune homme, maître d'un vieillard; qui ne sont qu'une défense de la Vulgate contre *Erasme*. Ce dernier réfute facilement ce jeune homme, qui enseignoit la Théologie à Louvain, en
par-

particulier ; mais j'avouë que j'ai été surpris de trouver sur Rom. XVI, 5. où S. Paul salue *Epenete*, qui étoit les premices de l'*Achaïe*, ou selon la Vulgate de l'*Asie* ; „ que si l'on prend „ l'*Asie* pour tout le país qu'on appelle d'un nom commun l'*Asie Mineure*, l'*Achaïe* est une partie de l'*Asie* ; „ mais que si on la prend pour cette „ partie, que l'on nomme proprement „ *Asie*, l'*Achaïe* en est différente. Les enfans savent aujourd'hui que l'*Achaïe* étoit une partie de la Grece, au dedans du Peloponnese & à l'entrée de cette presque-île ; mais du tems d'*Erasme* on avoit peu de secours, pour s'instruire dans la Géographie, * ce qui lui fit commettre des fautes considérables, dans les premières Editions de son Nouveau Testament.

15. Il se défend aussi, sans peine, contre quelques Moines Espagnols, dans une Apologie dédiée à l'Archevêque de Seville, Grand-Inquisiteur ; mais quelques bonnes raisons, qu'il dît, il ne gagna personne, en Espagne ; où ses Oeuvres ont été mises, dans l'*Index*. Il parloit, comme s'il avoit

* Voyez *Ars Critica Part. I. C. I, 3.*
 & *Indicem ad vocem Erasmus.*
 Tome XII. C

avoit eu à faire à des Juges équitables; mais chercher de l'équité, en païs d'Inquisition, c'est chercher de l'érudition en Turquie.

16. *Albert Pio*, Prince de Carpi, écrivit une exhortation malicieuse à *Erasme*, pour le détourner du Luthéranisme, & fit un Ouvrage de vingt-quatre livres contre lui. *Erasme* replica, par deux Apologies, que l'on voit ici. Il y débite hardiment bien des vérités, qui devoient choquer ceux dont il tâchoit de se conserver la faveur; & qui étoient sans doute bien moins éclairés que lui, mais aussi infiniment plus fins, quand il s'agissoit de leurs intérêts incompatibles avec ces vérités.

17. Dans ses Colloques & ailleurs, il s'étoit souvent déclaré contre l'usage du Carême, imposé indifferemment à tout le monde. Il n'avoit pas même accoutumé de l'observer, & pour cela il s'étoit muni d'une Dispense du Pape. Cependant il se crut obligé, sur quelques bruits qu'on avoit répandus contre lui, d'écrire une Apologie, touchant la défense de la chair & autres semblables constitutions humaines. Si l'Evêque de Bâle étoit un homme droit & éclairé, cette Apologie

gie devoit lui être agréable. Autrement elle ne pouvoit que nuire à *Erasme*, dans l'esprit d'un homme superstitieux, ou trop politique.

18. Ce Volume finit, par le premier livre qu'*Erasme* fit contre *Luther*, touchant le Franc-Arbitre. Nous en avons assez parlé, dans l'Extrait des Lettres d'*Erasme*, & il n'est pas besoin, que nous nous y arrêtions davantage.

X. Le XI. Volume, ou, si l'on veut, la seconde partie du IX. contient le reste des Apologies, quelques pieces, que l'on a ajoutées à la fin, & l'Indice général.

I. On voit d'abord la défense de la Dissertation du Franc-Arbitre contre *Luther*, & une réfutation d'une Lettre écrite par le même. *Erasme* est fort aigre, dans ces Traitez, soit que les Lutheriens Peussent choqué, soit qu'il voulût faire voir qu'il n'étoit nullement Lutherien. Quoi qu'il eût raison, dans le fonds de la dispute touchant le Franc-Arbitre; la question étoit trop subtile, pour un homme, qui n'étoit nullement Philosophe; ce qui fait que quelquefois, il n'est pas tout à fait d'accord avec lui-même. S'il avoit survécu *Luther*, il auroit

eu la consolation de voir les plus habiles Lutheriens dans ses sentimens, & il auroit éprouvé que ces gens-là étoient infiniment plus capables d'être détrompez, & d'aller de bien en mieux, que des nations, qui s'imaginent d'avoir beaucoup plus de pénétration & d'esprit.

2. Quelcun publia un livre intitulé : *Doctissimi Erasmi Rozerodami, ac Martini Lutheri opinio de Coena &c.* dans lequel on prétendoit prouver qu'*Erasme* étoit du sentiment de *Carlostad*, qui nioit la présence réelle. *Erasme* y répond, avec assez de véhémence. On y voit un homme en colère, aussi bien que dans les Ecrits suivans, & qui se défend d'une manière à ne plaire à aucun des partis.

3. Telle est encore l'Epître à *Gerard de Nimégue*, contre ceux, qui se vantent faussement d'être Evangeliques; & la réponse à la Lettre des Ministres de Strasbourg.

4. En parlant d'*Ulric Huttenus*, dans la vie d'*Erasme*, on a aussi parlé du livre intitulé *l'Eponge*, qu'il écrivit contre *Huttenus*. Il auroit mieux vallu se taire, que de publier de menus démelez, dans lesquels personne ne prend aucune part, & qui ne font pas

pas honneur à un aussi Grand Homme, que l'étoit *Erasme*.

5. Ensuite, il y a une réponse à un Moine Anonyme, qui l'avoit accusé de mépriser les Ordres Religieux.

6. La piece suivante contient sa querelle, contre *Henri Epsendorf*, dont on a parlé dans sa vie.

7. L'Ouvrage intitulé *Antibarbara*, n'est que le commencement d'un plus grand, qui devoit avoir quatre Livres, au lieu qu'il n'en reste qu'un. On verra, dans la Préface, comment cet Ouvrage s'étoit perdu en Italie. *Erasme* n'eut pas le tems de réparer cette perte. Le I. Livre est une réponse aux objections, que l'on faisoit communément parmi les Moines contre les Belles-Lettres, du tems d'*Erasme*. Il commença cet Ouvrage à l'âge de vint-ans, & il ne l'auroit pas publié, s'il n'avoit eu peur que d'autres ne le rendissent public. Cela l'obligea à le revoir, autant qu'il étoit possible depuis; quoi qu'il ne pût se résoudre à suppléer ce qui y manquoit. Il est plein d'esprit & de Bon-Sens, & peut encore être de grand usage, dans les pays, où les Belles-Lettres sont méprisées, & donner du plaisir à ceux qui les aiment, sur tout dans la partie d'*Erasme*; où

l'on conçut autant d'estime pour les Sciences après sa mort, qu'on en avoit eu de mépris, pendant sa vie.

8. Il y a ensuite une Lettre courte à quelques Freres Mineurs, qui disamoient *Erasme*, autant qu'ils le pouvoient, & qu'il traite de haut en bas, comme ils le méritoient.

9. On voit une défense contre *Pierre Cartius*, qui avoit écrit contre *Erasme*, sur une Lettre, qu'on lui avoit supposée. On en a parlé, dans sa Vie.

10. *Erasme* avoit, dans son cachet, la figure du Dieu Terme, avec cette devise, *conceda nulli*. On prétendoit que c'étoit une vanité insupportable, & le bon *Erasme* fut obligé d'en écrire une Lettre Apologetique à un Secrétaire de l'Empereur. Au lieu que l'on auroit dû expliquer favorablement toute sa conduite, on la critiquoit avec toute la malignité possible; après quoi, il ne faut pas être surpris, s'il parut un peu chagrin sur ses vieux jours.

11. Les pieces, dont on vient de parler, étoient dans l'Edition de Froben, mais on a ajouté les suivantes, dans celle-ci; savoir 1. une Apologie pour *Erasme*, par *Martin Lydus*, qui est un extrait de divers endroits de ses

Li-

Livres, par lesquels on voit quel a été son sentiment sur l'Arianisme, dont on le soupçonnoit injustement, parce qu'il ne disoit pas tout le mal qu'on avoit accoûtumé de dire des Ariens; & sur les principales controverses, qui partagent à présent les Chrétiens. On voit bien que ce qu'on en rapporte ne s'acommode nullement aux préjugés de son tems; quoi qu'il ne voulût pas, à cause de cela, faire un schisme. Il se défendoit souvent, d'une manière à se faire condamner parmi ceux, dont il semble qu'il vouloit gagner la faveur. 2. Les endroits censurés dans *Erasme*, par l'*Index* de Madrid, ce qui confirme ce que l'on vient de dire. 3. Une Oraison funebre fort bien faite, & beaucoup meilleure que celle de *Herold*, qui est à la Fin du Tome VIII. par *Guillaume de Pile*, Prévôt de S. Adalbert, à Aix-la-Chapelle. C'est un Eloge & une Apologie de notre Auteur, par un Chanoine, qui ne peut que lui faire honneur. 4. Une Lettre d'*Erasme* au Prince *Henry*, qui fut depuis Henry VIII. Roi d'Angleterre. Elle est tombée trop tard entre les mains du Libraire, pour l'insérer dans le Tome III.

56 BIBLIOTHEQUE

Enfin il y a ici un nouvel Indice Universel, si on en excepte le III. Volume, qui en a un très-ample, & un Indice des passages de l'Ecriture expliquez dans celui-ci.

Ceux qui compareront cette Edition, avec celle de *Froben*, la trouveront, en toutes choses, incomparablement meilleure & plus belle. Les Additions, que l'on a faites, sur tout au Tome des Epîtres, sont si considérables, que l'Edition de Londres n'en approche en aucune maniere. Ceux qui aiment le génie d'*Erasme*, qui croient, comme on n'en peut pas douter, qu'il y a infiniment à profiter dans ses Ecrits & pour les choses mêmes dont il parle, & pour l'Histoire de son Temps, ou qui font des Bibliothèques ne sauroient s'en passer. Si la guerre, qui trouble à présent l'Europe, est une fois finie; le petit nombre d'exemplaires que le Libraire en a tiré ne suffira pas, pour satisfaire tous les Curieux, & ce recueil deviendra aussi rare & aussi cher, qu'il l'étoit auparavant. Si les Bibliothèques Publiques, qu'il y a en divers endroits de l'Europe, s'en pourvoyent, comme elles ne peuvent manquer de le faire, que par la faute des Bibliothé-
cai-

caires ; les Particuliers seront bien-tôt hors d'état d'en trouver. Mais il y aura toujours assez de Traitez particuliers de ce Grand Homme, qui ont été imprimez plusieurs fois, dont on pourra profiter, si l'on en est capable. Pour peu qu'on en lise, on concevra toujours une très-grande indignation contre ceux, qui l'obligerent d'employer son tems à faire des Apologies pour les veritez, qu'il avoit dites ; au lieu d'en profiter, comme ils le devoient. C'est une honte pour l'Esprit Humain, & sur tout pour ceux qui font profession de la plus relevée de toutes les Sciences, que l'on n'ait pas moins fait d'Apologies pour la Verité, que pour le Mensonge, & que la premiere soit devenue une chose dangereuse parmi les hommes.

ARTICLE II.

*Remarques sur un Bois Incombustible,
venu d'Andalousie.*

IL y a quelques années, qu'un Apothicaire de Seville, ayant besoin de bois, acheta quelques fagots d'un homme, qui les avoit coupez dans une

forêt voisine. Il se trouva, parmi ce bois, quelques branches, que l'on mit, avec d'autres, sous un fourneau, & qui pendant que les autres se consumoient demeuroient toujours entières; quoi qu'on les mit dans la flamme & qu'elles rougissent, comme si elles avoient été réduites en charbon. Lors que l'Apothicaire eut remarqué ce bois, il le communiqua à plusieurs personnes, & fit part de divers morceaux aux Curieux. On ne put deviner quel bois c'étoit, ni même trouver dans les forêts le lieu, auquel il pouvoit avoir été coupé. Mr. *De Barry*, qui étoit alors Consul de la Nation Hollandoise à Seville, en eut quelques morceaux, qu'il apporta en cette ville, à son retour d'Espagne. Il me fit la grace de m'en donner un peu, pour l'examiner, & m'indica un honnête homme de Geneve, qui étoit alors à Seville, & qui en avoit aussi emporté. Je lui en ai fait demander, & il m'en a envoyé un morceau, que j'ai examiné avec soin.

I. J'ai remarqué qu'il est impossible d'enflammer, ni de consumer ce bois, quelque violent que soit le feu, que l'on y employe, comme de le mettre sur un charbon ardent & de souffler autour,

tour, pour l'environner de flamme; de le tenir plusieurs heures dans un creuset, & de faire souffler le feu, de même que si l'on vouloit fondre de l'argent. Il ne fait qu'y rougir, sans s'enflammer, ni se fondre, ni se réduire en charbon, ou en chaux.

II. On l'a mis, dans le foyer d'un miroir ardent très-actif, & qui fond le fer, & les pierres dans un moment. Ce bois n'a souffert aucun changement, sinon qu'il a été réduit dans une espece de pâte, ou de bouillie.

III. Après avoir été plusieurs fois passé dans le feu, il ne diminue point de poids, à moins qu'on n'en rompe quelque morceau. Il ne change point de couleur, & paroît tout comme auparavant.

IV. Si on le jette dans l'eau, il va au fonds à l'instant, quoi qu'on l'ait coupé mince & plat, pour pouvoir nager plus facilement.

V. C'est un bois qui se coupe aisément, qui se rompt même & qui se casse sans peine, sur tout lors qu'il a été plusieurs fois rougi au feu. On peut s'en appercevoir, en le mâchant. L'Ecorce en est rougeâtre & le dedans aussi. On voit en le coupant les fibres, comme dans les autres sortes

de bois , & on ne peut nullement douter que ce ne soit du véritable bois.

Voilà les propriétés, que l'on y a remarquées. Si l'on en avoit eu beaucoup, on auroit pu faire d'autres expériences, qu'on n'a pas voulu faire, pour garder ce que l'on en a. Quand je vis ces effets surprenans, je me souvins d'avoir lû, en quelque part, que des soldats Romains n'avoient jamais pu bruler une tour de bois; & je dis que si cela étoit vrai, il falloit que cette tour eût été faite de ce bois. Mais comme j'avois oublié le nom du bois & l'Auteur, dans lequel j'avois lû cette histoire, je ne pus pas examiner alors la chose plus à fonds. Depuis, en cherchant quelque autre chose dans *Vitrave*, je suis retombé sur l'endroit, que j'avois lû; & comme je vois que d'hâbles gens ont voulu réfuter ce qu'il dit, je rapporterai ses paroles, & ce que d'autres Auteurs en ont dit après lui, avec les objections qu'on leur a faites. On verra par-là, qu'en matières de fait, il faut être fort réservé à nier des choses, dont on n'a aucune expérience. Voici donc ce que dit *Vitrave* Liv. II. c. 9. où il parle des bois, qui durent le plus long-tems, sans se gâter.

„ Le

„ Le *Larix*, dit-il, qui n'est con-
 „ nu, sinon aux habitans des villes,
 „ qui sont autour des rives du Pô &
 „ des bords de la Mer Adriatique,
 „ n'est non seulement point attaqué
 „ de la pourriture, ni de la tigne, à
 „ cause de la grande amertume du suc,
 „ qui le nourrit, mais même ne s'en-
 „ flamme point, ni ne peut bruler; si-
 „ non qu'on se serve d'autre bois,
 „ comme on brule les pierres dans les
 „ fournaux à chaux. Alors même il
 „ ne s'enflamme point, ni ne fait de
 „ charbon, mais il se consume en beau-
 „ coup de tems & lentement; parce
 „ que les principes, dont il est com-
 „ posé, renferment peu d'air & de feu.
 „ C'est une matiere composée d'eau
 „ & de terre condensées, & qui n'a
 „ point de pores, par où le feu puisse
 „ passer. Elle se garentit de sa vio-
 „ lence, & ne souffre pas qu'il lui nui-
 „ se promptement. Elle est si pesante,
 „ que l'eau ne la peut soutenir; mais
 „ quand on l'apporte on la met sur
 „ des vaisseaux, ou sur des radeaux
 „ de sapin. Il est avantageux de savoir
 „ la maniere, dont on est venu à la
 „ connoissance de ce bois. Cesar (*Di-
 „ vus Cæsar*, c'est à dire, *Jule Cesar*)
 „ ayant son armée autour des Alpes,

„ ordonna aux villes voisines de lui
 „ fournir des vivres, & comme il y
 „ avoit là un fort, qu'on appelloit La-
 „ rignum, ceux qui y étoient se con-
 „ fiant dans la situation forte de ce lieu,
 „ ne voulurent pas lui obeir. C'est
 „ pourquoi il ordonna à ses troupes de
 „ s'en approcher. Il y avoit devant la
 „ porte du fort une tour de ce bois,
 „ composée de poutres mises en tra-
 „ vers d'un côté & d'autre, comme
 „ dans un bucher, & qui étoit fort
 „ haute; en sorte que l'on pouvoit re-
 „ pousser du haut ceux qui l'atta-
 „ quoient, avec des bâtons & des pier-
 „ res. Quand on vit qu'ils n'avoient
 „ pas d'autres armes, que des bâtons,
 „ qu'ils ne pouvoient pas jeter loin
 „ de la muraille, à cause de leur pe-
 „ santeur; on donna ordre de faire
 „ des fagots de menu bois, & d'ap-
 „ procher avec des flambeaux de cette
 „ tour. Les soldats executerent promp-
 „ tement cet ordre, & la flamme s'é-
 „ tant prise aux fagots, & s'étant éle-
 „ vée jusqu'au ciel, fit croire que tout
 „ ce bâtiment étoit déjà tombé. Le
 „ bois s'étant éteint de lui même,
 „ comme on vit la tour toute entie-
 „ re, Cesar surpris de cela ordonna
 „ qu'on les environnât d'une circon-
 „ val-

„ vallation, hors de la portée des traits.
 „ Les habitans ayant été contraints de
 „ se rendre par la peur, on leur deman-
 „ da où ils avoient pris ce bois, que
 „ le feu n'endommageoit point. A-
 „ lors ils lui montrèrent ces arbres,
 „ dont il y a grande abondance en ces
 „ lieux-là; d'où vient que l'on appel-
 „ le ce Fort *Larignum*, à cause de ce
 „ bois. On le porte par le Pô à Ra-
 „ venne, dans la colonie de Fanum,
 „ à Pisauré, à Ancone, & aux autres
 „ villes, qui sont dans le voisinage.
 „ Si l'on pouvoit avoir de ce bois à
 „ Rome, on pourroit s'en servir très-
 „ utilement dans les bâtimens. Si on
 „ ne pouvoit pas l'employer en tous,
 „ on pourroit au moins en faire les
 „ planches, qui sont sous les toits,
 „ autour des îles, (*on appelle ainsi un*
 „ *assemblage de bâtimens contigus &*
 „ *separez des autres*) afin que les in-
 „ cendies ne pussent pas passer de l'u-
 „ ne à l'autre; parce que ces planches
 „ ne s'enflamment, ni ne se réduisent
 „ en charbon. Ces arbres ont la feuil-
 „ le semblable à celle des Pins, les
 „ troncs en sont longs, & le bois est
 „ propre à être manié, & coupé en
 „ dedans comme le sapin. Il a une
 „ resine liquide de la couleur du miel
 „ d'At-

„ d'Attique, & qui est bonne pour les
 „ Phthifiques.

Je rapporterai ces mêmes paroles en Latin, pour ne pas donner la peine aux Lecteurs de les chercher dans *Vitruve*. *Larix* vero, qui non est notus, nisi his municipibus, qui sunt circa ripam fluminis Padi, & littora maris Adriatici, non solum ab succi vehementi amaritate ab carie, aut à tineâ non nocetur, sed etiam flammam ex igni non recipit, nec ipse potest per se arde- re, nisi (uti saxum in fornace ad cal- cem coquendam) aliis lignis uratur; nec tamen tunc flammam recipit, nec car- bonem remittit, sed longo spatio tardè comburitur, quod est minima ignis & aëris è principiis temperatura. Humore autem & terreno est materia spissè so- lidata, & non habens spatia forami- num, quâ possit ignis penetrare, reji- citque ejus vim, nec patitur ab eo sibi citò noceri; proptérque pondus ab aqua non sustinetur, sed cùm portatur, aut in navibus, aut supra abiernas rates collocatur. Ea autem materies quem- admodum sit inventa, est causa cognos- cere. Divus Cæsar, cùm exercitum habuisset circa Alpes, imperavissetque municipiis præstare commeatus, ibique esset castellum munitum, quod vocaba-
 tur

tur Larignum; tunc qui in eo fuerunt, naturali munitione confisi, noluerunt imperio parere. Itaque Imperator copias jussit admoveri. Erat autem, ante ejus castelli portam, turris ex hac materia alternis trabibus transversis (uti pyra) inter se composita altè, ut posset de summo sudibus & lapidibus accedentes repellere; tunc verò cum animadversum est alia eos tela, præter sudes, non habere, neque posse longius à muro, propter pondus jaculari, imperatum est fasciculos ex virgis alligatos & faces ardentes ad eam munitionem accedentes mittere. Itaque celeriter milites con-gesserunt. Postquam flamma circa il-lam materiam virgas comprehendisset, ad cælum sublata, fecit opinionem, uti videretur jam tota moles concidisse. Cum autem ea per se extincta esset & requieta, turrisque intacta apparuisset, admirans Cæsar jussit extra telorum missionem eas circumvallari. Itaque ti-more coacti oppidani, cum se dedidissent, quesitum unde essent ea ligna, quæ ab igni non læderentur. Tunc ei demons-traverunt eas arbores, quarum in his locis maximæ sunt copiæ, & idè id castellum Larignum, item materies La-rigna est appellata. Hæc autem per Pa-dum Ravennam deportatur, in colo-niam

niam Fanestri, Pisauri, Anconæ; reliquisque, quæ sunt in ea regione, municipiis præbetur; cujus materiei, si esset facultas adportationibus ad Urbem, maximæ haberentur in ædificiis utilitates; & si non in omnibus, certè tabulæ in subgrundiis circum insulas si essent ex ea collocatæ, ab trajectionibus incendiorum ædificia periculo liberarentur, quòd eæ nec flammam, nec carbonem possunt recipere, nec facere per se. Sunt autem eæ arbores foliis similibus pini, materies earum prolixa, tractabilis ad intestinum opus, non minus quàm sapinea; habetque resinam liquidam, mellis Attici colore, quæ etiam medetur Phthysicis.

Philander, dans ses remarques sur ce passage, dit qu'étant à Venise, il en voulut faire l'expérience, en présence du Cardinal d'Armagnac; & que le *Larix* ne laissa pas de bruler, quoique ce bois semblât dédaigner la flamme, & la vouloir dissiper. Il ajoute que *Pierre André Matthiole* dit que dans une vallée du país de Trente, nommée la Vallée du Soleil & dans d'autres vallées du país de Bresse, on se sert beaucoup du charbon de *Larix*, pour travailler le fer. Mais il y a sans doute de l'équivoque dans le nom de *La-*

Larix, que l'on donne à un bois qui est différent du bois incombustible, ou du *Larix*, dont *Vitruve* parle & dont j'ai un morceau entre les mains, car assurément on n'en feroit pas du charbon.

C'est ce que *Pline* assure, aussi bien que *Vitruve*, dans son Histoire Naturelle Liv. XVI. c. 10. où en parlant des arbres résineux il dit qu'ils se réduisent en charbon, „ excepté le *Larix*, qui ne brule point, ni ne fait „ point de charbon, ni ne se consume pas autrement par le feu, que „ les pierres: *exceptâ Larice, quæ nec ardens, nec carbonem facit, nec alio modo ignis vi consumitur, quàm lapides.* Le même *Pline* semble néanmoins croire que le *Larix* prend feu, quand il est gâté, puis qu'il dit un peu auparavant: *Laricis morbus est, ut tæda fiat*; & un peu plus bas, que quand des racines en sont brûlées, il ne repousse pas: *Larix, ustis radicibus, non repullulat.* Mais *Saamaise* a remarqué que *Pline* nomme *Larix* ce que *Théophraste* dans l'Histoire des Plantes, Liv. III. c. 10. appelle *πείκειν*, que l'on traduit ordinairement *picea*, & que d'autres traduisent *pin*, & *sapin*. Ainsi l'am-

* In Solinum pag. 357. a Ed. Ultr.

l'ambiguïté des noms peut avoir causé cette variété dans *Pline*, dans lequel le mot *Larix* peut être aussi équivoque que *πύξυς*.

Le P. *Hardouin*, dans ses notes sur *Pline*, soupçonne que ce ne soit une fausseté, que l'on ait cruë trop légèrement; parce qu'il n'y a rien de plus combustible que les arbres résineux; entre lesquels est le *Larix*. Au moins, ajoute-t-il, la *Meleze* que les Savans croient être la même chose, que le *Larix*, n'a pas cette propriété; car on se sert volontiers du charbon de *Meleze*, dans les boutiques des Forgerons. Il a raison en ce qui regarde la *Meleze*, & si l'Experience ne m'apprenoit pas le contraire, je ne pourrois pas croire qu'un bois, comme on décrit le *Larix*, ne pût pas s'allumer.

Palladius Liv. XI, c. 15: dit, après *Vitrave*, „ que le *Larix* est très-bon, „ dont si l'on fait des planches, sous „ les tuiles, sur le devant des bâtimens, & sous le bout des toits, on „ prévient par-là les incendies; car „ elles ne s'enflamment point & ne „ peuvent faire de charbons. *Larix utilissima, ex qua si tabulas suffigas tegulis, in fronte atque extremitate tectorum, præsidium contra incendia*

contulisti , neque enim flammam recipiunt , aut carbones creare possunt.

On voit par ces témoignages que *Vitruve* n'a pas été le seul des Anciens, qui ait crû que le *Larix* n'est pas combustible. Je n'oserois dire que *Plinie* & *Palladius* le fussent, par leur propre expérience, ou par celle de personnes dignes de foi. Peut-être n'ont ils fait que copier *Vitruve*, sans examen; mais on peut croire que c'étoit une chose assez connue en Italie, puisqu'ils n'ont point fait de difficulté de la dire, comme s'il n'y avoit pas lieu d'en douter.

Cependant nos *Botanistes* modernes, trompez par l'ambiguïté des noms, ou par une fausse explication du mot *Larix*, ont nié que ce que ces Auteurs ont dit fût véritable. C'est ce qui paroît par *Jaques Dalechamp*. * Il dit d'abord que l'arbre, que les Latins appellent *Larix*, ou *Larex*, s'appelle en François *Meleze*, après quoi il décrit l'arbre, que les François nomment ainsi, & rapporte les passages de *Plinie* & de *Vitruve*, sur lesquels il fait ces remarques : „ La Raison & l'Expérience montrent que cela est faux, „ car puisque tous les Auteurs & même „ me

* *Hist. des Plantes Liv. I. c. 14.*

„ me *Pline & Vitruve*, d'un commun
 „ consentement, disent que la *Meleze*
 „ fait une resine liquide, grasse & qui
 „ s'allume aisément au feu, ni plus,
 „ ni moins que le bitume; qui est ce-
 „ lui, qui voudra croire qu'un bois
 „ gras & résineux ne prenne pas feu,
 „ vû même que les pierres, qui ne
 „ brûlent pas de leur nature, néan-
 „ moins étant pleines de bitume brû-
 „ lent comme le bois, jettant flamme
 „ continuellement, jusqu'à tant qu'elles
 „ soient réduites en cendre &c.
 „ Qui plus est, si la *Meleze* ne brû-
 „ loit pas, ni ne faisoit du charbon,
 „ les habitans des montagnes de Tren-
 „ te seroient mal venus & sur tout
 „ ceux de la vallée du soleil, qui fon-
 „ dent le fer aux fournaïses, auxquel-
 „ les on brûle grande quantité de char-
 „ bon de *Meleze*. Et n'y a, comme
 „ disent ceux qui sont bien experts en
 „ cet art, point de charbon, qui fasse
 „ si-tôt fondre la mine de fer, que ce-
 „ lui de la *Meleze* &c.

1. *Dalechamp* suppose sans preuves,
 que le *Larix* de *Vitruve*, de *Pline*
 & de *Palladius* est la même chose que
 la *Meleze*, qui lui étoit connue, en
 quoi il se trompe. 2. Cela étant sup-
 posé, il raisonne inutilement contre

ces

ces Auteurs, comme s'ils parloient contre l'Experience, qui est au contraire pour eux ; comme je le vois par le bois que j'ai, que plusieurs personnes ont vû, aussi bien que moi, & que je puis faire voir à tous ceux, qui en douteroient, n'être point combustible.

3. Pour la resine du *Larix*, je n'en ai point d'experience, parce que je n'ai qu'un petit morceau de ce bois, qui est sec. 4. Les raisonnemens, que *Dalechamp* fait sur l'usage de la Meleze, dans les montagnes du Trentin, sont sans fondement, parce qu'ils supposent que c'est le même bois, dont parle *Vitruve*.

Pour l'histoire, que cet Auteur fait de la tour incombustible de *Larignum*, voici comme *Dalechamp* y répond :

„ Il faut croire que cela soit venu,
 „ non pas parce que le bois de la Me-
 „ leze ne puisse être brulé ; mais parce
 „ que s'étant endurci aux vents, nei-
 „ ges, froidures & à toutes les autres
 „ injures du tems, comme l'on voit
 „ le plus souvent ces tems divers aux
 „ Alpes, & par longue succession du
 „ tems, son suc gras étant consumé,
 „ il étoit devenu comme pierre ; & pour
 „ cela ne put-il être allumé par ces
 „ fagots & torches, vû même que tout
 „ bois

„ bois entier, étant dur & solide, ne
 „ prend pas feu aisément du premier
 „ coup; tant moins celui de la Mele-
 „ ze, qui est plus solide & dur que
 „ celui de tous les autres. Mais ce
 raisonnement n'est d'aucun poids, pre-
 mierement parce que les bois resineux,
 comme *le Pin, le Sapin, & la Pesse*,
 brulent beaucoup plus facilement secs,
 que verds, & lors qu'il y a le plus de
 résine; parce qu'il y a alors un suc
 aqueux, qui est mêlé parmi; secon-
 dement, parce que je vois le contrai-
 re dans le bois que j'ai, qui n'est pas
 fort dur, comme *Dalechamp* le sup-
 pose.

Il remarque aussi que *Pline* se con-
 tredit, parce qu'il suppose que par tout
 où est le mot de *Larix*, dans cet Au-
 teur, il faut entendre *la Meleze*; au lieu
 que *Larix*, dans *Pline*, répond quel-
 quefois au Grec *πίύκη*, que *Dalechamp*
 croit être le Pin; & le même *Dalechamp*
 le montre, au Ch. XII.

On peut recueillir de là une maxi-
 me de très-grande importance dans la
 recherche de la Verité. C'est qu'en ma-
 tiere de faits, il ne faut nier que ce
 qui est ou manifestement contradictoi-
 re en soi-même, ou fondé sur un té-
 moignage accompagné des marques
 du

du Menfonge. Au lieu de cela, on ne fouvent cette forte de chofes, ou on les croit, felon qu'elles font conformes aux connoiffances que l'on a, ou à fon Experience. C'eft une remarque, que j'ai faite il y a long-tems, * dans la Logique, que j'ai publiée en Latin.

Les exemples de divers Savans, qui ont crû qu'il n'y a point de bois inflammable, parce qu'ils n'en avoient jamais vû, & que cela paroiffoit incompatible avec les idées qu'ils avoient de la nature des arbres refineux; ces exemples, dis-je, font une preuve incontestable de ce que je viens de dire. Mais à mefure que les lumieres & l'Experience s'augmentent, bien des chofes, qui ne paroiffoient pas vrai femblables auparavant, le deviennent. Ce que je viens de dire, du bois inflammable, me fait croire que non feulement il y a une pierre compofée de filamens, dont on fait des tiffus, qui ne fe brulent point; mais même qu'il y a une plante inflammable, que l'on a nommée *lin asbeste*, ou qui ne s'éteint point; parce que quand on en fait des lumignons de lampe, ils ne fe confument point, & demeurent tou-

Tome XII.

D

jours

* P. 2. C. VIII. §. 12. & *feqq.*

jours allumez , pourvû qu'il y ait de l'huile dans la lampe.

Plutarque témoigne le premier , dans son livre * de la Cessation des Oracles , en ces termes : „ Il n'y a pas „ long-tems que le rocher de Caryf- „ tos a cessé de produire des fils de „ pierre mous & que l'on pouvoit fi- „ ler ; car je croi que quelques uns de „ vous ont vû des serviettes , des filez „ & des couvrechefs venus de là , qui „ ne se bruloient point , mais qui étant „ sales par le service devenoient blancs „ & éclattans , en les jettant dans la „ flamme. Présentement cela s'est per- „ du , & à peine en trouve-t-on quel- „ ques fibres & quelques cheveux dans „ les mines. J'ai vû de petits tissus de „ quelque chose de semblable ; mais je „ n'ai pas vû les pierres , dont ces fils „ pouvoient être tirez.

Pline assure la même chose d'une Plante : „ On a trouvé , dit-il , un lin , „ qui ne se consume point par le feu. „ On l'appelle *vif* , & nous en avons „ vû des serviettes sur des réchauds „ pleins de feu apportez en des repas , „ & dont les ordures se nettoyoient „ mieux en les brulant , qu'on n'au- „ roit pû faire dans l'eau. C'est de „ „ quoi

* P. 434. Ed. Par. T. 2.

„ quoi l'on fait les tuniques funebres
 „ des Rois , pour séparer les cendres
 „ de leurs corps , des autres. Ce lin
 „ croit dans des deserts brulez du So-
 „ leil , qui sont dans les Indes , où il
 „ ne tombe point de pluye & parmi
 „ les serpents. Il s'accoutume à vi-
 „ vre en brulant , il est fort rare & on
 „ n'en peut faire de tissu , que diffi-
 „ cilement , parce qu'il est trop court.
 „ La couleur au reste en est rousse &
 „ devient plus éclatante , par le feu.
 „ Quand on en a trouvé , il égale le
 „ pris des perles les plus belles. Les
 „ Grecs le nomment *asbestin* , nom
 „ qui est tiré de sa nature.

*Inventum jam est etiam, quod ignibus
 non absumeretur. Vivum id vocant ,
 ardentesque in focis conviviorum ex eo
 vidimus mappas sordibus exustis splen-
 descentes igni magis , quàm possent aquis.
 Regum inde funebres tunicæ corporis fa-
 villam ab reliquo separant cinere. Nas-
 citur in desertis , adustisque sole Indiae,
 ubi non cadunt imbres , inter diras ser-
 pentes ; adsuescitque vivere ardendo ,
 rarum inventu , difficile textu , prop-
 ter brevitatem. Rufus de cetero co-
 los , splendet igni. Cùm inventum
 est , æquat pretia excellentium mar-
 garitarum. Vocatur autem à Græ-*

cis asbestinum , ex argumento natura.

Il n'est pas besoin d'aller aux Indes, pour trouver une semblable Plante, si l'on en croit Mr. *Pomet*, dans son histoire des Drogues. Il y parle d'un *Asbeste*, qui est une plante d'environ deux pieds de haut, qui a la tige argentée, les feuilles approchantes de celle de l'ortie, brunes au dessus, blanches au dessous, & qui croit sur des Marbriers, dans la vallée de Campan, dans les Pirenées. Il dit que la tige de cette plante ayant été rouïe dans de l'eau, comme le chanvre, on en retire une espece de filasse douce, longue & large, de laquelle on pourroit faire de la toile qui résisteroit au feu; car cette filasse ne brule non plus que l'alun de plume, mais elle rougit d'abord & se noircit, principalement à la chandelle.

Je n'en ai jamais vû, & jé ne fais que rapporter les paroles de l'Auteur. Si l'on me demande à présent, si je puis rendre des raisons physiques de ces effets, ou au moins de la qualité du bois incombustible, que j'ai entre les mains; j'avouërai ingenuement que non, & que je ne comprends pas comment ce bois ne se brule point, ou
ne

ne se calcine pas au moins & ne se réduit pas en verre par le feu, comme une infinité d'autres choses plus dures. D'ailleurs il faudroit avoir davantage de ce bois, le voir même sur la Plante, & l'examiner en toutes manieres, avant que de rien prononcer. S'il y a quelques habiles gens & curieux de ces sortes de choses, qui demeurent près des Pirenées, ou près des Alpes, qui sont dans le territoire de l'Empereur, ou de la République de Venise, ils obligeroient le Public de lui donner avis, si l'on y peut encore trouver les Plantes, dont on a parlé, de les examiner eux mêmes, avec soin, & de publier ce qu'ils auroient découvert. Il en faudroit user de même à l'égard des autres plantes, qui résistent au feu. Si l'on trouvoit une raison, qui satisfît pour toutes, & qui fût fondée sur l'Experience, on pourroit au moins s'assurer d'avoir approché de fort près de la Verité. En attendant que quelqu'un le puisse faire, on apprendra, par ce qu'on a dit, à ne pas nier une chose de cette nature, seulement parce qu'on ne l'a pas vuë, & qu'on n'en peut pas rendre de raison satisfaisante. Avant qu'on fût communément la propriété de l'Aiman, de tourner un de ses bouts

vers le Pôle Septentrional, & l'autre vers le Méridional; si on l'avoit ouï raconter à quelcun, on ne l'auroit jamais voulu croire, pour les mêmes raisons, pour lesquelles on a censuré l'histoire, que *Vitruve* a faite du *Larix*.

Je joindrai à cela une autre remarque, qui n'est pas de Physique, ou de Logique; mais qui est encore plus importante. C'est que ceux, qui ont eu de ce bois incombustible, dans des lieux où il n'étoit pas connu, s'en sont pu servir pour faire des statues des Dieux, ou des instrumens sacrez; que les peuples ignorans ont regardé comme des choses extraordinaires & cheres à la Divinité, après s'être apperçus que le feu n'y pouvoit pas faire de dommage. Si ce que * *Plutarque* & † *Cicéron* racontent, du *lituus*, ou bâton recourbé de Romulus, est vrai, il y a bien de l'apparence que ce bâton étoit d'un semblable bois. Ils disent qu'étant dans un Temple de Rome, qui fut entierement brulé, ce bâton se trouva seul tout entier, ce que l'on regarda comme un miracle. *Romuli lituus — cum situs esset in curia Saliorum, quæ est in Palatio, eaque de-*
fla-

* Dans la vie de Camille. † De la Divination Liv. I. c. 17.

flagravisset, inventus est integer. C'est une raison dont on se servoit à Rome, pour défendre les superstitions des Augures ; puis que *Cicéron* la met dans la bouche de son Frere, qu'il introduit dans le I. Livre de la Divination. défendant les opinions communes des Romains sur l'art de deviner. Il est vrai que le même *Cicéron* traite ce fait de fable, * dans le Livre suivant, mais s'il avoit sçu, ou pensé qu'il y eût un semblable bois, il n'auroit pas manqué de le dire. Cela auroit tout à fait fermé la bouche à ceux, qui s'en servoient, pour autoriser l'ancienne superstition. C'est aux habiles gens, & à ceux qui sont versez dans l'histoire des faux miracles, de voir, si, sur un semblable principe, on n'a point voulu quelquefois faire passer pour *bois de la vraie Croix* des morceaux de *Larix* ; ou au moins à se tenir sur leurs gardes, contre ceux, qui pourroient à l'avenir entreprendre de faire une semblable fourberie.

Au reste, s'il y a quelcun, qui ait quelques lumieres là-dessus, qu'il veuille communiquer au Public, il me fera plaisir de se servir de cette *Bibliothèque Choisie*, pour cela ; où j'offre

80 BIBLIOTHEQUE
d'inferer les Mémoires , qu'on pour-
roit m'envoyer , s'ils en valent la
peine.

A R T I C L E III.

- I. *An Essay concerning HUMANE UNDERSTANDING, in four books, written by JOHN LOCKE, Gentleman, the fifth Edition with large Additions.* In folio pagg. 648. avec les Préfaces. A Londres chez A. & J. Churchil, 1706.

JE ne mets pas ici le titre de ce célèbre Ouvrage de feu Mr. *Locke*, pour en donner un Extrait. Je l'ai fait autrefois assez au long, dans les Tomes VIII & XVII. de la *Bibliothèque Universelle*, & l'Ouvrage même ayant été mis en Latin & en François, depuis ce tems-là, il n'est pas besoin d'y revenir. J'ai dessein seulement, après avoir dit en un mot ce qu'il y a de particulier dans cette Edition, de faire quelques remarques sur deux endroits de ce Livre. Elles pourront servir ou à mieux entendre l'Auteur, ou peut-être à avoir une idée plus nette de certaines matieres, sur lesquelles je voi qu'on

qu'on se trompe. L'estime & l'amitié, que j'ai eues pour feu Mr. *Locke* & les loüanges que j'ai données à ses Découvertes, dont j'ai beaucoup profité dans mes Ouvrages Philosophiques, comme je l'ai témoigné dans la Dédicace de ma Logique, m'engagent à expliquer quelque chose, que l'on a mal pris & à donner une idée plus juste de quelques questions, qu'il n'a pas crû devoir examiner à fonds. Quoi que je me serve, en cette occasion, de toute la liberté philosophique, que l'on peut prendre; cela n'empêche pas que je ne demeure dans les mêmes sentimens d'estime pour l'Auteur & pour ses Ouvrages, que j'ai toujours témoignés.

Cette Edition, qui est en plus grand papier & en plus gros caractères, que les autres, est principalement augmentée des endroits des réponses de Mr *Locke* à Mr. *Stillingfleet*, Evêque de Worcester, qui servent à éclaircir & à défendre cet Ouvrage. On les a mis au dessous des pages, pour les conserver; de peur que de petits Livres Eristiques, qu'on n'imprime ordinairement qu'une fois, étant perdus, ces pensées de l'Auteur ne se perdissent aussi. Il se pourroit faire que quelques personnes; qui n'entendroient pas

82 BIBLIOTHEQUE

mieux les sentimens de Mr. *Locke*, & qui ne seroient pas plus exercées dans la Philosophie, que ce savant Evêque, proposeroient de semblables objections, dont on trouvera les solutions ici.

Il n'y a que très-peu de choses, qui aient été changées, ou ajoutées dans le Texte. On en verra un exemple dans le Liv. II. c. 21. §. 71. dont je parlerai un peu plus bas.

I. L'UN des Chapitres de Mr. *Locke*, qui peut faire naître le plus de difficulté, est ce même Chap. XXI. où il traite de la *Puissance*, ou de la *Faculté*, en général, & en particulier de la *Liberté*. Il témoigne lui-même qu'il n'avoit pas eu d'abord les idées, qu'il a eues dans la suite, & qu'il a crû, sur les avis d'un de ses Amis, devoir y changer quelque chose. Il auroit peut-être été à souhaiter qu'il eût refait un Chapitre tout entier là-dessus, parce que les parties en seroient plus jointes, & qu'il y auroit plus d'ordre. Quoi qu'il en soit, j'ai dessein d'examiner, avec autant de brieveté que je pourrai, ce qu'il dit de la *Liberté*. Je suppose qu'on ait lû ce Chapitre avec attention, ou qu'on l'ait devant les yeux, pour ne pas être obligé de le

le copier, pour me faire entendre. Je n'ai nullement dessein de l'examiner en détail, ni de marquer tout ce que je voudrois que l'Auteur eût exprimé, ou redressé. Je me contenterai de faire là-dessus quelques remarques générales.

1. Il établit * avec raison 1. que la Liberté n'est autre chose que *le pouvoir que nôtre Ame a d'agir, ou de n'agir pas*. Par le mot d'*agir*, il faut entendre les actions de l'Ame & non celles du Corps, qui n'a aucune part dans la Liberté dont il s'agit ici. Les hommes peuvent empêcher les actions dont le Corps se mêle, mais ils ne peuvent pas empêcher celles de l'Ame seule, qui est toujours libre à leur égard. Outre cela Mr. *Locke* distingue, avec raison, le *Libre*, du *Volontaire*; car je *veux* bien croire, par exemple, que deux & deux sont quatre, mais il ne m'est pas *libre* de ne point le croire. Je *veux* encore être heureux, & c'est un desir, que je forme avec plaisir en moi même; mais il ne m'est pas possible de ne le former pas, ou que le Bonheur en général soit une chose indifférente pour moi, ni que je me souhaite du Malheur.

D 6 2. Mr.

* §. 7. & suiv.

2. Mr. *Locke* a encore raison de dire que la Liberté * suppose l'Entendement & la Volonté; parce que sans cela il n'y a point d'action, dans les Etres Intelligens, & que sans action il n'y a point de Liberté d'agir, ou de n'agir pas. Mais il ne faut pas croire qu'il suffit que l'Entendement & la Volonté interviennent, pour agir librement; ce seroit confondre le *Libre* & le *Volontaire*. Par exemple, après avoir examiné avec soin une proposition d'*Euclide*, dès que je l'ai comprise je m'y rends avec connoissance de cause & volontairement, mais il ne m'est pas libre de ne m'y pas rendre. Au contraire, lors que j'ai examiné un raisonnement, qui n'est que probable, telles que sont la plupart des conjectures des Physiciens, il est en mon pouvoir de l'embrasser, ou non; & c'est en cela que je suis libre. De même encore lors qu'il s'agit d'actions, qui regardent le Bonheur & le Malheur, quoi que j'emploie mon Entendement & ma Volonté à examiner le Bien & le Mal; il ne m'est nullement libre de souhaiter d'être malheureux, & je suis porté de moi même invinciblement à souhaiter le Bonheur. Mais
s'il

* §. 2.

s'il s'agit de choses, ou indifferentes, ou qui ne me rendent ni heureux, ni malheureux; je suis libre de les souhaiter, ou non.

3. Il est certain aussi que, comme le prouve Mr. *Locke*, il vaut mieux dire que * *l'Ame est libre*, que de dire que c'est la Volonté; parce que l'on attribue mieux la Liberté à un Agent, comme l'Ame, qu'à une Faculté. On dit donc que l'Ame est libre, ou qu'il est libre à l'Ame de croire & de faire quelque chose, lors qu'elle peut s'abstenir de la croire & de la faire. Mr. *Locke* se sert à la vérité du mot d'*Homme* au lieu de celui d'*Ame*, en cette occasion; mais il vaut mieux, ce me semble, employer le mot d'*Ame*, parce que le Corps n'entre pour rien ici, où il s'agit de ce qui se passe dans notre Esprit. Au contraire on embarrasse les questions, en mêlant ici l'Esprit & le Corps.

Mr. *Locke* obscurcit en suite la matière, faute de distinguer ce qui n'est que *volontaire* de ce qui est *libre*; * en disant que l'Homme est libre, lors qu'il ne fait que ce qu'il veut; car assurément on ne fait que ce qu'on veut bien faire, lors qu'on se rend à une

D 7

VC-

* §. 14. & suiv. † §. 21.

verité évidente & mathématique, & lors que l'on souhaite un Bonheur parfait; mais il ne nous est pas libre de ne le pas faire. Il ajoûte encore dans les articles 22. & suivans jusqu'au 28. diverses considérations subtiles, qui ne servent, comme je croi, de rien à l'explication de la nature de la Liberté, & qui même l'obscurcissent; en introduisant un Langage nouveau, sans nécessité. Il a de la peine à se faire entendre, en des choses communes & dont tout le monde convient avec lui; parce qu'il ne les dit pas, en termes communs.

4. Après avoir établi la nature de la Liberté, ce qu'elle suppose, & le sujet dans lequel on doit la chercher; on demande ce que c'est, qui détermine l'Ame à faire un certain usage de sa Liberté. Mr. *Locke* répond * avec raison que c'est l'Ame elle même, qui se détermine, & il soutient que c'est une certaine *inquietude* (*uneasiness*, comme il parle en Anglois) qui est le principe & la source de nos déterminations. Par là, il semble entendre une certaine disposition, qui ne permet pas que nous demeurions dans la suspension, mais qui nous fait agir d'une cer-

taine

* §. 29.

taîne façon ; comme croire, ou non ; souhaiter, ou non. Il croit, avec raison, que ce n'est pas toujours l'idée du plus grand Bien, qui nous porte à agir, comme si nous ne faisons rien, que ce que nous jugeons le meilleur, & que nous ne puissions pas suivre d'autre lumière que les présentes ; de sorte que dans le fonds nous ne pourrions faire autre chose, que ce que nous faisons. * *Mr. Locke* fait plusieurs réflexions là-dessus, qui sont sans doute véritables, mais qui ne répandent pas une grande lumière sur cette matière. Ce qui me surprend c'est qu'il dissipe des ambiguités, qui ne font, que je sache, de la peine à personne ; comme celle de *Désir* & de *Volonté*, que l'on ne confond guere ; & mêle des questions, qui font perdre le fil du sujet, aussi bien que les répétitions fréquentes de la même chose, en différents termes.

Il me semble, qu'il vaut mieux remarquer, en cette occasion, qu'il n'y a que deux sortes d'actions de notre Âme. L'une regarde des choses purement spéculatives & s'appelle *juger*, & le *jugement* n'est que l'acquiescement de l'Âme à une certaine Vérité qu'elle

* §. 35. & suiv.

qu'elle croit avoir découverte, & dont elle se persuade. L'autre sorte d'actions, qui regarde les choses de pratique, se nomme *vouloir*, & l'action de vouloir ou *la volition* n'est autre chose que la résolution, que nous prenons en nous mêmes d'agir. On pourroit subdiviser ces deux sortes d'actions, en diverses autres; mais comme cela est inutile, pour l'explication du Sujet dont il s'agit présentement, savoir, de la Liberté; je ne m'y arrêterai pas.

A l'égard des Jugemens, qui concernent les choses spéculatives, il y a bien des choses qui nous déterminent, ou qui aident à nous déterminer. I. L'extrême évidence nous détermine & cela d'une manière invincible, de sorte qu'il ne nous reste point de Liberté, à cet égard. Nous ne sommes pas en état de croire, ou de ne pas croire bonne une Démonstration d'*Euclide*; dès que nous l'entendons, il faut nécessairement s'y rendre. II. Ce qui n'est pas évident n'est que vrai-semblable, ou douteux. La plus grande, ou la moindre vrai-semblance, le plus & le moins de sujet de douter nous frappent diversement, & nous avons plus ou moins de penchant à recevoir
les

les choses, dont il s'agit, selon qu'elles nous paroissent plus, ou moins douteuses, ou vraisemblables; lors que d'ailleurs aucune passion, ou disposition antécédente ne nous fait pencher d'un côté, ou d'autre. III. Ces passions, ou cette disposition antécédente nous déterminent très-frequeemment, à croire ce qui y est conforme, comme je l'ai fait voir dans la II. Partie de ma *Logique* Chapp. VIII. & IX. IV. Nous nous déterminons aussi à embrasser un sentiment, par pur caprice, & parce que nous le voulons; sans qu'il y ait aucune raison qui nous y engage, ni même de passion, au moins violente, qui nous y porte. Quelquefois tout cela joint ensemble nous détermine, & quelquefois une partie seulement suffit pour le faire.

Mais je soutiens qu'il n'y a rien qui nous détermine invinciblement, en sorte que nous ne puissions point ne pas faire un jugement, que nous faisons; que la seule évidence. Ainsi nous sommes libres, dans tous les jugemens sur des choses spéculatives, qui ne regardent pas des propositions évidentes.

Quand je dis que nous sommes libres, j'entends, selon la définition de
la

la Liberté, qu'absolument parlant je pourrois juger que ce que je juge vrai ne l'est pas, & que, quand je m'examine moi même, je me sens à cet égard dans une disposition toute différente, qu'à l'égard des propositions évidentes. Je sens que je ne puis pas ne pas croire les dernières, & je sens que je puis douter des autres. Mais on ne doit pas s'imaginer, que pour être *libre*, en cette occasion, l'on doive avoir un égal penchant à croire, ou à ne pas croire; il suffit pour cela que l'on ne soit invinciblement porté, ni à l'un, ni à l'autre. Cela est si vrai, que pendant qu'on croit une Proposition douteuse, on sent bien, si l'on rentre en soi-même, qu'on n'y est pas attaché avec la même force qu'à une persuasion fondée sur une démonstration; & que l'on peut abandonner cette opinion, pour en prendre une autre, aulieu qu'on n'abandonne jamais, pendant qu'on est en son bon sens, des sentimens prouvez d'une maniere mathématique.

Pour les choses de pratique, il est certain I. qu'il n'y a que le Bonheur en général, ou le Souverain Bien, que l'on aime, sans avoir la Liberté de ne l'aimer pas; ou que le Malheur en gé-

général, que l'on haïsse indispensablement. Tous les autres biens particuliers, de quelque manière qu'ils se présentent à notre Esprit, n'attirent point inévitablement son amour.

II. Quelquefois ils ne nous touchent qu'à proportion, qu'ils sont propres à nous rendre heureux; lors que nous nous laissons conduire à la Raison.

III. Souvent la disposition, où nous nous trouvons, de longues habitudes, des passions fortes nous portent à aimer quelques uns de ces Biens particuliers. IV. D'autresfois il y a beaucoup de phantaisie dans nos goûts, que nous réglons assez capricieusement. Tous ces motifs sont souvent joints, pour nous gagner le cœur; souvent il n'y en a que quelques uns, qui agissent sur nous. Mais quoi qu'il en soit, nous sentons que l'amour des Biens particuliers n'est pas si maître de nos Ames, dans le tems même qu'elles en sont possédées, que nous ne puissions nous en défaire, & il n'est pas rare que nous nous en défassions; aulieu que nous souhaitons toujours d'être heureux, & que ce desir ne peut être diminué en nous, en quelque état que nous soyons. Quoi que je soutienne que nous sommes tous convaincus intérieurement de

de cette Liberté, on entendroit fort mal ma pensée, si l'on s'imaginait que je croi les hommes toujours également disposez à aimer, ou à n'aimer pas les Biens particuliers, auxquels ils s'attachent. Je suis convaincu au contraire qu'une longue habitude, ou un long attachement à certains objets rendent l'usage de la Liberté beaucoup plus difficile. Un homme de bien, confirmé dans la Vertu, par une longue pratique de ce qui est conforme aux Loix Divines, ne sauroit devenir tout d'un coup ni indifferant pour la Vertu & pour le Vice, ni scélerat; & un méchant homme ne peut pas non plus devenir en un moment homme de bien, ni même se mettre dans une disposition, où il soit en équilibre, à l'égard du Vice & de la Vertu. Mais je dis que le plus homme de bien, sur cette Terre, peut cominettre des fautes particulières, quoi qu'opposées à ses habitudes, & que peu à peu il pourroit effacer ces mêmes habitudes, & devenir un méchant homme: de même qu'un méchant homme, dans quelque intervalle où il n'est pas fort agité par ses passions, peut faire de bonnes actions contre sa coutume, & prendre des mesures pour se corriger peu à peu.

Je

Je n'entre pas ici, dans la controverse Théologique de la nécessité des secours extraordinaires du Ciel, pour se tirer d'une mauvaise habitude, & des graces que Dieu peut répandre sur le genre humain pour cela. Ces questions me meneroient trop loin & ne contribueroient point à faire connoître la nature de la Liberté. Il suffit d'établir en général, que nous ne sommes déterminés nécessairement ni au bien, ni au mal.

Voilà ce qui fait que les hommes sont ici bas sous des Lois, qui leur promettent de grandes récompenses, s'ils demeurent attachez, ou s'ils retournent à la Vertu; & qui les menacent de peines terribles, s'ils tombent dans le Vice, ou s'ils n'y renoncent. Ces Lois supposent qu'il n'y a aucun attachement tout à fait invincible, sur cette Terre, ni à la Vertu, ni au Vice; sans quoi elles seroient ridicules. Il seroit absurde de nous commander, ou de nous défendre de nous rendre aux démonstrations, que nous savons, & que nous entendons; nous ne pouvons pas ne les point croire. Il ne seroit pas plus raisonnable de nous exhorter à vouloir être heureux, ou d'essayer de nous détourner de ce souhait; il ne peut arri-

ver,

ver, que ce à quoi la Nature nous porte invinciblement.

Il m'a toujours semblé que cette idée de la Liberté est plus simple & plus naturelle, que celle que l'on cherche avec beaucoup de peine hors de nous mêmes, & par des raisonnemens abstraits, qui sont contredits par notre sentiment interieur. Dans les choses, dans lesquelles nous sommes libres, nous nous déterminons nous mêmes, à la vuë des objets, dont nous avons parlé, sans y être portez par rien d'invincible; quoi qu'il y ait des objets & des motifs, qui agissent plus fortement sur nous les uns, que les autres.

5. Mr. *Locke* après cela, * dit plusieurs choses du Bonheur & du Desir, qui sont la plupart vraies, mais qui, comme il me semble, ne servent pas beaucoup à éclaircir la nature de la Liberté. Il a raison de dire que ce n'est pas toujours le plus grand Bonheur, qui nous frappe le plus; parce que ce n'est pas la seule Raison, ou la nature des choses considérées en elles-mêmes, qui nous détermine, mais aussi très-souvent la disposition, où nous sommes, & le caprice. C'est à peu près la

* S. 41. & suiv.

la même chose, que ce qu'il appelle *inquiétude*.

Mais j'ai été surpris qu'après les définitions, qu'il a données lui même de la Liberté il entreprenne* de montrer qu'être déterminé par son propre jugement n'est pas une chose qui détruise la Liberté; ce qui ne se peut dire, que d'une détermination libre. Il est visible que se rendre à une démonstration de Mathématique, c'est à cet égard perdre la Liberté; parce qu'on ne peut plus croire le contraire. De même acquiescer dans la jouissance du Souverain Bien, dont on auroit une idée claire & dont on seroit en possession, ne seroit pas être libre à cet égard; parce qu'on ne peut point n'en être pas satisfait. Je ne disconviens pas qu'on ne soit alors dans un état plus parfait & plus souhaitable, que lors que l'on est dans un état d'incertitude, ou d'indifférence; mais ce dernier état est celui dans lequel nous sommes ici bas, & dans lequel il faut que nous soyons, pour être soumis à des Lois. Les Êtres créés, qui sont dans l'état du Bonheur, n'ont plus de Liberté, étant attachés invinciblement à leur devoir, par la jouissance actuelle de la Félicité.

Aussi

* §. 48. & *suiv.*

Aussi n'ont-ils ni peines, ni récompenses à attendre. Dieu lui même n'est pas libre à l'égard de la Verité, pour s'y rendre ou ne s'y pas rendre ; parce qu'il la connoit, avec la dernière évidence. Il ne l'est pas non plus, en ce que ses vertus demandent indispensablement qu'il fasse ; mais seulement à l'égard des choses, qu'il peut faire, ou ne pas faire, sans blesser en aucune maniere ses perfections. Il est nécessairement Bon & Juste, par exemple ; & ne peut violer ni l'une, ni l'autre de ces vertus. L'excellence de son être consiste, en grande partie, dans son immutabilité, & on ne peut pas dire qu'il lui soit libre d'être plus, ou moins parfait. Mais pour les Hommes, qui sont sujets au changement, & qui peuvent devenir pires & meilleurs, pendant qu'ils sont ici bas, ils demeurent libres à cet égard. Cette qualité les élève au dessus des Etres destituez de connoissance, parce que la Liberté n'est jointe qu'avec l'intelligence ; & même au dessus de celles, qui peuvent avoir quelque connoissance, & qui étant nécessairement portées à ce qu'elles font, ne peuvent pas améliorer leur condition, en agissant autrement.

C'est

C'est une objection assez commune, dans les Ecrits * de ceux qui confondent le *libre* & le *volontaire*, que de dire que Dieu & les Bienheureux ne laissent pas d'être libres, quoi qu'ils soient nécessairement attachez aux règles immuables de la Sainteté. Mais ils abusent du mot de *libre*, en cette occasion; comme on le peut voir, en faisant application de ce mot aux Hommes, qui sont ici, sous les Lois Divines, soutenues par des récompenses & des peines. On dit, par exemple, qu'Adam a péché *librement*, & qu'il pouvoit ne point pécher; sans quoi, il ne seroit pas punissable, pour son péché; comme il n'auroit pas pu avoir de récompense, s'il avoit obéi, supposé qu'il n'eût pas pu faire autrement. C'est de quoi tous les Théologiens conviennent. Personne ne peut dire, en ce sens, que Dieu soit saint *librement*; car il ne peut pas n'être pas saint, étant immuable comme il l'est. On ne peut pas dire non plus, que les Bienheureux aient la même *Liberté*, par rapport à la sainteté, qu'Adam avoit à l'égard de l'innocence, & qu'ils puissent la perdre. Si cela étoit, leur Bon-

Tome XII. E. heur

* Vide August. contra Julian. Oper. Imperf. Lib. VI. c. 10.

heur seroit incertain, & par consequent imparfait. On ne doit donc pas dire qu'ils sont *libres*, dans le bien; sans avertir que c'est dans un sens tout différent, que celui auquel les hommes sont libres sur la Terre. Quand on demande pourquoi Dieu, ou les Hommes établissent des Lois, auxquelles ils veulent que l'on obéisse, & pourquoi ils punissent les infracteurs de ces Lois, on ne manque pas de répondre, que Dieu & les Hommes supposent qu'on peut observer ces Lois, & que c'est par leur faute que les infracteurs les violent. Si l'on disoit que les coupables sont entièrement hors d'état d'observer ces commandemens, il n'y auroit point de leur faute. S'ils ne le faisoient pas, parce qu'ils seroient aussi invinciblement déterminés à faire ce qu'ils seroient, que tous les Hommes le sont à embrasser une Proposition évidente, & à aimer le Bonheur en général; on les disculperoit entièrement & l'on attribueroit à Dieu & aux Législateurs une injustice, qu'on ne sauroit excuser. Ce seroit se moquer que de dire que les infracteurs des Lois ne laissent pas de pecher *librement*, parce que c'est leur volonté, qui peche, quoi qu'ils ne puissent pas changer de volonté. Ce

mot

mot ne peut pas rendre coupable un homme, dont la volonté est déterminée invinciblement à faire ce qu'il fait; mais on s'en sert, pour jeter de la poudre aux yeux; parce qu'on voit que tout le genre humain se souleveroit, contre ceux qui diroient que l'on est puni pour des pechez, que l'on n'a pas commis *librement*. On garde donc le mot, & l'on y attache une autre idée.

C'est de quoi je n'accuse nullement Mr. *Locke*, mais je suis surpris, je l'avoue, qu'après avoir bien défini la *Liberté*, il donne à ce mot un autre sens; lors qu'il dit que Dieu est *libre*, quoi que déterminé nécessairement par ce qu'il y a de meilleur, & que l'on souhaite le Bonheur *librement*; ce qui n'est pas vrai, selon la définition, qui dit que la *Liberté* est le pouvoir de faire, ou de ne pas faire.

6. Je ne m'arrêterai pas * à diverses remarques, que Mr. *Locke* fait, sur la recherche du Bonheur, sur les mauvais choix & sur les faux jugemens des hommes. La plupart de ce qu'il dit est assurément vrai, quoi qu'à certains égards on y pourroit donner un autre tour. Je rapporterai seulement ce qu'il a ajouté en cette Edition à l'article 71.

E 2 où

* §. 51. & suiv.

100 BIBLIOTHEQUE

où après avoir donné une petite recapitulation de son sentiment, il parle ainsi : „ Je sai que quelques uns font „ consister la Liberté de l'Homme en „ une *Indifference*, qui précède la détermination de sa Volonté. Je souhaiterois que ceux qui pressent si fort cette *Indifference antécédente*, comme ils l'appellent, nous eussent dit clairement si cette *Indifference* précède la pensée & le jugement de l'Entendement, aussi bien que la résolution de la Volonté; car il est un peu dur de la mettre entre deux; c'est-à-dire, immédiatement après le jugement de l'Entendement, & avant la détermination de la Volonté, parce que cette détermination suit immédiatement le jugement de l'Entendement. Placer la Liberté dans une *Indifference*, qui précède la pensée & le jugement de l'Entendement, c'est, ce me semble la faire consister dans un état de ténèbres; dans lequel nous ne pouvons ni en voir, ni en dire quoi que ce soit. Au moins c'est la placer en un sujet, qui en est incapable, aucun Agent n'étant capable de *Liberté*, qu'en conséquence de la pensée & du jugement. Je ne suis pas trop délicat „ sur

„ sur les mots, & je consens de dire,
 „ avec ceux qui aiment à parler de la
 „ sorte, que la *Liberté* consiste dans
 „ l'*Indifference*; mais c'est dans une
 „ *Indifference*, qui demeure après le
 „ jugement de l'Entendement & même
 „ après la détermination de la Vo-
 „ lonté. C'est une *Indifference* qui
 „ n'appartient pas à l'Homme (car
 „ quand il a jugé une fois ce qui est
 „ le meilleur, il n'est plus indifférent)
 „ mais à ses Facultez Operatives, qui
 „ demeurent également capables d'a-
 „ gir, ou non, après & avant la dé-
 „ termination de la Volonté, & qui
 „ sont en un état, que l'on peut ap-
 „ peller, si l'on veut, *Indifference*.
 „ L'Homme est autant libre, que l'é-
 „ tendue de cette *Indifference* est gran-
 „ de, & pas plus loin. Par exemple,
 „ j'ai le pouvoir de remuer ma main,
 „ ou de la laisser en repos; cette Fa-
 „ culté Operative peut remuer ma
 „ main, ou ne la pas remuer, & je
 „ suis à cet égard parfaitement libre.
 „ Ma Volonté détermine-t-elle cette
 „ Faculté Operative au repos? je suis
 „ encore libre, parce que l'*Indifféren-*
 „ *ce* de cette Faculté Operative, pour
 „ agir, ou n'agir pas, demeure encô-
 „ re; le pouvoir de remuer ma main
 „ E 3 „ n'est

„ n'est point diminué, par la déter-
 „ mination de ma Volonté, qui lui
 „ ordonne à présent de demeurer en
 „ repos. L'*Indifference* de cette Fa-
 „ culté à agir, ou à n'agir pas, est
 „ dans le même état qu'auparavant;
 „ comme on le verra si la Volonté la
 „ met à l'épreuve, en lui ordonnant
 „ le contraire. Mais si pendant le re-
 „ pos de ma main, elle est saisie d'u-
 „ ne Paralyse subite, l'*Indifference* de
 „ ce Pouvoir Operatif est perdue, &
 „ en même tems ma Liberté. Je n'en
 „ ai plus à cet égard, mais je suis dans
 „ la nécessité de laisser ma main en re-
 „ pos. D'un autre côté, si ma main
 „ est mise en mouvement, par une
 „ convulsion, l'*Indifference* de ma
 „ Faculté Operative est anéantie par
 „ ce mouvement, & ma *Liberté* en
 „ ce cas-là est perdue; car je suis dans
 „ la nécessité de laisser mouvoir ma
 „ main. J'ai ajouté ceci, pour mon-
 „ trer en quelle sorte d'*Indifference*
 „ la Liberté me paroît consister. C'est
 „ en celle-là donc qu'elle consiste, &
 „ en nulle autre, soit réelle, soit ima-
 „ ginaire.

Comme je fais ce qui a donné occa-
 sion à notre Auteur d'ajouter ces paro-
 les, je dirai en général, qu'il est sur-
 pre-

prenant que Mr. Locke n'eût pas mieux compris le sentiment de ceux qui établissent la Liberté dans l'Indifférence, puisque ce sentiment est parfaitement conforme à la définition, qu'il a lui-même donnée de la Liberté, qui est le pouvoir de faire, ou de ne faire pas; ce que l'on appelle communément l'Indifférence. Il parût par ses objections, qu'il n'avoit presque pas d'idée du sentiment, qu'il entreprenoit de réfuter. 1. Quand on parle de la Liberté de notre Ame, dans ses actions, on dit qu'elle est *indifférente*, dans ses actions libres; non quand elle n'y pense pas, car on ne fait alors aucune réflexion sur la Liberté de l'Ame: ni quand elles sont faites, car elle est alors déterminée; mais pendant qu'elle délibère si elle les fera, ou non, jusqu'au moment auquel elle agit; parce que rien ne la détermine nécessairement à agir, ou à n'agir pas. Par exemple, il s'agit de savoir si je consentirai à quelque proposition, que l'on me fait, ou non. Pendant que je délibère, comme je ne suis déterminé par aucun motif, ni par aucune raison invincible, je suis dans l'*Indifférence*. On pourroit encore dire, que l'on est, après le consente-

ment donné, dans l'*Indifférence*, pour
 savoir si l'on continuera, ou non de
 faire ce que l'on a commencé.
 3. L'*Indifférence*, ou la Liberté (car
 c'est ici la même chose) n'est pas dans
 les Facultez Operatives, comme il les
 nomme; mais dans l'Ame même qui
 délibère, & qui se détermine libre-
 ment. 4. Il vaudroit beaucoup mieux
 ne parler que de l'Ame, sans faire en-
 trer ici les idées abstraites des Facul-
 tez, qui multiplient l'Homme en au-
 tant d'Etres, que l'on distingue de Fa-
 cultez, & qui embrouillent cette ma-
 tière, au lieu de l'éclaircir. Il faut
 dire que, pendant que l'Ame délibère,
 elle est libre, ou dans l'*Indiffé-
 rence*; qu'elle la perd, à l'égard d'u-
 ne action particulière, dès qu'elle l'a
 faite; mais qu'elle la conserve, pour
 la suite. Remarquez que le mot d'*In-
 différence* ne signifie pas ici que l'A-
 me n'a pas plus de penchant pour agir,
 que pour n'agir pas; mais seulement
 qu'elle n'est déterminée nécessaire-
 ment, ni à l'un, ni à l'autre. 5. Les
 exemples que Mr. *Locke* apporte, de
 remuer la main, ne sont pas commo-
 des; parce que l'Ame n'agit pas moins,
 lors que ses volontez ne sont pas exe-
 cutées au dehors; que lorsqu'elles le
 sont.

sont. Cela n'a point de rapport essentiel, avec la Liberté, qui est toute renfermée en elle même. Toutes les actions de l'Ame consistent en ses jugemens & en ses volitions, qui ne sont libres, que lors que rien ne l'y détermine nécessairement ; c'est à dire, quand il ne s'agit ni de l'Evidence, ni du Bien en général.

C'est là ce que j'avois à remarquer sur le Chapitre XXI. du II. Livre de nôtre Auteur. J'ai crû le devoir faire, dans un tems, où d'autres se sont embarrassés sur la même matiere ; faute de bien définir les mots, dont ils se servent, ou de demeurer constants dans la définition, qu'ils ont une fois employée.

II. IL y a un autre endroit de l'Ouvrage de Mr. *Locke*, qui a embarrassé Mr. *Bayle*, qui étoit un homme peu propre à pénétrer & à développer une matiere ; mais très-propre à faire des difficultez sans fin, contre ce qu'il n'entendoit pas. Mr. *Locke* a fait voir dans le Ch. XXIII. du Liv. II. que nous ne connoissons, dans les Substances, que quelques proprieté que l'Experience nous y fait appercevoir, mais que le Sujet, dans lequel ces proprieté existent, nous est inconnu ; ce qu'il

E s mon-

montre par les idées, que nous avons du Corps & de l'Esprit. Si on lit ce Chapitre, avec soin, & si l'on en médite la matiere; on en conviendra facilement. J'ai aussi montré la même chose, en divers* endroits de mes Ouvrages de Philosophie.

Toutes les lumieres philosophiques de Mr. Bayle consistoient en quelque peu de Péripatetisme, qu'il avoit appris des Jesuites de Toulouse, & un peu de Cartesianisme, qu'il n'avoit jamais approfondi. Il avoit l'esprit si fort rempli de ce peu de choses, & si distrait par des recherches de nulle importance, que rien de philosophique n'y pouvoit plus entrer. † Après avoir loué Mr. Locke, comme *l'un des plus profonds Metaphysiciens des derniers tems*, il explique ainsi son sentiment. *Il avouoit que l'étendue impenetrable, la divisibilité, la mobilité, étoient des proprietéz de la Matiere, ou de la Substance corporelle; mais non pas l'essence, ou l'attribut constitutif de la Substance de la Matiere. Il croyoit donc que ces proprietéz-là subsistoient dans un sujet, que nous ne connoissons pas.* Ces dernieres paroles sont veritables, mais

* *Logica P. I. c. 3.* † *Rép. aux Quest. d'un Provinc. T. IV. p. 219.*

mais ce qui précède n'est nullement exprimé, dans les termes, dont Mr. Locke, avoit accoutumé de se servir. Il ne disoit pas qu'il y a dans le corps une *étendue impénétrable*, mais de l'*étendue* & de la *solidité*.

Il ne parloit pas non plus de *l'essence*, ou de *l'attribut constitutif de la Substance de la Matière*. C'est là un jargon de Mr. Bayle, peu conforme aux idées de Mr. Locke. Il disoit seulement que les propriétés du Corps que nous concevons clairement, comme l'*étendue*, la *cohésion des parties*, ou la *solidité*, la *figure* &c. existent dans une Substance, qui nous est inconnue. Il n'appelle pas cette Substance la *Substance de la Matière*, comme s'il avoit crû que la Matière est composée d'une Substance inconnue, qui fait son essence particulière, & d'accidents, tels que sont l'*étendue*, la *divisibilité* &c. Selon lui, ce que nous appelons la Matière, ou le Corps, est aussi essentiellement composé de l'*Étendue* & de la *Divisibilité*, que de cette Substance inconnue, qui leur sert de sujet. C'est ce que l'on pourra apprendre, dans ce qu'il dit de la manière, dont les Hommes se forment les idées des *Espèces* Liv. III. c. 6.

Il me semble, dit Mr. Bayle, que, selon cela, l'on doit dire que l'Étendue n'est qu'un accident de la Matière; & c'est-là le sentiment des Catholiques Romains, & ce qu'ils ont été obligés de soutenir, à cause de leur doctrine de la Transsubstantiation. C'est une fiction de Mr. Bayle. Mr. Locke croyoit que ce que nous appellons Corps, ou Matière, ne peut nullement exister sans l'Étendue; qui jointe à ces autres Proprietez essentielles constitue l'espèce, que nous nommons ainsi. Mais c'est ce que les Catholiques Romains ne croient pas, puis qu'ils disent qu'un Corps peut demeurer Corps, en perdant l'Étendue. Mr. Locke soutenoit seulement que l'Étendue du Corps est une propriété, qui ne subsiste pas d'elle-même, mais qui est dans une Substance qui la soutient. Si cette Substance étoit privée de l'Étendue, ce ne seroit plus, selon lui, une Substance, qu'on pût nommer Matière. Je suis persuadé que tout le monde entend la chose, de la même manière, & que ceux, qui méditeront le Ch. XXIII. du Liv. II. de l'Entendement Humain, en conviendront. Par-là, tout le raisonnement suivant de Mr. Bayle s'en va en fumée.

Or

Or si l'Étendue n'est qu'un accident de la Matière, il s'ensuit que la Matière considérée selon ce qu'elle a d'essentiel, ou de substantiel, n'est point étendue & qu'ainsi elle peut fort bien exister, sans être étendue. Il confond ridiculement l'essence avec la substance. Tout le monde fait que les Accidents prédicamentaux, comme on les appelle dans l'Ecole, peuvent être de l'essence d'une chose, quoi qu'ils soient, distincts de la Substance, & qu'ils n'existent pas, par eux mêmes. La Divisibilité & la Mobilité, par exemple, sont de cette sorte d'accidents, qui sont néanmoins essentiels à chaque corps. La Substance, dans laquelle existent les propriétés corporelles, cesse d'être Matière, ou Corps, dès que ces propriétés n'y sont plus; quoi qu'elle puisse exister, sans étendue.

Si tout de même la pensée n'est qu'un accident de l'Ame, il s'ensuit que l'Ame, considérée, selon ce qu'elle a d'essentiel & de substantiel, n'est point pensante & qu'elle peut exister sans avoir aucune pensée. Il tombe ici dans les mêmes équivoques qu'auparavant, car la pensée est bien un accident prédicamental, qui subsiste dans une Sub-

E 7

stance,

FIN BIBLIOTHEQUE

rance; mais cet accident est essentiel à ce qu'on appelle une Intelligence, ou un Esprit. Il est certain que chaque pensée est un pur accident; on ne le peut pas nier; & si cela est, elles peuvent toutes cesser & laisser la Substance, dans laquelle elles existent, sans pensée actuelle; mais alors on ne nommera plus cette Substance un Esprit, ou une Intelligence, si l'on ne suppose qu'elle recommencera à penser, & qu'elle n'en a pas perdu la Faculté.

Mr. Locke ne pouvoit nier qu'il n'ignorât ce que seroit la Matière dépourvée de toute étendue, & ce que seroit l'Ame dépourvée de toute pensée, Il savoit néanmoins que ces Substances inconnues, ayant perdu pour toujours ces propriétés, ne pourroient plus être nommées, selon l'usage établi, ni Matière, ni Ame, sans changer les définitions de ces mots.

Or quand on ignore cela; je ne vois point que l'on puisse dire, qu'il y ait dans la Matière quelque attribut incompatible avec la pensée; ni qu'il y ait dans l'Ame quelque attribut incompatible avec l'étendue. Mr. Bayle continue à prouver dans les deux pages suivantes, cette conséquence, comme

me si Mr. *Locke* la nioit, aulieu qu'il l'avoüoit * formellement, ce qui fait voir que Mr. *Bayle* n'avoit jamais lû son livre; car autrement il ne se seroit pas avisé de prouver ce que celui qu'il critique reconnoit. Voyez le Chap. III. du Livre IV, 9. & suivans. C'est avoir une terrible démangeaison de juger des sentimens d'un autre, que d'en parler, dans un Livre, sans les savoir, & sans avoir lû ses Ecrits.

Voici la conséquence, que Mr. *Bayle* en tire : Cette doctrine de Mr. *Locke* nous meine tout droit à n'admettre qu'une espece de Substance, qui par l'un de ses attributs s'alliera avec l'étendue & par l'autre avec la pensée; ce qui étant une fois posé, on ne pourra plus conclurre que si une Substance pense, elle est immatérielle. Premièrement, il est faux que cette doctrine meine à n'admettre qu'une seule Substance; car elle établit formellement que la Substance, dans laquelle existent les propriétés corporelles, & celle dans laquelle est la pensée, nous sont entièrement inconnues; de sorte que si nous ne pouvons pas assurer que ce sont des Substances différentes.

* Voyez sa 3. Lettre à Mr. *Stillington*, p. 398. & suiv.

ferentes en elles mêmes, nous ne pouvons pas dire non plus qu'il n'y en a qu'une. Dire qu'il est impossible de savoir quelque chose, & mener tout droit à assurer ce qu'on ne fait point, sont deux choses très-differentes, & même opposées. Secondement, on ne pourra pas dire que la même Substance, dans laquelle les proprieté corporelles existent; est incapable de recevoir des proprieté spirituelles; mais on distinguera toujours ce qui est clairement distinct; savoir, ces proprieté, qui ne se ressemblent point; & l'on aura toujours sujet de dire que les proprieté des Corps n'ont d'elles mêmes aucune liaison, qui nous soit connue, avec celles des Esprits; de sorte que personne ne peut assurer que le sujet, dans lequel elles existent, est le même.

Mais Mr. Bayle dit qu'on pourroit faire d'autres objections à Mr. Locke; *car il semble, dit-il, qu'il nous veuille ramener à l'ancien Chaos des Scholastiques, à l'éduction des formes, à la distinction réelle entre la substance & ses accidens, & à tels autres dogmes absolument inexplicables.* C'est ce que personne ne soupçonnera, après avoir lu son Ouvrage, avec quelque attention;

tion ; mais on y verra une chose, que Mr. Bayle ne savoit pas , au moins autant qu'il paroît , par sa maniere de philosopher. C'est que les Cartesiens étoient bien éloignez de leur compte, lors qu'ils s'étoient imaginez de pouvoir rendre raison de tout, & même à *priori*, par leurs principes ; car il paroît par ce Livre, qu'ils n'ont pas assez de principes de Physique assurez. Mais Mr. Locke ne veut pas pour cela ramener le Système Péripateticien, auquel son Ouvrage est entierement opposé. Mr. Bayle appelloit mal à propos Péripatetisme tout ce qui s'éloigne des sentimens de Descartes.

Mais si la Matière n'est point étendue, quand à son essence, ou à sa substance, elle n'a pas pu aquerir de l'étendue, que de la maniere que les Catholiques Romains supposent ; qui est de dire que les formes sont tirées de la puissance de la Matière, quoi qu'elles n'y existassent pas. La Matière est toujours étendue, mais la Substance, dans laquelle l'Étendue existe, ne l'est que lors que cette propriété y est jointe. Pour la lui joindre, il ne faut pas tirer l'Étendue de la puissance de la Matière, mais de celle de Dieu, qui donne aux Substances, qu'il

qu'il a créées, tels modes qu'il lui plait.

Comment joindre, ou mêler ensemble ce qui est étendu, & ce qui n'a aucune étendue? Je n'en fais rien, parce que je n'ai point d'idée distincte de la Substance inconnue, dans laquelle je conçois néanmoins nécessairement que l'Étendue existe, non plus que de la manière, dont Dieu agit. Une Étendue déterminée, telle qu'est l'Étendue des Corps, est toujours un accident, puis qu'ils en peuvent avoir plus ou moins; aussi bien que leur figure, qu'on peut changer, comme l'on veut. Mais lors que Dieu a donné l'Étendue à la Substance, qui soutient les propriétés des Corps, il n'a fait que la modifier, ou y ajouter un mode; qu'il n'a pas pris ailleurs, ni créé à part, pour le joindre ensuite à cette Substance, mais qu'il a produit dans cette Substance même. J'avoue que je ne fais pas comment, car enfin l'Étendue du Corps étant la même chose que la diversité de ses parties, mises les unes auprès des autres, qui jointes ensemble font une Étendue; comme je n'ai point d'idée d'une partie, que je puisse dire un Être simple, ou une Substance unique,
 je

je ne fai dequoi le Corps est composé.

Il n'y a pas moins de difficulté à cela, qu'à faire qu'une Ame devienne formellement pensante, par la pensée d'une autre Ame. Mais qui est-ce, qui dit qu'une Ame devient pensante, de la pensée d'une autre Ame, ou que l'Etendue d'une autre chose est jointe à la Matière? Ce sont-là des reveries de Mr. Bayle, qui raisonnoit à perte de vue, sans entendre le sentiment, contre lequel il disputoit.

Combien seroit-il plus avantageux pour la Religion, continue-t-il, de s'en tenir au principe des Cartesiens, que l'Etendue & la Matière ne sont qu'une seule & même substance? Il ne seroit nullement avantageux à la Religion, de s'appuyer sur un principe aussi chancelant, que celui-là; mais Mr. Bayle ne cherchoit rien moins, que l'affermissement de la Religion, qu'il ne feignoit de croire, que pour s'en moquer impunément. Si l'on avoit soutenu le principe de Descartes, il auroit pris, par esprit de contradiction, celui de Mr. Locke. Il étoit ravi que l'on appuyât la Religion sur des suppositions absurdes, pour la détruire ensuite, quand il voudroit. On en peut

peut voir un exemple dans le CXIV.
Article de la *Continuation des pensées*
sur les Cometes.

Si l'on nous menoit à quelque chose de plus clair , en abandonnant ce principe , bien des gens prendroient patience ; mais on nous jette dans des ténèbres d'autant plus obscures , que nous savons que les attributs essentiels d'une Substance ne different point numeriquement entre eux ; & ainsi nous ne saurions croire que la Matiere s'allie avec l'étendue par un attribut , & avec la pensée par un autre. Quand on peut expliquer clairement quelque chose , par principes assurez , on doit toujours le faire ; mais quand des principes faciles à entendre ne servent de rien , pour la solution des difficultez , il est inutile de vanter leur clarté ; il vaut bien mieux dire que nous n'entendons point ce que nous nous imaginions vainement d'entendre. Le plus haut degré de nos connoissances est sans doute lors que nous pouvons rendre des raisons claires & exactes des choses ; mais lors que nous ne pouvons y arriver , la plus grande sagesse est d'être convaincu qu'on ne fait pas ce que l'on ignore. C'est un des plus grands services , que Mr. Locke ait rendus à
nô-

notre Siecle, que de l'avoir fait appercevoir qu'il ne savoit point des choses, qu'il s'imaginoit de bien savoir. Ceux qui ne connoissoient que le dehors des choses tâchoient de persuader le monde, que par les principes de la Physique de *Descartes*, on pouvoit rendre raison de tout; quoi qu'elle n'ait aucuns principes généraux & assurez, qui nous découvrent clairement quelle est la nature du Corps. C'est ce que *Mr. Locke* a fort bien montré, & dont on lui doit savoir gré. Mais *Mr. Bayle* ne savoit pas assez de Philosophie, pour s'élever jusque-là. D'ailleurs il étoit bien aise qu'on n'établît rien de meilleur, que ce qu'il savoit, & contre quoi il avoit ses batteries toutes dressées, pour le détruire, comme on le voit dans l'Article de *Pyrrhon*, en son Dictionnaire. Ce qu'il dit que les attributs essentiels ne different pas numeriquement, est une pure chimere Scholastique, & entièrement fausse; car enfin la Mobilité est un attribut different en nombre de la Divisibilité, & de la Solidité, qui different aussi entre elles, quoi que ces attributs soient unis dans le même Sujet, pour former un seul & même corps.

Au

Au reste , personne ne dit que la Matière s'unit avec l'Étendue, par un attribut & avec la pensée par un autre. C'est un pur Songe d'un homme, qui ne savoit ce qu'il disoit. Mais Mr. *Locke* a dit qu'il ne savoit pas si Dieu ne pouvoit point réunir la Pensée & l'Étendue dans une même Substance. L'union de nos Corps & de nos Âmes est un échantillon ; qui en approche assez, comme on pourroit le montrer , si cela ne demandoit pas trop de paroles. Ceux qui entendent l'Anglois feront bien de voir ce que Mr. *Locke* a dit là-dessus ; dans l'endroit de sa 3. Lettre à Mr. *Stillington*, que j'ai déjà cité.

Il faut, dit encore Mr. *Bayle*, que le même attribut en nombre serve à deux offices, c'est à dire, que la Matière dont l'essence n'est autre chose que ses attributs essentiels réellement identifiés & entre eux & avec elle, s'unisse par toute sa substance avec la pensée & avec l'étendue. Mais il suppose ce qui est en question, savoir, que les propriétés, que nous nommons essentielles, sont identifiées avec le sujet inconnu, dans lequel elles sont. Il faudroit ici développer la doctrine de Mr. *Locke*, touchant les essences
réel-

réelles & les nominales ; mais, si l'on veut s'en instruire, on la cherchera dans l'Auteur. *Spinoza*, dit-il enfin, qui enseignoit que l'Etre éternel & nécessaire avoit tout ensemble l'attribut de pensant & l'attribut d'étendu, reconnoissoit que cet alliage étoit incompréhensible & l'en droit le plus foible & le plus embarrassé de son Système. Je ne sais ce que *Spinoza* reconnoissoit, mais je vois bien que ce que *Mr. Bayle* dit ici n'est que pour jeter de la boue sur *Mr. Locke*, après l'avoir loué par une apparence d'équité, & afin de le rendre suspect de *Spinofisme*. C'étoit-là son artifice ordinaire, de rendre méprisable, autant qu'il le pouvoit, ceux qui avoient attaqué les Athées & qui croioient qu'on peut défendre la Religion * par la Raison ; pour faire passer peu à peu les *Théistes*, afin de m'exprimer à l'Angloise, pour une troupe de fots, qui ne savent ce qu'ils disent, & qui sont dans le fonds aussi embarrassés que les Athées. Si l'on se souvient de cette remarque, on s'appercvra facilement de ce mauvais artifice, sur tout en lisant la *Conti-*
nua-

* Voyez l'Essai sur l'Entendement Liv. IV. c. 18 & 19.

Un Auteur, que je considere beaucoup & que je n'ai garde d'associer avec Mr. Bayle, a crû sur ce qu'il en disoit que le sentiment de Mr. Locke menoit au Pyrrhonisme ; parce qu'il établit que l'on ne peut pas dire, que Dieu ne peut pas unir dans un même sujet la Pensée & l'Etendue, & que cela étant incomprehensible & inconcevable, on pourroit dire que tout est possible, sous prétexte de la puissance de Dieu, qui est infinie, & par conséquent que rien n'est assuré. Mais il est certain que tout ce qui n'est pas contradictoire est l'objet de la Puissance de Dieu. Il ne s'ensuit pas néanmoins qu'on doive douter de tout, à cause de cela. Il est vrai que les propriétés des Corps & des Esprits sont différentes, mais aussi Mr. Locke ne les confond-il pas. Il n'a jamais crû que Dieu pût faire qu'une pensée eût une figure ; car ce seroit faire qu'une chose fût la même & qu'elle fût différente, en même tems. Mais il a crû qu'on ne devoit pas nier que Dieu ne pût réunir des propriétés différentes, dans le même sujet, ou dans une Substance inconnue, dans laquelle ces

attributs existassent. Remarquez que Mr. *Locke* n'assure pas que cela soit, mais seulement qu'on ne le doit pas nier. Si je voulois, je pourrois retorque le raisonnement, & montrer que nier une chose simplement, parce qu'on ne conçoit pas comment elle se fait, meine nécessairement au Pyrrhonisme; comme Mr. *Locke* l'a montré dans sa 3. Lettre à Mr. *Stillington*, pag. 401. C'est encore aller beaucoup trop loin, que de dire que la pensée de Mr. *Locke* meine à l'Atheïsme, quoi qu'on ait l'équité de ne l'en accuser pas. L'on dit, que s'il n'est pas impossible que le Corps soit une Substance capable de connoissance & de pensée, nous n'avons aucune preuve incontestable que Dieu soit un Esprit, & qu'il ne soit pas une Substance étendue, qui ait aussi de la connoissance & des pensées pour ses modifications. Mr. *Locke* ne nioit point qu'il ne soit impossible, que ce que l'on nomme un Corps soit une Substance qui pense; parce que la pensée n'entre point dans l'idée, que l'on se forme du Corps & à laquelle on donne ce nom-là. L'assemblage des propriétés, que l'on nomme ainsi, ne sauroit former une pensée. On peut prouver que Dieu n'est pas un Corps,

parce que le Corps est quelque chose de trop imparfait, pour être Dieu ; & comme on prouve d'ailleurs que Dieu est un Esprit, ou une Intelligence, parce qu'il nous a créés, il n'est pas besoin d'avoir recours à des principes très-obscurs & très-incertains, pour prouver la même vérité. Il n'y a aucun danger que l'on ait le Dieu de *Spinoza*, parce que l'on dit qu'on ne doit pas nier, que Dieu puisse réunir dans une même Substance les propriétés des Corps & des Intelligences. Si l'on montre d'ailleurs, que Dieu n'a pas & ne peut pas avoir les défauts des Corps, & qu'il a toutes les perfections des Intelligences ; cela suffit pour ne pas craindre d'être accusé avec fondement de Spinozisme. On peut voir là-dessus le Chap. X. du Livre IV. de Mr. *Locke*, où il prouve au long que Dieu n'est pas matériel.

Comme l'habile homme, que je viens de réfuter, n'a parlé contre Mr. *Locke* que dans une bonne vue, & que je suis persuadé qu'il en reviendra, en examinant de plus près les pensées de ce grand Philosophe ; je ne m'y arrêterai pas davantage. D'ailleurs si la lecture attentive de Mr. *Locke* ne suffisoit pas, pour le faire revenir de ces

ces pensées, ce que j'en pourrois dire serviroit encore moins. Ainsi il vaut mieux laisser au Public le jugement de ces sortes de choses, & à chacun la liberté d'en dire ce qu'il en pense, que de s'arrêter trop long-tems à les éclaircir.

II. *Posthumous Works of Mr. JOHN LOCKE, viz. I. Of the conduct of the Understanding. II. An Examination of P. Malebranche's opinion of seeing all things in God. III. A Discourse of miracles. IV. Part of a fourth Letter for toleration. V. Memoirs relating to the Life of Anthony first Earl of Shaftsbury. To which is added. VI. His new method of a Common place-book, written originally in French, and now translated into English. London, printed for A. and J. Churchill. 1706. in 8. pagg. 340.*

CE sont ici les Oeuvres Philosophiques, que l'on a trouvées parmi les papiers de Mr. Locke, après sa mort, & dont aucune n'est achevée, ni conduite au degré de perfection & d'exactitude, que l'on voit dans son *Essai touchant l'Entendement*. Néanmoins

comme un esprit aussi pénétrant & aussi net, que celui de l'Auteur, ne pouvoit rien produire qui ne fût utile, on a très-bien fait de publier tout ce qu'on a trouvé de lui.

I. LA premiere & la plus longue piece est un Recueil de remarques, *touchant la conduite de l'Esprit*, dans la Recherche de la Verité; où l'Auteur a marqué les principales fautes que l'on fait dans cette Recherche, ou ce qui nous empêche d'y réüssir & les moyens d'y remedier. C'est le dessein général de ce Traité.

* *François Bacon* avoit fort bien remarqué que la Logique, comme on l'enseignoit de son tems, n'étoit pas propre à nous mener fort loin dans la découverte des veritez cachées. *Mr. Locke* étoit de son sentiment, aussi bien que la plupart des habiles gens, & c'est ce qui l'avoit obligé à travailler sur cette matiere. Il étoit persuadé que malgré la diversité des talens, que les hommes ont reçus de la nature, c'est par leur faute qu'ils ne portent pas plus loin leurs connoissances.

Au lieu que chacun est obligé de cultiver sa Raison †, autant qu'il lui est possible, il y a trois sortes de per-

* S. 1. & *suit* † S. 3.

sonnes qui la négligent entierement. Il y a des gens, qui ne raisonnent que très-rarement, & qui s'en remettent à d'autres, qu'ils suivent aveuglément. Il y en a qui raisonnent, mais avec cette maxime, qu'ils observent constamment, qui est d'accommoder tous leurs raisonnemens à leur humeur, à leurs interêts, & au Parti, qu'ils suivent. Enfin il y en a qui se proposent à la verité de suivre les lumieres de leur Raison, mais qui n'ont pas une assez grande étendue d'esprit, où dont les vuës sont trop bornées, pour bien juger de ce qui se présente. L'Auteur, qui croit avec raison, qu'il n'y a point d'homme, qui ne soit sujet plus, ou moins à ce défaut, fait voir, par plusieurs exemples, la petitesse de l'esprit de l'Homme, & compare agréablement la petitesse d'esprit de bien gens, à celle des peuples des Iles *Marianes*, qui croyoient être les seuls hommes, qui fussent au monde, quand les Espagnols y arriverent, & s'estimoient infiniment, quoi qu'ils ne fussent pas seulement l'usage du feu. Combien de gens y a-t-il qui n'estiment que leur pais, que le peu de gens qu'ils connoissent, & que le peu de livres qu'ils ont lûs? On peut facile-

F. 3. ment

ment se former des idées plus étendues, par le commerce du monde, & par la lecture des livres.

On croit souvent que l'on n'est pas capable de faire des choses, que l'on feroit très-bien, si l'on s'étoit donné la peine de les apprendre, * comme nôtre Auteur le fait voir, par des exemples de choses fort difficiles; dont on forme pourtant des habitudes avec le tems, en s'exerçant avec assiduité. Si on fait de même, à l'égard de l'esprit, on trouvera que l'on est capable de choses, que l'on n'eût pas soupçonné de pouvoir faire.

On fait une autre faute, qui empêche que l'on n'augmente ses connoissances, comme l'on pourroit, * c'est que l'on s'entête de principes, qui ne sont ni évidens, ni même vrais; comme lors que l'on suppose qu'une chose est vraie, parce que les fondateurs, ou les conducteurs du Parti, où l'on se trouve, la soutiennent. Cependant on bâtit sur ces sortes de suppositions toute sa vie, sans les jamais examiner, quoi qu'on en soit plus capable, que l'on ne pense.

L'Auteur conseille l'étude des Mathématiques, † non pour devenir Mathe-

* §. 4. † §. 6. ‡ §. 7.

thematicien , mais pour s'accoutûmer à penser en ordre , & à suivre une longue déduction de raisonnemens , dont la plupart des gens ne sont pas capables.

Il y a une chose , qui est de trop grande importance , pour chacun en particulier , pour la négliger. * C'est la Religion , dont tout le monde est obligé de se former une droite idée.

Nos sens nous fournissent un assez grand nombre d'idées sensibles , † mais nous manquons ordinairement d'idées abstraites ; qui ne se forment en nous , que par la réflexion. On néglige d'en amasser & sans cela néanmoins , non seulement il n'est pas possible de bien raisonner , mais pas même de bien vivre. Comment pourroit-on être juste , par exemple , sans savoir ce que c'est que Justice ?

Tout le monde se plaint de ce que ceux , qui sont dans des Partis différens du sien , se laissent aveugler ‡ par leurs préjugés ; de sorte que l'on convient en général que les préjugés nuisent beaucoup à nos connoissances. L'unique moyen , qu'il y a de remédier à cela , c'est que chacun s'examine soi même d'une manière sincère &

F 4

im-

* §. 8. † §. 9. ‡ §. 10.

impartiale, pour se défaire de ses préjugés. Chacun doit se dire : si les autres ne font pas ce qu'ils doivent, pour se garantir de l'erreur, mes fausses opinions deviendront-elles pour cela véritables ; ou dois-je, à cause de cela, les aimer, & me tromper moi-même ? Telles sont mille Propositions, que l'on suppose comme des maximes assurées, & qui ne sont appuyées que sur l'éducation, sur l'autorité du Parti, dans lequel on est né, sur l'Intérêt &c. On peut reconnoître un préjugé à ceci ; c'est que celui qui est fortement attaché à une certaine opinion, doit croire (à moins de se condamner soi-même) que sa persuasion est appuyée sur de bons fondemens ; que sa créance n'est pas plus forte, que les raisons, qu'il a de croire ; & que ce n'est ni inclination, ni phantaisie, qui l'attache si fortement à ses sentimens. Si après tout cela, il ne peut pas souffrir que l'on s'oppose à son opinion, s'il n'a pas même la patience d'écouter ce que l'on peut dire contre, & bien moins encore celle d'examiner les argumens des Adversaires ; il fait connoître clairement, qu'il ne se conduit, que par préjugé.

Ceux

Ceux qui veulent faire voir qu'ils n'aiment que la Verité, doivent faire deux choses, qui ne sont ni fort communes, ni fort aisées. La premiere c'est qu'ils ne doivent aimer aucune opinion, ni souhaiter qu'elle se trouve vraie; car nous ne devons aimer aucune fausseté, ni souhaiter qu'elle tienne la place de la Verité. Cependant rien n'est plus commun, que ceci. Les hommes sont entêtez de certaines opinions, par respect pour ceux qui les leur ont apprises, ou par coutume, & s'imaginent que tout est perdu, s'ils ne les soutiennent; quoi qu'ils ne les aient jamais examinées à fonds, d'une maniere à se satisfaire eux mêmes, ou les autres. Nous devons combattre fortement pour la Verité, mais il en faut être auparavant bien assuré; autrement nous combattrions contre Dieu, qui est le Dieu de la Verité, & nous travaillerions pour le Démon, qui est le pere & le défenseur du Mensonge. La seconde chose, qu'ils doivent faire, c'est une chose pour laquelle ils se trouveront avoir beaucoup d'aversion, parce qu'ils la regarderont comme inutile, ou même comme impraticable pour eux. Ils doivent examiner si leurs principes sont vrais, ou

F 5 non,

non, & jusqu'où ils peuvent s'y fier. On ne peut pas dire, s'il y a plus de gens à qui le courage manque pour cela, que de gens qui n'aient pas assez d'habileté; mais il est certain que tous ceux, qui font profession d'aimer sincèrement la Vérité, le doivent faire.

Ces deux choses, n'aimer une opinion, que parce qu'elle est vraie, & ne recevoir que ce dont on est parfaitement assuré, font toute la liberté d'une Creature Intelligente; qui sans cela, ne mérite pas ce nom. Il peut y avoir une *Indifference* louable, même en matière de Religion, quoi qu'on la blâme communément. Cette Indifference consiste, à se mettre peu en peine laquelle de deux opinions se trouvera véritable; disposition qui est nécessaire, pour éviter l'erreur, en examinant ce dont il s'agit, avec un entier desintéressement. C'est le chemin le plus droit & le plus sûr, pour parvenir à la connoissance de la Vérité. Mais ne se mettre pas en peine, si ce qu'on embrasse est vrai, ou faux, c'est le grand chemin de l'Erreur. Ceux qui ne sont pas indifférents sur le sort que les Opinions, qu'ils examinent, pourront avoir dans l'examen, sont

sont coupables de cette faute. Ils supposent que ce qu'ils croient est vrai & qu'il le faut défendre avec zèle. Il paroît, par l'empportement de ces gens-là, qu'ils ne sont nullement indifférens pour leurs opinions; mais il me semble qu'il ne leur importe guere, si elles sont vraies ou fausses; puis qu'ils ne peuvent pas souffrir, qu'on leur propose aucun doute, ni qu'on leur fasse aucune objection. On voit aussi par là, qu'ils ne s'en sont jamais fait à eux mêmes, qu'ils n'ont jamais examiné leurs sentimens, & qu'ils se mettent peu en peine s'ils sont vrais, ou faux.

On s'instruit * beaucoup par la connoissance des faits, & l'on en tire des conséquences, qui servent de règle dans la suite, pour n'être pas trompé & pour se bien conduire. Mais le mal est que les uns lisent trop peu, & les autres trop, & ne font que peu, ou point de réflexion sur ce qu'ils lisent. Il y en a aussi, qui réduisent tout en maximes, & que leurs lectures remplissent d'idées contraires; qui leur causent plus d'embarras, que s'ils ne savoient rien.

Tout le monde convient que le vé-

F 6 ri-

* §. 13.

ritable usage de nôtre Esprit consiste à nous former des idées des choses, telles qu'elles sont en elles mêmes ; quoi qu'il s'en manque beaucoup, que la plûpart du monde n'en fasse cet usage. Personne ne veut paroître si fort ennemi du Sens-commun, que de faire profession de croire que nous ne devons pas tâcher de connoître les choses telles qu'elles sont ; & néanmoins une infinité de gens croient être obligez d'en user tout autrement, quand il s'agit de Dieu & de la Religion, ou plutôt de leur opinion & de leur Parti. Mais Dieu ne demande pas que les hommes abusent, pour lui, des facultez qu'il leur a données ; ni que l'on se trompe soi même & les autres, à cause de lui.

On peut * placer dans le même rang ceux qui n'étudient que les raisons, qui peuvent servir à prouver quelque chose, qu'ils ont intérêt de soutenir ; sans se mettre en peine de celles, qui leur sont opposées. Il y a une autre sorte de gens, qui veulent savoir les raisons que l'on dit pour & contre certains sentimens ; non pour en profiter, afin de reconnoître s'ils sont vrais ou non, mais pour en pouvoir parler, & faire

osten-

ostentation de leur mémoire, plutôt que de leur esprit.

Travailler pour travailler, * sans tirer aucun fruit de son travail, est une chose contraire à la nature ; de sorte que l'Esprit va le plus promptement qu'il est possible à ses fins. C'est ce qui étant joint à quelque paresse fait que l'on se hâte trop dans l'examen des choses, & qu'on se contente de mauvaises raisons, plutôt que de continuer long-tems un examen trop pei-
nible.

Il y a des personnes † qui ont un autre défaut, qui est de ne pouvoir demeurer attachez long-tems à la même chose ; mais de sauter, pour ainsi dire, d'un sujet à un autre, sans rien approfondir. D'autres veulent savoir un peu de tout, & se contentent d'une connoissance superficielle de tout ce qu'ils étudient. Ni les uns, ni les autres ne peuvent juger solidement de rien.

On voit des gens ‡ qui aspirent à une Science universelle, qui sert sans doute beaucoup à former l'Esprit ; mais ils n'y vont pas par le chemin, par où il y faut aller, ni pour la fin, que l'on doit se proposer. On étudie

F 7

feu-

* §. 15. † §. 16. ‡ §. 17.

seulement pour pouvoir parler de tout, & pour cela on fait de sa tête une es-
pece de magasin de toutes sortes de
choses. On ne peut pas douter que ce
ne fût une grande perfection, que d'a-
voir une connoissance solide de la plu-
part des objets de contemplation; mais
il y a fort peu de gens, dont l'esprit
soit assez vaste, pour cela. On est as-
sez occupé à s'instruire des devoirs
auxquels on est obligé, selon l'état où
l'on est dans la Société, & à savoir
ce qui concerne la Religion; & il y a
même fort peu de gens, qui soient
instruits de ces deux choses à fonds.
Néanmoins, si l'on s'y prenoit, com-
me il faut, on étendrait ses connois-
sances beaucoup plus loin, qu'on ne
fait communément; & la teinture,
que l'on pourroit avoir de tout, em-
pêcheroit qu'on ne s'entêtât excessive-
ment d'une science, comme l'Auteur
le fait voir.

Il faut prendre garde que ces lumie-
res universelles, ne doivent pas tant
consister dans la variété des connoissan-
ces, que dans l'habileté à s'en servir,
& à raisonner juste de ce qu'elles renfer-
ment; en sorte que l'Esprit se trouve
plus étendu & plus exact. Bien des
gens * qui ont beaucoup de lecture,

* S. J. 2.

se trompent à cet égard, parce qu'ils s'imaginent qu'ils entendent tout ce qu'ils ont lû, en quoi ils se trompent très-souvent. La lecture fournit des matériaux, mais la méditation fait que ce que nous avons lû est à nous. Si on la trouve difficile d'abord, elle devient beaucoup plus facile dans la suite, & après un peu d'exercice, on y trouve un très-grand plaisir.

Comme il ne seroit pas possible, d'examiner rigoureusement chaque chose, en remontant jusqu'à ses premiers principes, sans y employer un tems que personne n'a; * on peut établir certaines maximes assurées, que l'Auteur nomme *principes intermédiats*, ou *moyens*, auxquels on peut comparer les choses, dont on doute.

Il y a une sorte de Partialité, qui fait, comme on l'a dit, que l'on soutient aveuglément certaines opinions, † mais il y en a encore une autre, qui est aussi très-préjudiciable à l'avancement des Sciences. C'est lors que l'on s'entête si fort d'une Science, que l'on méprise toutes les autres, comme si elles étoient inutiles. C'est-là un effet d'ignorance & non pas de savoir, & qui marque que l'on a
l'Es-

* §. 20. † §. 21.

l'Esprit petit & incapable de grandes vuës.

Il y a à la verité * une Science, qui est sans comparaison plus élevée, que les autres ; pourvû qu'on ne la fasse pas dégénérer en un vil métier, ou en une faction, dont on se sert pour des fins basses, ou mauvaises, & pour soutenir des interêts mondains. J'entends la Théologie, qui renfermant la connoissance de Dieu & des Créatures, des devoirs que l'on doit rendre à Dieu, de ce à quoi les hommes sont obligez les uns envers les autres, & de l'état présent & à venir du genre humain, renferme en quelque sorte les autres Sciences dirigées à leur véritable fin, ou au culte du Créateur & au bonheur du genre humain. Il n'y a point d'homme, qui, en qualité de Créature raisonnable, ne doive s'instruire de cette Science. Les Ouvrages de la Nature & la Révélation la présentent aux yeux des hommes, en caractères si faciles à lire, que tous ceux, qui ne sont pas tout à fait aveugles y peuvent apprendre facilement les premiers principes de la Théologie & ses principales parties. De-là, ceux qui ont du loisir & de la pénétration, peuvent s'avancer jus-

jufqu'à la connoiffance des chofes les plus abftrufes, & entrer dans ces tréfors de Sageffe & de Connoiffance, que la Théologie renferme. Cette fcience contribueroit beaucoup à rendre l'Efprit plus étendu, fi on l'étudioit, ou que l'on permît qu'on l'étudiât par tout, avec la Liberté, & l'Amour de la Verité & du Prochain qu'elle nous enseigne elle même; au lieu qu'on la fait fervir, contre fa nature, d'occasion de fe quereller, de former des factions, d'agir avec malignité & d'impofer aux Confciances ce que l'on n'a pas droit de leur imposer. Il me femble que je ferois un mauvais ufage de l'intelligence, que Dieu m'a donnée, fi je voulois qu'elle fût la regle & la mefure de celle des autres; ce qu'il ne leur eft pas poffible de fouffrir.

On peut dire à cette occasion * qu'il y a encore une autre forte de Partialité, qui fe trouve très-communément parmi les Gens de Lettres; c'est d'attribuer toute la connoiffance poffible aux Anciens, ou aux Modernes. Quelques uns ne veulent recevoir aucune doctrine, qui ne foit autorifée par les Anciens; qui étoient tous, felon

* §. 23.

lon eux, infiniment plus éclairez que nous. D'autres, au contraire, n'estiment que les découvertes des Modernes, comme si tout ce qui est ancien avoit été gâté par la longueur du tems, & que la Verité même fût sujette, pour ainsi dire, à se moisir, ou à se pourrir. Pour les talens naturels, les hommes ont toujours été assez semblables; mais l'instruction & l'éducation ont fait une très-grande diversité, entre les différentes générations. La Verité est toujours la même, elle ne souffre aucune alteration par le Tems; elle n'est ni meilleure, ni pire, pour être ancienne, ou moderne.

Une autre sorte de Partialité, que l'on voit assez souvent, c'est qu'il y a des gens, qui sont si attachez aux opinions communes; qu'ils croient qu'il suffit qu'une doctrine soit commune, pour être veritable. D'autres s'entêtent beaucoup plus facilement d'opinions hétérodoxes, & s'imaginent au contraire que ce qui est commun ne peut pas être vrai. Mais être commun, ou rare, n'est une marque ni de verité, ni de fausseté; & l'on ne doit s'arrêter ni à l'un, ni à l'autre. Il ne faut pas juger des choses, par l'opinion des hommes; mais de l'opinion

nion des hommes, par les choses. La Verité soit qu'elle soit à la mode, ou non, doit être l'unique objet de notre Entendement; tout ce qui est au delà, soit que le consentement commun l'autorise, soit que la rareté le rende remarquable, n'est autre chose qu'ignorance, ou même quelque chose de pire, comme l'Auteur le montre plus au long. Tout ce qu'il dit est si juste & ce Traité est si plein de matière, qu'il faudroit le copier, pour en donner une idée complète au Lecteur.

L'impatience que l'on a * d'apprendre, & l'envie de voir trop promptement quelque chose de nouveau, empêchent qu'on ne s'arrête assez longtemps aux veritez, qu'il est important de connoître à fonds. Lors que les matieres sont serrées & que les sens sont cachez, il faut que l'Esprit se fixe & s'arrête, pour méditer les choses; sans les quitter qu'il n'ait surmonté les difficultez & qu'il ne se soit rendu maître de la Verité. Il faut pourtant avoir soin de ne s'arrêter pas à des bagatelles, & de ne chercher pas des mystères, où il n'y en a point.

La précipitation fait aussi que sur
quel-

* §. 24.

quelque peu de connoissances particulieres on se hâte trop de bâtir des Systèmes ; qui se trouvent ensuite contredits , par d'autres connoissances.

Bien des gens ayant formé * une fois certaines conjectures sur une connoissance superficielle , qui n'est appuyée que sur des vrai-semblances , se piquent d'honneur de les soutenir & s'en entêtent aussi fort qu'on l'est des opinions de l'enfance. C'est abuser entierement de son Esprit , que de se laisser préoccuper par le premier venu , & n'être plus capable d'en revenir. Nôtre opiniâtreté ne fait pas changer la nature des choses. Elles demeurent toujours les mêmes , & conservent constamment le rapport qu'elles ont les unes avec les autres ; quoi que nous en puissions penser.

Au contraire † il y en a d'autres , qui sont toujours du sentiment du dernier , qui leur parle ; ou du dernier livre , qu'ils ont lû. La Verité ne prend jamais de profondes racines , dans de semblables Esprits ; qui ressemblent aux Chameléons , qui deviennent de la couleur de tous les corps , sur lesquels ils s'arrêtent. L'ordre du tems , auquel on nous propose quelque chose ,

* §. 25. † §. 26.

se, ne doit pas faire que nous donnions la préférence à aucune opinion; puis que cet ordre n'a aucun rapport avec la Verité.

Châcun doit étudier * ses propres forces, & ne se pas charger d'un poids, qu'il ne soit pas capable de porter. Un Esprit une fois fatigué, par quelque chose, qui est au dessus de ses forces, devient incapable de s'appliquer à l'avenir, ni de faire aucune entreprise, qui demande de la vigueur. D'un autre côté, il ne faut pas s'accoutûmer à ne s'appliquer qu'à des sujets, qui ne demandent, ni travail, ni attention.

L'Auteur ayant parlé au long de l'abus qu'on fait des mots, dans son *Essai concernant l'Entendement Humain* †, avertit seulement ici ceux qui veulent bien conduire leur Esprit, dans la recherche de la Verité, de ne croire qu'aucun terme, quelque autorisé qu'il soit, par l'usage de l'Ecole, signifie quelque chose, avant que de s'être formé une idée de la signification, qui y est attachée. Un mot peut se trouver dans plusieurs Auteurs, comme signifiant quelque chose, mais pendant que celui qui les lit n'a point d'idée de

* §. 27. † §. 28.

de cette chose, c'est un vain son pour lui, & qui ne signifie rien du tout. Il n'est pas nécessaire de rechercher ici, si nous pouvons comprendre toutes les opérations de la Nature, & la manière dont elles se font; mais il est certain que nous n'en comprenons que ce que nous en concevons distinctement. C'est pourquoi nous voulons contraindre de recevoir des termes, dont la signification ne nous est pas clairement connue, comme s'ils cachassent quelque chose d'utile; ce n'est qu'un artifice de la vanité des Savans, qui veulent cacher à nos yeux quelque défaut de leur Système. Les mots n'ont pas été inventés, pour cacher les pensées, mais au contraire, pour les faire connoître; au lieu que ceux, qui prétendent nous instruire, nous enveloppent je ne sais quoi par-là; mais ce qu'ils couvrent n'est que leur ignorance, & leurs erreurs, car dans le fonds il n'y a autre chose de caché sous ces mots obscurs.

Il est certain * qu'il y a une suite d'idées, qui se présentent successivement & sans discontinuation à notre Esprit; il faut donc tâcher, par l'application, d'acquiescer le pouvoir de régler
cette

* §. 29.

cette suite d'idées, en sorte qu'il ne s'en présente point à nôtre Esprit, qui n'appartienne au sujet, que nous méditons, ou pour le moins que nous puissions éloigner de nous celles qui ne nous servent de rien, & qui ne font que nous détourner. Cela n'est pas si facile, qu'il paroît d'abord, & c'est apparemment la raison, qui fait que des gens, qui d'ailleurs ne paroissent pas avoir plus de talents que d'autres, poussent leurs raisonnemens beaucoup plus loin qu'eux.

L'Auteur soutient que si quelqu'un peut trouver un moyen sûr d'arrêter ces pensées vagues & incertaines, il rendra un très-bon service à la République des Lettres. Pour lui, il dit qu'il n'a pû découvrir d'autre moyen que de s'habituer à penser avec application. Mais c'est-là la difficulté, & cette foule d'idées, qui se présentent confusément à nôtre Esprit, nous empêche de nous accoutumer à cela. Je croi avoir donné quelques moyens de remédier à cet inconvénient* dans ma Logique, dont l'un des principaux est de méditer la plume à la main, & de marquer sur le papier, en très-peu de mots, les idées que l'on juge propres à

* *Part. 3. Cap. II.*

à résoudre les difficultez, dont on est embarrassé. On peut joindre à cela l'art de la Methode Analytique, que j'ai donné dans la même Partie de la Logique.

On peut faire * un très-bon & un très-mauvais usage des distinctions & des divisions; sur quoi Mr. *Locke* fait des remarques très-dignes d'être luës, mais que je ne puis pas rapporter ici, de peur d'être trop long.

Les similitudes peuvent † servir à se faire entendre aux autres, mais elles ne servent de rien, pour aquerir une veritable idée des choses, pour nous mêmes; parce qu'elles ne sont jamais exactes. Ceux qui abondent en cette sorte de choses, & qui ont un stile figuré sont communément écoulez avec plus de plaisir & plus d'attention; mais si nos recherches ne nous ont pas mené plus loin que la découverte de quelque comparaison, ou de quelque métaphore, nous pouvons nous assurer, que nous imaginons, plutôt que nous ne connoissons, & que nous nous satisfaisons de nos imaginations, plutôt que de la connoissance des choses.

Dans

* §. 30. † §. 31.

Dans toute la conduite * de nôtre Esprit, il n'y a rien, qui soit de plus grande importance que de savoir quand, & jusqu'où nous devons donner nôtre consentement à ce qu'on nous propose. On a bien-tôt dit qu'il faut donner, ou retenir son consentement, à proportion de l'évidence des choses. Personne n'en doute, & cependant on voit tous les jours des gens, qui embrassent des sentimens, sur des fondemens très-legers, d'autres qui croient sans le moindre fondement, & d'autres qui le font contre toute vrai-semblance. Pour observer cette regle, il faut se dépouiller de toute Passion, & sur tout se défier de son Imagination, qui est une faculté trompeuse, si elle n'est conduite par l'Entendement pur.

Mr. *Locke* fait voir ici † que ce qu'il a dit de l'Indifférence, où l'on doit être à l'égard des sentimens, dont la verité n'est pas connue, & qui doit faire que l'on s'intéresse dans la seule Verité, sans se mettre en peine de quel côté elle se trouvera, est une disposition très-propre à nous faire distinguer ce qui est clair de ce qui ne l'est pas, & à nous faire examiner les

Tome XII.

G

cho-

* §. 32. † §. 33.

choses, comme elles le doivent être. Ce n'est pas qu'on puisse espérer par-là de ne donner jamais son consentement, qu'à proportion de la clarté des idées, & d'éviter entièrement l'Erreur. C'est un privilège, qui est au dessus de la Nature Humaine. Mais au moins on fera un meilleur usage de son Esprit, dans la recherche de la Vérité, & l'on se trompera beaucoup moins. Ceux qui n'ont que de l'Indifférence, pour toutes les opinions, excepté pour celles dont la Vérité leur est connue, n'accordent leur consentement qu'à proportion de l'évidence, apprennent à examiner les choses d'une manière impartiale, & ne sont jamais en danger de n'embrasser pas les vérités nécessaires, dans l'état où ils se trouvent. Dans les autres manières de s'instruire, tout le monde se trouve né *Orthodoxe*; on embrasse par tout les opinions de son pays, & on ne les examine jamais. Ceux qui sont du même sentiment s'applaudissent les uns les autres; & si quelqu'un parle d'examiner, on le regarde avec aversion, parce qu'on le croit en danger de s'éloigner de quelques unes des opinions reçues. Ainsi les hommes héritent de leurs parens des *Vérités locales*, comme parle nôtre

tre Auteur ; car ce ne font pas les mêmes par tout ; & donnent leur consentement à ce qui n'est nullement évident.

Ceux qui agissent sans connoissance peuvent être rangez en trois ordres ; les uns ne savent rien du tout , les autres doutent de quelques opinions qu'ils ont embrassées , sans en avoir de preuves , & les autres enfin croient fortement ce qu'ils n'ont jamais examiné ; comme s'ils savoient d'ailleurs que leurs sentimens sont bien fondez.

Les premiers * sont dans le meilleur état , car l'ignorance pure , & sans entêtement , est plus près de la Verité , que l'opinion mal fondée , quand on a de l'inclination à la défendre ; comme l'Auteur le fait voir , par de très-bonnes raisons.

L'Indifférence † où sont les premiers , pour les Opinions établies , les rend propres à mieux poser l'état des questions , dont il s'agit ; & leur donne lieu d'examiner , avec plus de constance , les choses , sans se laisser entêter par l'autorité des hommes , & sans se déterminer jusqu'à ce qu'ils aient trouvé quelque chose de bien fondé. Si l'on m'objecte qu'un sem-

G 2

bla-

* §. 34. † §. 35. & 36.

blable examen demanderoit que tous les hommes quittassent toutes leurs affaires , pour s'appliquer à l'étude ; je réponds que je n'exige de personne , que ce qu'il a le tems de faire. La condition de quelques personnes n'exige pas une grande étendue de connoissances , & le soin de pourvoir aux nécessitez de la vie emporte tout leur tems. Mais si les uns manquent de loisir , cela n'excuse pas les autres , qui en ont davantage. Châcun même en a assez , pour acquérir le degré de connoissance , auquel il est obligé ; & ceux qui ne tâchent pas d'y parvenir se plaisent dans leur ignorance , & en sont responsables.

Il y a des gens * qui présument trop d'eux mêmes & qui s'imaginent que l'Esprit ne leur manquera jamais au besoin ; de sorte qu'ils se persuadent qu'il est inutile de faire aucune provision , par avance , & en cela ils se trompent infiniment. Les pierres & les arbres croissent , sans le soin des hommes ; mais on n'en voit aucun amas regulier , qui puisse nous servir de logement , sans travail & sans peine. Dieu a fait le Monde Intellectuel , sans nous , avec beaucoup d'harmonie &

* S. 37.

& de beauté; mais ce Monde-là n'entrera jamais tout à la fois dans nôtre tête, il s'en faut rendre maître peu à peu, & le ranger dans nôtre Esprit, par nôtre propre travail. Autrement, nous n'aurons jamais que des ténèbres & un chaos, en nous mêmes; quoi qu'il y ait de l'ordre & de la lumière dehors.

Au contraire, * on trouve des gens qui ont mauvaise opinion d'eux mêmes & qui perdent courage à la première difficulté, qu'ils rencontrent. Ils s'imaginent que faire du progrès, dans quelque science, au delà de ce qu'ils en ont besoin, dans leurs affaires ordinaires, est une chose, qui est au dessus de leur capacité. Mais personne ne connoît ses forces, qu'après en avoir fait l'essai, & l'Esprit en acquiert en s'appliquant; sur quoi l'Auteur fait diverses remarques, que l'on ne peut pas rapporter ici.

L'Auteur ayant parlé historiquement, dans son second livre, *touchant l'Entendement*, de la jonction des idées; † cherche ici les remèdes, que l'on peut apporter aux desordres, que cette jonction cause. On joint ensemble des choses, qui n'ont aucune liai-

G 3 son

* §. 38. † §. 39.

son naturelle l'une avec l'autre, & l'on s'y accoûtume si bien, que cette union passe pour un principe assuré. On joint l'idée de la Verité, avec celle des Maîtres, par qui l'on a été enseigné; de sorte que l'une ne se présente point sans l'autre, quoi qu'elles n'aient aucune liaison ensemble. On fait, parmi toutes sortes de gens, une grande faute, dans la maniere d'instruire la Jeunesse; à qui l'on tâche seulement d'inspirer une foi implicite, pour les sentimens de ses Maîtres. Au contraire, il faut travailler à empêcher que les hommes ne joignent dès leur enfance des idées qui n'ont point de connexion l'une avec l'autre, & leur recommander avec soin de s'en garder dans tout le cours de leur vie, & de leurs études.

Il est certain * que le bon usage de l'Esprit demande, que l'on ne se rende qu'à l'évidence, ou à la probabilité, sans que rien d'étranger fasse pencher d'un côté ou d'autre, ou souhaiter que l'un ou l'autre de deux sentimens opposés se trouve vrai. Cependant on ne voit guere d'Auteurs, qui en défendant un certain Parti, ne donnent des marques qu'ils ont de l'inclination

pour

* §. 40.

pour ce Parti-là, & qu'ils souhaitent que la Verité se trouve de son côté. Si l'on demande à quoi l'on peut reconnoître les Auteurs, qui biaisent de la sorte? On répond qu'on peut remarquer dans leurs Écrits, que le penchant qu'ils ont pour un Parti, leur fait changer l'état de la question, soit en changeant les termes, soit en y ajoutant quelque autre chose, qui sert à leur dessein, & par le moyen duquel ils peuvent parvenir à leurs conclusions. C'est agir visiblement en Sophiste, mais tous ceux qui se conduisent de la sorte ne le sont néanmoins pas à dessein de tromper le Lecteur. On se laisse tromper, par ses préjugés & par son penchant; & l'amour même que l'on a pour la Verité, que l'on croit être du côté que l'on favorise, est la chose qui en éloigne. L'inclination que l'on a pour un Parti fait que l'on expose ses sentimens de la manière la plus favorable qu'il soit possible, & sous des Idées qui plaisent; de sorte qu'on les fait passer, pour des veritez claires & évidentes; au lieu qu'ils seroient rejettez, si on les expliquoit simplement, & si l'on n'employoit que des idées claires & déterminées, pour parler avec l'Auteur.

La maniere d'écrire de ceux , qui donnent un tour agréable à ce qu'ils pensent , est si fort estimée ; que l'on ne peut guère esperer que les Auteurs veuillent abandonner une maniere d'écrire , propre à faire passer leurs sentimens & à établir leur réputation dans le monde ; pour prendre un stile maigre & sec , que l'on ne souffre que dans les Mathématiciens. Mais si ceux qui écrivent ne peuvent pas se résoudre à cela , c'est aux Lecteurs à s'empêcher d'être surpris , par un tour agréable & insinuant. Le meilleur moyen , pour n'être pas trompé par là , c'est de former clairement l'état de la Question dans son esprit , en la dégageant de tous les termes ; & de se représenter les idées des choses , sans avoir aucun égard aux expressions de ceux , dont on lit les Ouvrages. Par là on écarte toutes les superfluités , on distingue ce qui fait au sujet de ce qui n'y a point de rapport , & qui éloigne l'esprit de ce dont il s'agit.

L'Esprit de l'homme est si borné & si étroit , & d'ailleurs si lent & si paresseux à apprendre de nouvelles vérités ; que si nous vivions beaucoup plus long-tems , que nous ne faisons , nous ne serions néanmoins pas capables d'ap-

d'apprendre tout ce que l'on peut savoir. Il est donc de la prudence de nous attacher, dans nos recherches, aux questions importantes & fondamentales; sans nous écarter à rechercher des choses, qui ne servent de rien & qui sont de simples incidents. Il n'est pas besoin que l'on dise qu'une infinité de jeunes gens perdent beaucoup de tems, en de pures questions de Logique, & prennent ces subtilitez creuses, pour quelque chose de solide. Il y a de certaines veritez fondamentales, sur lesquelles quantité d'autres sont appuyées. Elles ressemblent à la lumiere du Soleil, qui non seulement est belle & agreable en elle même, mais qui sert encore à nous faire découvrir tous les autres objets. La grande regle de Nôtre Sauveur, qu'il faut aimer nôtre Prochain comme nous mêmes, est une verité si fondamentale, pour regler la Societé Humaine; que cette seule regle peut suffire, pour résoudre tous les cas de Morale, qui regardent le Prochain. Il faut tâcher d'apprendre de semblables veritez & d'en remplir nôtre Esprit, pour décider par-là les questions qui en dépendent.

Il est aussi de * très-grande importance de s'accoutûmer à examiner à fonds les questions, qui se présentent. Autrement quand on n'étudie les choses, que superficiellement, on se remplit bien la tête de diverses pensées, & la bouche d'une grande profusion de paroles; mais cela ne sert qu'à s'amuser l'Esprit, & à entretenir une compagnie. Il faut venir au fonds des Questions, qui est le seul endroit auquel un Esprit, qui recherche la Verité, peut s'arrêter. Par exemple, si l'on demande si le Grand Seigneur peut enlever légitimement le bien de son peuple, comme il lui plaît; on ne sauroit résoudre cette question, sans rechercher si les hommes sont naturellement égaux. La verité étant établie à cet égard, & appliquée aux droits que les hommes ont dans les Societez, qu'ils ont formées, on voit facilement ce qu'il faut répondre.

Il n'y a guere de chose, * qui soit si importante, pour parvenir à la connoissance de la Verité & pour augmenter ses lumieres, que de pouvoir penser sans distraction à ce que l'on veut. Les passions nous occupent quelquefois si fort l'Esprit, que nous ne pouvons

* S. 42. † S. 43.

vons penser, qu'à ce qui en est l'objet, & qu'il n'est pas possible que nous fassions attention à quelque autre chose. Quelquefois il arrive que nous tombons par hazard sur quelque sujet, qui nous occupe ensuite entièrement, & qui se présente à nous à toute heure. D'autrefois l'Esprit se remplit si bien de certaines bagatelles, comme de sentences triviales, ou de pensées de Poëtes; qu'elles reviennent incessamment dans la mémoire, & empêchent qu'on ne pense sérieusement à rien d'autre. Il faut donc tâcher d'avoir l'Esprit libre & dégagé de toutes passions, pour être en état de le tourner du côté que l'on veut. Il ne faut se laisser occuper absolument de rien, dont on ne soit le maître, & le tourner toujours vers quelque chose d'utile.

Mr. *Locke* finit par là ce Traité, qu'il auroit augmenté & porté sans doute à un plus haut point de perfection & pour la matière & pour la méthode, s'il avoit vécu plus long-tems. Mais tel qu'il est, on peut dire qu'il y a d'excellens avis, pour bien conduire son Esprit dans la recherche de la Vérité. Ceux qui se connoissent en cette sorte de choses, & qui enten-

dent l'Anglois , avoüeront qu'il y a mille pensées auffi ingenieufes. que folides.

II. LE second Traité est un examen de l'opinion du P. *Malebranche*, que l'on voit tout en Dieu. Je ne m'y arrêterai pas , parce qu'il y a trop peu de gens qui s'interessent dans une semblable discussion.

III. APRES cela , vient un petit discours *des Miracles*, dont la matiere est autant interessante , que celle du Traité précédent l'est peu. C'est pourquoy on s'y arrêtera davantage.

Un Miracle, selon l'Auteur, n'est autre chose qu'une operation sensible , qui étant au dessus de la comprehension du spectateur , & , selon lui , contraire au cours établi de la Nature , est considérée comme divine.

Cette définition paroîtra d'abord sujette à deux objections. La premiere , c'est que par-là le Miracle devient incertain , puis qu'il dépend de l'opinion du spectateur ; en sorte que ce qui sera un Miracle, pour l'un, ne le sera pas pour l'autre. On répond à cela que cette objection ne peut avoir de la force, que dans la bouche d'un homme, qui pourroit produire une définition du Miracle, qui ne seroit pas

pas sujette aux mêmes difficultez, ce qui n'est pas facile. Un Miracle n'étant que ce qui est au dessus des Lois constantes de la Nature, il faut que chacun juge de ces Lois, selon la connoissance qu'il en a, qui est différente, selon les personnes; de sorte que ce qui est un Miracle, pour les uns qui connoissent plus distinctement, ou plus confusément la Nature, pourroit bien ne l'être pas pour les autres. La seconde difficulté, c'est que comme on pourroit prendre pour un Miracle ce qui ne seroit point au dessus des forces de la Nature, cette pensée diminueroit la force de la preuve, que l'on tire des Miracles, pour prouver la divinité de la Révélation. Mais on répond que non, si l'on considère bien la chose. Pour savoir si une révélation vient de Dieu, il faut savoir si celui, qui l'apporte, est envoyé de Dieu; ce qu'on ne peut savoir que par quelque chose, que l'on puisse regarder, comme des Lettres de Créance données de sa part. Il faut donc voir, si les Miracles ne peuvent pas passer pour de semblables Lettres, selon la définition établie.

On doit considérer que la Révélation n'est appuyée sur aucuns Miracles,

cles, que ceux qui sont faits pour rendre témoignage à la mission divine de ceux qui l'annoncent. Tout autre Miracle, qui peut arriver dans le monde, n'a point de rapport avec la Révelation. Les cas dans lesquels ils ont été nécessaires pour la confirmer, sont plus rares, que l'on ne croit.

Le Paganisme qui croyoit une infinité de Divinitez, n'avoit nullement besoin d'une semblable attestation d'une Divinité, contre une autre. Aucune de ces Divinitez ne prétendant, comme le croyoient les Payens, être la seule; on ne pouvoit pas supposer, dans le Système des Payens, qu'une Divinité devoit faire des Miracles, pour établir son culte & ruiner celui des autres. Il en étoit encore moins besoin, pour confirmer quelques articles de Foi, puis qu'on n'imposoit rien de semblable aux dévots. Aussi ne trouve-t-on, comme l'Auteur le croyoit, aucun Miracle, dans l'histoire Greque ou Romaine, fait pour confirmer la mission ou la doctrine de quelqu'un. C'est pourquoi S. Paul dit que les Juifs demandoient des miracles, mais que pour les Grecs ils vouloient autre chose, pour la confirmation

• 1. Cor. I, 22.

tion de la Religion. On peut voir en cela combien le Dieu de ce siècle les avoit aveuglez , puis qu'ils se contentoient d'une Religion , qui n'étoit appuyée ni sur la Raison , ni sur la Révélation. Ils ne savoient d'où elle venoit , ni ne s'en mettoient pas en peine ; de sorte qu'ils n'avoient point besoin de miracles.

* Il me semble néanmoins que cela n'est pas exactement vrai, parce qu'il est certain que les Payens parloient d'une infinité de Miracles ; qui servoient, sinon à établir le culte d'un Dieu , à l'exclusion des autres , au moins à faire voir , à ceux qui les croyoient, que ce Dieu-là méritoit le culte qu'on lui rendoit. C'est ce que l'on trouvera dans le II. Livre de *Cicéron* † de la Nature des Dieux , & dans le I. de la Divination. On peut encore voir le Ch. VIII. du I. Livre de *Valère Maxime* , & la Table de cuivre qui étoit dans le Temple d'Esculape , & dont on voit une copie , à la p. LXXI. des Inscriptions Romaines de *Gruter*. On peut même dire que les Payens ont cité des Miracles , pour prouver que la science des Devins étoit véritable,

com-

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

† Cap. 2 , & 3. & alibi.

comme on l'apprend de *Tite-Live* Liv. I. c. 36. où il témoigne que l'art des Augures fut confirmé par un Miracle que fit *Attius Navius*; qui coupa sur le champ un caillou, avec un rasoir. Mais il est vrai qu'il n'y a jamais eu de Système de doctrine théologique ou morale, qui ait été confirmé de la sorte, parmi les Payens; quoi qu'ils pussent dire en général, que les Miracles prétendus de leurs Dieux prouvoient d'un côté qu'ils étoient dignes du culte qu'on leur rendoit, & de l'autre que ces Dieux ne desapprouvoient pas ce culte; puis qu'ils rendoient des oracles, & qu'ils faisoient des choses surprenantes en faveur de ceux, qui les adoroient.

Mais, continue nôtre Auteur, si nous nous reglons sur le passé, il faut reconnoître que les Miracles, considerez comme des Lettres de Créance, n'ont lieu que dans la supposition qu'il n'y a qu'un Dieu. Nous n'avons que l'histoire de trois personnes, qui aient dit venir au nom du seul vrai Dieu; savoir, de Moïse, de Jesus de Nazaret & de Mahomet. Ce dernier n'ayant eu aucun miracle à faire, ne s'y est point rapporté. Il n'y a que les deux premiers, qui en aient fait, & dont l'un a confirmé

firmé l'autre. Pour l'histoire même de ces Miracles, elle est si bien appuyée, que les plus Sceptiques ne peuvent pas douter des Faits.

Mais comme on pourroit poser des Cas, qui ne sont point encore arrivez; on peut assurer que quiconque vient annoncer quelque chose aux hommes de la part de Dieu, & qui fait des Miracles pour confirmer sa mission, est digne de foi. Il n'y a point d'homme raisonnable, qui ne doive dire, en cette occasion, avec Nicodeme: *nous savons que vous êtes un Docteur venu de la part de Dieu; car personne ne peut faire les miracles, que vous faites, si Dieu n'est avec lui.*

Par exemple, Jesus de Nazaret dit qu'il est venu de la part de Dieu; & par un mot, il calme une tempête. Quiconque regardera cela, comme un Miracle, croira sa doctrine. Si un autre croit que c'étoit un effet du hazard, ou de la connoissance, que Jesus avoit des changemens de l'Air, & nullement un Miracle; lors qu'il le verra marcher sur la mer, il jugera peut-être que c'est une chose miraculeuse, & recevra sa doctrine. Que s'il croit qu'il a pû faire cela par l'assistance de quelque Esprit, il se convertira à la
vuë

vue de la guérison d'une Paralyfie inveterée, & cela par un seul mot. Un autre, qui ne prendra pas garde à cet exemple, se rendra en remarquant que Jesus rend la vue à un aveugle né, ou ressuscite un mort, ou sort lui même du tombeau. Tout cela fait voir que quand on reçoit un Miracle, on ne peut pas rejeter la doctrine.

On demandera à quoi l'on peut reconnoître qu'une operation extraordinaire est un Miracle; ou une action de Dieu, pour rendre témoignage à sa Révélation.

A cela l'on répond qu'il faut que cette operation porte la marque d'une puissance plus grande, que ce qui lui est opposé. Puisque la puissance de Dieu est la plus grande de toutes, & qu'il est de son Hôneur & de sa Bonté de ne pas souffrir que celui, qu'il envoie, soit surmonté par l'apparence d'un plus grand pouvoir, & cela en faveur du Mensonge; là où il y a quelque opposition, & où deux personnes prétendent être envoyées du Ciel, le Miracle, qui aura des marques d'une plus grande puissance, fera une preuve de la Mission divine de celui, en faveur de qui il se fait. Encore

core que savoir , comment les faux Miracles se font , soit une chose qui est au dessus de la capacité des ignorants , & souvent même des plus éclairés des Spectateurs , qui sont contraints de reconnoître que les Miracles qu'ils voyent sont au dessus des causes naturelles ; néanmoins ils ne peuvent pas ne point reconnoître , que ce ne sont pas des Seaux que Dieu appose à sa Verité ; parce qu'ils voyent qu'on leur oppose des Miracles , qui ont des caracteres d'une puissance supérieure. Dieu ne sauroit souffrir qu'un Mensonge , opposé à la Verité qui vient de lui , soit soutenu par des marques d'une plus grande puissance , que la doctrine , qu'il a révélée , pour être cruë des hommes.

C'est ce qui paroît par la comparaison des Miracles de Moïse & de ceux des Magiciens d'Egypte & ce qu'on voit encore par le nombre & par la grandeur des Miracles , faits pour confirmer la doctrine de Jesus-Christ. La verité de sa mission céleste demeurera inébranlable , jusqu'à ce qu'il vienne quelcun , qui fasse de plus grands Miracles , que lui & ses Disciples. Il ne faut pas beaucoup de savoir , pour le comprendre , & Dieu a eu soin de
faire

faire en sorte qu'aucune fausse Révélation ne pût être mise en parallele avec la veritable, & ne pût la rendre douteuse; de sorte qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour la reconnoître. On voit même à présent, que par tout où la Religion Chrétienne est annoncée, elle surmonte les autres.

Les plus habiles gens ne peuvent savoir assurément jusqu'où peut aller la force des Agents naturels; mais il n'y a personne, qui ne sâche qu'elle n'égale pas la Puissance Divine, en sorte que la superiorité de cette Puissance est une preuve facile & assurée de la verité de la Révélation. Il faut remarquer là-dessus trois choses, qui serviront à éclaircir ce qu'on vient de lire.

- I. Aucune Mission ne peut être regardée comme divine, qui déroge à l'honneur d'un seul Dieu, invisible & veritable; ou qui est incompatible avec la Religion Naturelle, & les Regles de la bonne Morale; parce que Dieu ayant découvert aux hommes l'unité & la Majesté de sa Divinité & les veritez de la Religion Naturelle, & de la Morale, par la lumiere de la Raison; on ne peut pas supposer qu'il appuie le contraire par la Révélation,

car

car cela détruiroit l'évidence & l'usage de la Raison, sans quoi les hommes ne seroient pas capables de distinguer la Révélation Divine d'une imposture Diabolique.

II. On ne doit pas s'attendre que Dieu envoie quelcun au monde, pour instruire les hommes de choses indifférentes, ou de peu de conséquence, ou qu'ils peuvent apprendre, par leurs Facultez Naturelles. Ce seroit avilir sa Majesté, en faveur de nôtre paresse & au préjudice de nôtre Raison.

III. Le seul cas, auquel une mission céleste peut paroître conforme à l'idée sublime & pleine de respect, que nous avons de la Divinité, est lorsqu'il s'agit de nous révéler quelques vérités surnaturelles, pour la gloire de Dieu & pour le bonheur du genre humain. On peut regarder comme des Miracles les Operations surnaturelles, qui rendent témoignage à une Révélation de cette nature. Ce sont des marques d'une puissance supérieure, aussi long-tems qu'il n'y a aucune Révélation, accompagnée de marques d'un plus grand pouvoir, qui lui soit opposée. On ne sauroit croire que Dieu puisse souffrir que ses droits suprêmes soient usurpez par un Etre in-

inferieur, qui mettroit le Seau de la Divinité à une Mission, qui ne viendrait pas d'elle. Ces signes surnaturels étant le seul moyen, dont nous concevions que Dieu puisse se servir, pour assurer des Créatures raisonnables de la vérité de la Révélation; il ne sauroit souffrir qu'on le lui arrache des mains, pour servir aux fins d'un Être inferieur, qui est, pour ainsi dire, son Rival.

C'est pourquoi Jesus-Christ, pour montrer l'incrédulité des Juifs, dit, Jean. XV, 24. *Si je n'avois pas fait parmi eux des œuvres, que nul autre n'a faites, ils n'auroient point de péché; mais ils les ont vues, & ils ont eu de la haine pour moi & pour mon Pere.* Il marque, par ces mots, que les Juifs ne pouvoient pas ne point voir la puissance de Dieu, en tant de Miracles; qui étoient plus grands que ceux, qui avoient jamais été faits. Quand Dieu envoie Moïse aux Israélites, il lui dit Exod. IV, 8. *S'ils ne veulent pas vous croire, ni obeir au premier signe, (qui étoit le changement de son bâton en serpent) ils croiront le dernier, qui consistoit à rendre sa main lepreuse, en la mettant en son sein; & il ajoute, au vs. 9. S'ils ne veulent pas croire à*
ces

ces deux signes, ni obeir à votre voix, vous prendrez de l'eau dans la riviere, & la verserez sur la terre, & l'eau que vous aurez prise dans la riviere deviendra du sang. Juger laquelle de ces operations étoit, ou n'étoit pas au-dessus des forces de tous les Êtres créés, étoit une chose difficile pour quelque homme que ce fût, & sans doute beaucoup trop difficile pour un pauvre faiseur de brique. C'est pourquoi la créance, que les Israélites devoient donner à la mission de Moïse, n'étoit pas fondée sur aucune d'elles à part; mais le nombre de ces operations en augmentoit la force, parce que deux operations surnaturelles prouvent plus qu'une, & trois plus que deux. C'est ainsi que les Juifs jugeoient des miracles de Notre Seigneur, Jean VII, 31. où il est dit que plusieurs personnes de la multitude, crurent en lui, & disoient : quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de miracles, que celui-ci n'en a fait ?

C'est peut-être là la plus facile, & la plus sûre voie de conserver aux Miracles la force, qu'ils doivent avoir dans l'esprit de toutes sortes de gens; car les Miracles étant la base sur laquelle la vérité de la Révélation est ap-

appuyée, & par conséquent le principe sur lequel se fondent tous ceux qui la croient; il faut que les plus ignorans, aussi bien que les plus éclairés, puissent bâtir sur ce fondement; ce qui seroit impossible si l'on ne pouvoit s'assurer d'un Miracle, à moins que de savoir clairement que c'est un effet, qui surpasse les forces de tous les Etres créés, ou au moins qui est contraire aux Loix constantes de la Nature. S'il y a quelcun qui puisse décider de cette dernière question, ce ne sont que les Philosophes; & pour la première, il n'y a point d'homme, qui en puisse rien savoir; puis que les bornes de la puissance des Anges, bons & mauvais, nous sont absolument inconnues.

* Quoi que la matière de ce Traité renferme presque tout ce que l'on peut dire de plus considérable, sur la question des Miracles; si l'Auteur avoit vécu, il l'auroit sans doute davantage perfectionné, & y auroit ajouté diverses considérations, qui sont assez importantes, pour ne les pas omettre. J'avois traité cette même matière dans ma † *Pneumatologie*, avant lui, &

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

† *Sett. 3. c. VIII.*

& quibi que j'eusse pris un tour assez different, j'avois dit quelques unes des choses que l'on trouve ici. Je ne voudrois néanmoins pas dire si généralement, que le peuple ne peut pas connoître ce qui est contre le cours réglé de la Nature ; car il fait, aussi bien que les Philosophes, que le feu brule, qu'un corps humain ne marche pas sur l'eau naturellement, qu'il ne ressuscite pas de lui même, quand il est mort, & autres choses semblables. Il est vrai que ni le peuple, ni les plus grands Philosophes ne peuvent pas savoir quelle est l'étendue du pouvoir des Intelligences, qui sont au dessus des hommes : comme je l'avois remarqué à l'endroit de ma *Pneumatologie*, que j'ai déjà cité. Mais on y pourra voir comment on peut s'assurer si un Miracle vient de Dieu, ou non ; quoi qu'il ne soit pas peut-être un effet immédiat de sa Puissance.

IV. J'AI dit, * dans l'Eloge de Mr. *Locke*, qu'il avoit publié trois Lettres en faveur de la Tolerance. Il y a ici un fragment d'une quatrième, contre un Théologien qui prétendoit qu'on peut employer la force, pour obliger les hommes d'embrasser la vraie Reli-

Tome XII.

H

gion.

Tom. VII. de la B.C.

gion. Après lui avoit répondu, dans sa III. Lettre, ce Théologien s'avisa douze ans après, d'en réfuter quelques pages, par maniere d'Essai, sans toucher au reste, & prétendoit que cela suffisoit. Mr. *Locke* se moque de lui avec sujet, & acheve de réfuter les raisons, que son Adversaire avoit produites pour une si méchante cause. Je ne m'y arrêterai néanmoins pas, parce qu'il faudroit reprendre toute la Dispute, pour se faire entendre, & que Mr. *Locke* a fait trop d'honneur aux Intolerans de daigner leur répondre jusqu'au bout.

V. ON voit ensuite ici les Mémoires que l'on a publiez en François, touchant la vie de Mr. le Comte de *Shaftsbury*, dans le T. VII. de cette *Bibliothèque Choisie*.

VI. ENFIN il y a une Methode de faire des Lieux Communs, que j'ai publiée en François dans le II. Tome de la *Bibliothèque Universelle*.

Mr. *Locke* a aussi fait des Paraphrases & des Notes, sur quelques Epîtres de S. Paul; dont je parlerai, quand elles auront toutes paru.

AR-

ARTICLE IV.

JOANNIS VIGNOLII præclarissimi Principis Phil. Columnæ Regni Neapolitani Magni Comitûs stabuli ab Epistulis & Supplicum libellis, de Columna Imp. ANTONINI PII Dissertatio. Accedunt Antiquæ Inscriptiones ex quamplurimis, quæ apud Auctorem exstant, selectæ. Romæ 1705. in 4. pagg. 400. avec les Indices & les Préfaces.

IL y a long-tems que l'on voyoit, dans le Mont Citorio, un bout de Colonne, qui sortoit de terre, sans savoir ce que c'étoit; mais en M DCC II. on creusa tout au tour jusqu'à la base, où l'on trouva ces mots :

DIVO. ANTONINO. AUG. PIO
ANTONINVS. AVGVSTVS. ET
VERVS. AVGVSTVS. FILII.

D'un autre côté, on voit un relief, qui représente la consécration d'Antonin, & dans les deux autres on remarque des courses de chevaux, telles qu'on en faisoit autour des buchers, en l'honneur des Généraux d'armée. C'est ce qui fait le sujet de ce Livre

de Mr. *Vignole*, dont on donnera un petit Abregé. Il est surprenant qu'on ait demeuré tant d'années, sans avoir la curiosité de voir ce que c'étoit. Il semble que les Papes devroient faire avec plaisir la dépense nécessaire, pour déterrer de si belles pieces; dont on leur fait presque autant d'honneur, qu'à ceux à qui on avoit dressé autrefois ces Monumens, quoi qu'ils ne fassent que les remettre sur leur base. C'est d'ailleurs un si bel ornement pour la ville de Rome, qu'on ne sauroit rien faire de plus propre à lui attirer l'admiration de tout le monde.

I. Après avoir montré que l'on s'est souvent trompé, dans l'explication que l'on a donnée aux anciens Monumens, Mr. *Vignole* remarque que l'on croyoit communément que le bout que l'on voyoit de la Colonne Antonine, étoit le bout d'une colonne, à laquelle on affichoit les noms de ceux qui étoient citez à comparoître devant les Juges; ou du sommet de laquelle un Crieur public appelloit les Tributs, ou les Centuries Romaines, pour donner leurs suffrages; d'où vient qu'on la nommoit communément *columna citatoria*. D'autres, comme *Famiano Nardini*, croyoient que c'étoit une des

co-

colonnes qui avoient soutenu le Portique d'*Europe*, qui n'étoit pas loin de là. Mais la base découverte a dissipé toutes ces vaines conjectures. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que personne de ceux, qui ont écrit, il y a plusieurs siècles, de ces sortes de choses, comme *Publius Victor*, *Sextus Rufus*, *Sextus Aurelius Victor*, n'en aient rien dit; ce qui fait soupçonner que cette colonne n'ait été accablée des ruines des maisons voisines, avant le quatrième siècle.

Elle est d'un marbre tacheté de marques rouges, tel que celui que l'on apportoit à Rome de Syene ville de la Thebaïde, comme *Plin* le témoigne dans son Histoire Naturelle Liv. XXXVI. c. 8. Elle est haute de cinquante pieds, son diamètre est d'environ six, & sa base est d'un seul bloc de marbre de Paros, de la largeur de douze pieds, & de la hauteur de onse.

II. Comme elle a été trouvée, dans cette partie du champ de Mars, qu'on appelle le mont *Citorio*, l'Auteur croit être obligé de dire quelque chose de ce nom. Quelques uns ont crû qu'on l'appelloit *mons citatorum*, pour la raison que l'on a dite; d'autres *mons septorum*, à cause de l'Enclos, qu'on

nommoit *Septa* ; d'autres enfin *acceptorum* , pour marquer ceux qui étoient agreables au peuple , qui faisoit là les élections des Magistrats. Cela donne occasion à l'Auteur de traiter du lieu du Champ de Mars , où étoit ce qu'on appelloit *Septa* , ou l'Enclos , dans lequel le Peuple Romain donnoit ses suffrages ; ce qu'il éclaircit par quelques passages des Anciens & par une médaille de la Famille Licinienne , où cet Enclos est représenté. Les Antiquaires sont divisez entre eux , sur la situation de cet endroit ; mais l'Auteur fait voir , par des passages formels de *Varron* , que l'Enclos , dont il s'agit , étoit proche de la Métairie Publique , *Villa publica* ; & que cette Métairie étoit au bout du Champ de Mars , vers le Capitole. La situation de cette Métairie paroît en ce que Silla y faisant égorger un grand nombre de Citoyens Romains , on entendit leurs cris dans le temple de Bellone , où le Senat étoit assemblé , par son ordre ; comme *Senèque* le témoigne , dans son Ouvrage de la Clemence Liv. I. c. 12. L'Auteur , à cette occasion , fait diverses remarques sur la variété qui se trouve dans les Ecrits des Anciens , pour le nombre des hommes , qu'ils di-

disent que Silla fit égorger, & montre encore, par d'autres raisons, que le Temple de Bellone n'étoit pas loin de là.

Le Champ de Mars se prend quelquefois, comme il le fait voir, pour toute la plaine, qui étoit entre le Capitole, le Tibre, le mont Quirinal, & la colline des Jardins, jusqu'au pont Milvius; & quelquefois pour une partie de cette étendue, qui comprenoit le Champ d'Agrippa, & les prez Flaminien. C'est en ce dernier sens que *Lampridius* distingue le Champ de Mars de l'Enclos, que l'on nommoit *Septu Agrippiana*, dans la vie d'Alexandre.

Pour le nom du mont *Citorio*, Mr. *Vignole* croit qu'il a été ainsi nommé à *Cytorio buxo*; parce qu'il y avoit là beaucoup de Bouis planté, & que l'on appelloit le Bouis *Cytorien*, d'une montagne de Galatie, nommée *Cytore*, où il en croissoit de très-beau. L'Auteur réfute, avec soin, quantité d'Antiquaires, qui n'étoient pas de son sentiment, & explique divers passages des Anciens; mais on ne peut pas entrer dans ce détail.

II F. Il croit que la Colonne, nouvellement découverte, avoit été dédiée.

diée à Antonin le Pieux, pendant sa vie; quoi qu'il y soit nommé *Divus*, & quoi que son Apothéose soit exprimée sur sa base. Il juge que le titre de *Divus* & les figures de la Deification y ont été ajoutées par Marc Aurele & par Lucius Verus, après sa mort. En effet il y a une Médaille d'Antonin le Pieux, dans le Cabinet de Mr. *Foucant*; où l'on voit cette colonne, & autour de la tête d'Antonin, ANTONINVS. AVG. PIVS. PP. TR. P. COS III. On fait qu'Antonin a été une quatrième fois Consul, & que depuis qu'il fut nommé à cette Magistrature pour la quatrième fois, il s'écoula quinze ans jusqu'à sa mort. L'Auteur montre, par divers exemples, que le Senat avoit accoutumé de dresser de semblables colonnes, en l'honneur de ceux qui avoient rendu quelque important service à l'Etat; & prouve, par les actions d'Antonin, qu'il en étoit très-digne.

IV. Cet Empereur mourut le 7. de Mars de l'an CLX. de l'Ere Chrétienne. *Thomas Lydiat* a néanmoins soutenu que ce n'avoit été que le 7. d'Octobre de la même année; mais on le réfute, par des Inscriptions anciennes, dont quelques unes ont été déterrées
de

de nouveau. On fait voir aussi, par de bonnes raisons, qu'Antonin le Pieux étoit né le 19. de Septembre de l'an LXXXVI. de Nôtre Seigneur, de sorte qu'il vécut soixante & quatorze ans, cinq mois & dix-sept jours. Il régna vint-deux ans, sept mois & vint-sept jours. Après sa mort, on ajouta à la colonne, qui lui avoit été dressée pendant sa vie, des marques de sa déification; & l'on mit dessus une statue colossale, que l'on voit en quelques médailles. C'est ainsi que la colonne, que le Sénat avoit dédiée à Trajan, pendant sa vie, devint son monument, dès qu'il fut mort. Néanmoins on ne plaça point les cendres d'Antonin sur sa colonne, ni sur celle de Marc Aurele, comme l'a crû *Ciaconius*, mais dans le Mausolée d'Hadrien, que l'on appelle à présent le *Château S. Ange*; comme une Inscription, qui est en ce lieu-là, le fait voir; aussi bien qu'un passage formel de *Capitolin*. On ne laisse pas de pouvoir dire que cette colonne étoit une espèce de *Cenotaphe*, ou de tombeau honoraire, pour conserver plus longtemps la mémoire d'Antonin & pour honorer ses Manes, selon l'usage des Anciens, comme l'Auteur le fait voir.

H. 5. V. Les

V. Les Romains avoient accoutumé de donner le titre de *Divus* à un Empereur, qu'ils avoient rangé au nombre des Dieux; ce qui ne s'étant fait qu'après la mort des Empereurs, quand on trouve ce titre appliqué à quelcun d'entre eux, c'est une marque qu'il étoit mort en ce tems-là. Mr. *Vignole* en excepte néanmoins le Pere de l'Empereur Trajan, qui, quoi que particulier & vivant, est néanmoins nommé *Divus* avec Nerva, dans une Médaille du Grand Duc de Toscane.

* L'Auteur ne fait cette remarque, qu'en passant & dans une parenthèse. Il auroit été à souhaiter, qu'il eût produit cette Médaille; parce que la chose est tout à fait extraordinaire, & presque incroyable. D'ailleurs il fait dans la suite un raisonnement, qui semble rendre cette Médaille suspecte.

Il prouve que quelques Savans d'Italie, qui ont crû que le titre de *Divus*, se donnoit quelquefois aux vivans, se sont trompez! S'il y a des Médailles, qui le donnent à des Empereurs vivans, comme il y en a en effet de Tite Vespasien & de Trajan,

* Remarque de l'Auteur de la B.C.

on a, selon Mr. *Vignole*, sujet de les tenir pour suspectes & même pour fausses. On trouve bien des Médailles d'Auguste & de Livie, où ils sont nommez *Divus* & *Diva*; mais l'Auteur fait voir qu'elles ont été frappées après leur mort.

VI. Après la mort des Empereurs, le titre de *Divus* étoit mis en forme de prénom, comme *Divus Caesar*, *Divus Augustus* &c. On conserva néanmoins les pré-noms à Tite Vespasien, & à Marc Antonin, pour les distinguer de leurs Peres; car on les nomma *Divus T. Vespasianus*, & *Divus M. Antoninus*. Mais on joignoit le titre de *Divus*, non avec tous les noms, mais seulement avec ceux dont les Empereurs morts se servoient le plus communément. Par exemple, Antonin se nommoit *Aurelius*, *Ælius*; *Hadrianus*, *Fulvus*, *Boionius*, *Arius*; mais dans la base de cette colonne, il n'est nommé qu'*Antoninus Pius*.

L'Auteur fait ici diverses remarques sur l'extraction d'Antonin, dont le père & l'ayeul avoient les mêmes pré-noms, & s'appelloient *T. Aurelius Fulvus*. Il explique aussi les autres noms d'Antonin, à quoi l'on ne peut pas

s'arrêter ici. On lui donna le surnom de *Pius*, à cause des soins qu'il prit d'Hadrien, qui l'avoit adopté, pendant sa vie, & des honneurs qu'il lui fit rendre, après sa mort; car c'est-là la signification propre du mot Latin *Pius*. Il y a des Auteurs, à la vérité, qui ont expliqué ce mot autrement & ont prétendu qu'il signifie *religieux*, ou *clement*; mais il y a toutes les apparences, qu'ils se trompent. Au reste Antonin ne fut surnommé *Pius*, qu'après la mort d'Hadrien.

VII. Dans le Chapitre suivant, Mr. *Vignole* parle de *Marc Aurele* & de *Lucius Verus*. Dès qu'Antonin fut mort, Marc Aurele donna le titre d'*Auguste* à Lucius Verus, & non un mois après, comme quelques Savans l'ont crû. Cela paroît par divers passages des Anciens, & par une Inscription déterrée à Pouzoles, en 1703. où dans un Acte fait le 20. de Mars de l'année, à laquelle mourut Antonin le Pieux; ou treize jours après sa mort, *Lucius Verus* est nommé *Auguste*. On la trouve à la page 323. du Recueil d'Inscriptions, qui suit l'Ouvrage dont nous parlons.

Il est surprenant de voir les changemens de noms, qui arrivoient alors
par-

parmi les Romains. Le fameux M. Aurele s'appelloit au commencement, *C. Atilius Severus*, du nom de son ayeul maternel. Depuis ayant été adopté par *Annius Verus*, son ayeul paternel, il prit son nom, après la mort de son pere. Hadrien voulut aussi qu'on le nommât *Annius Verissimus*; nom que l'on trouve dans la I. Apologie de *Justin Martyr*, & dans quelques Médailles. Il s'appella encore *Ælius & Aurelius*, à cause de deux adoptions, & en joignant ces mots *Ælius Aurelius Verus*, & avec le prénom de Marc, *Marcus Ælius Aurelius*. De même son Collegue & son fils, par adoption, se nommoit d'abord *Ceionius Commodus*; mais après avoir été adopté par Marc Aurele, on le nomma *L. Ælius Aurelius Commodus*, en lui faisant perdre le nom de *Ceionius*. Dès qu'il fut associé à l'Empire, il perdit encore celui de *Commodus*, & prit celui de *Verus*, qui étoit le nom de son Collegue, qui l'avoit adopté.

Il est vrai que, dans l'inscription de l'Apologie d'*Athenagore*, pour les Chrétiens, *Lucius Verus* est nommé *Commodus*. Mais cette inscription a été faite depuis, par quelcun qui n'étoit pas instruit de ces changemens de

H 7 nom.

nom. C'est ce qui paroît en ce que le titre de *Sarmatique* est donné à l'un & à l'autre Empereur; au lieu que Verus étoit déjà mort; lors que Marc Aurele battit les Sarmates.

Jules Capitolin & d'autres Auteurs ont dit que Marc Aurele donna à Lucius Verus le nom d'*Antonin*. Mais on ne le voit ni dans les Inscriptions, ni dans les Médailles. On donna aussi le surnom de *Pius* à Marc Aurele, comme il paroît par une inscription qui est dans *Gruter*, p. CCLIX, 7. & qui fut gravée la seconde année de son règne. Il y en a d'autres avec ce titre, mais de sçavans hommes ont remarqué qu'elles se rapportoient à Caracalla. Pour les Médailles, elles ne lui donnent le titre de *Pius* qu'après sa mort, puis qu'il y a DIVVS M. ANTONINVS PIVS. Cette ressemblance de titre a fait que l'on a confondu Antonin le Pieux & Marc Aurele. C'est ainsi que les Antiquaires ont cru que la colonne creuse, sur laquelle sont gravées en bas-relief les grandes actions de cet Empereur, avoit été dédiée par lui à Antonin le Pieux; au lieu que ce fut le Senat, qui l'érigea en l'honneur de Marc Aurele, après sa mort, comme notre Auteur le

de fait voir. Il est vrai qu'il y a une Médaille, où l'on voit d'un côté Antonin le Pieux, & de l'autre une colonne, avec une statue au dessus, avec cette inscription DVO PIO S. C. mais il y a toutes les apparences que cette colonne, où l'on ne voit aucune sorte de gravure, est la même, qui a été découverte depuis peu; comme d'autres Antiquaires l'ont reconnu & en particulier Mr. de la Chausse, dans une Lettre Italienne publiée à Naples en M-DCC-IV. Si l'on demande d'où vient qu'on ne trouveroit aucun vestige de la colonne creuse de Marc-Aurèle, dans les Médailles, & que l'on y trouveroit celle d'Antonin le Pieux, on peut dire que les choses ayant changé, sous le règne de Commode, qui ne ressembloit en rien à son Père, on ne battit peut-être pas des Médailles, sur lesquelles on mit ce monument. Il y a plusieurs autres illustres monuments, dont on ne trouve rien du tout, dans les Médailles; comme le Mausolée d'Hadrien, le Septizonium de Sévère, & le Panthéon d'Agrippa. D'ailleurs on découvre tous les jours de nouvelles Médailles, & il se pourroit faire qu'on en découvriroit quelqueune, où l'on trouveroit la colonne creuse.

VIII. Mr.

VIII. Mr. *Vignole* explique dans le Ch. VIII. la figure de la consécration d'Antonin & de Faustine sa femme, qui sont enlevez dans le Ciel par un homme ailé, qui représente le Genie du Monde. Il tient un globe, au-dessus duquel est un serpent. Antonin est à tête nue, avec un sceptre à la main, au-dessus duquel il y a une Aigle. Pour Faustine, elle a la tête couverte. On y voit aussi deux aigles, aux deux coins d'enhaut, symboles de l'Immortalité; & au dessous la figure de la ville de Rome, avec des armes à ses pieds, & vis à vis un jeune homme, qui tient un obélisque.

C'étoit une chose assez commune, que de représenter les Empereurs mis au nombre des Dieux, à tête nue, comme l'Auteur le fait voir. Pour le sceptre, il marquoit la dignité Impériale d'Antonin; & à l'imitation du sceptre des Rois, on en mettoit quelquefois un tout semblable, dans la main des statues de Jupiter. Les Aigles marquent communément l'Apothéose, comme il paroît par quantité de Médailles, & même d'Antonin, & de Faustine, où l'on voit une Aigle au revers & autour CONSECRATIO.

Le

Le Génie du Monde tient en sa main un globe, où l'on voit une partie du Zodiaque; savoir, la moitié du Taureau, & les Signes des Poissons & du Belier; parce qu'Antonin étoit mort, comme on l'a dit, le 7. de Mars. Le serpent, qui est au haut du globe, pourroit être selon Mr. *Vignole*, le Dragon qui est entre les deux Ourfes. Il trouve néanmoins plus à propos de dire qu'il représente l'Ame du Monde. J'aimerois mieux dire que ce Dragon est un autre symbole de l'immortalité, parce que les serpents s'étant défaits de leurs dépouilles semblentrajeunir.

L'Auteur fait ensuite diverses remarques curieuses, sur Faustine, tirées des Inscriptions & des Médailles que l'on trouve d'elle. Il paroît par l'Histoire, que cette femme n'étoit pas d'une vie fort réglée. Cependant à cause de son Epoux & de sa fille, qui étoit mariée à Marc Aurele, quoi qu'elle ne valût pas mieux que sa mere, on lui bâtit un temple, on lui donna des *Flaminiques*, ou Prêtresses, & l'on fit trainer sa statue de cire, dans des chars par le Cirque, comme celles des Dieux. Comme elle mourut avant son Epoux, le Senat fit battre quan-

quantité de Médailles, dont on a encore un grand nombre, où elle est nommée *DIVA FAVSTINA*. Ceux qui ont crû que ç'avoit été pendant sa vie, se sont assurément trompez.

Elle a la tête voilée, ce qui marquoit, dans les femmes, qu'elles avoient été mises au rang des Déeses. Pour les hommes, ce voile ne marquoit autre chose, jusqu'au tems de Constanse Chlorus, que le Souverain Pontificat.

IX. Pour le jeune homme qui tient un Obélisque, c'est, selon Mr. *Vignole*, le Genie de l'Immortalité; parce que la Pyramide est le Symbole de l'ame, qui est immortelle. La figure de la ville de Rome n'a rien, qui demande beaucoup d'explication. Aussi l'Auteur n'en parle-t-il qu'en peu de mots, pour passer aux courses des soldats à pied & à cheval, qui se faisoient autour des buchers des Généraux. Il parle à cette occasion des jeux équestres, que l'on faisoit à Rome. Mais comme ces matieres sont assez connues, il ne s'y arrête pas.

C'est-là en général ce qu'il y a dans l'Ouvrage de Mr. *Vignole*; à quoi il faut ajouter qu'il redresse très-fréquemment

ment les fautes de divers savans hommes, sans néanmoins les insulter en aucune manière, ni les maltraiter; comme font certains Auteurs chagrins, qui ne pensent qu'à mordre & à dif-
 famer ceux, qu'ils surprennent en quel-
 que faute, sans penser qu'on leur en
 peut souvent reprocher de plus gran-
 des à eux mêmes. Il a observé l'avis
 que * *Polybe* donnoit aux Ecrivains de
 son tems : „ La plupart, dit-il, ayant
 „ commis des fautes, il ne faut pas
 „ les laisser passer, sans en rien dire.
 „ Il faut les réfuter non en passant,
 „ & négligemment, mais avec atten-
 „ tion. On doit parler contre eux, sans
 „ les censurer & sans se fâcher, mais
 „ plutôt en les louant & en corrigeant
 „ les endroits où ils ont parlé de cho-
 „ ses, qui ne leur étoient pas assez
 „ connues. Il faut dire que s'ils avoient
 „ vécu en notre tems, ils auroient cor-
 „ rigé & changé beaucoup de choses
 „ qu'ils ont dites. Καὶ ῥητίον ὅτι ἐπιπ-
 ρωῦνται, ὅτι ἐπιπλητίζονται, ἐπαινεῖν δὲ
 μάλλον καὶ διορθοῦντας τὰς ἁγνοίας αὐτῶν.
 γινώσκοντες ὅτι καὶ αὐτοὶ τῶν νῦν καιρῶν ἐπι-
 λαβόμενοι πολλὰ τῷ αὐτοῖς εἰρημῶν εἰς διόρ-
 θωσιν ἂν καὶ μετέθεσι ἡγάγην. J'ai voulu
 mettre en Grec, aussi bien qu'en Fran-
 çois,

* Lib. III. c. 58.

çois, une partie des paroles de cet excellent Auteur; afin que ceux, qui entendent cette Langue, les lisent avec plus de plaisir, & en profitent.

LA seconde partie de ce Volume est un recueil d'Inscriptions Anecdotes, que l'Auteur a choisies entre plus de six cents qu'il a. Il les a réduites à trois classes, dont la I. contient celles qui concernent des vœus, la II. les sépulcrales, & la III. diverses Inscriptions de différentes especes. Mr. *Vignole* remarque avec raison, que des Inscriptions anciennes on tire la connoissance des cérémonies religieuses, qui se faisoient chez divers Peuples, leurs Magistrats, les Confrairies des Artisans, les noms & les surnoms des familles, les Consuls Romains, quantité de choses qui regardent l'Histoire, & la Chronologie, les noms de plusieurs emplois sacrez, civils & militaires, & les Langues même Greque & Latine. Ceux qui ont feuilleté, avec quelque soin, les Inscriptions de *Gru-ter*, *Reinesius*, & *Fabretti*, sans parler des autres, peuvent s'en être assurés, & l'on en verra des preuves remarquables dans le livre de Mr. *Van Dale*, qui est intitulé : *Dissertationes Antiquitatibus & Marmoribus cum Ro-*
ma-

manis, tum potissimum Græcis illustrandis inservientes. Lors que l'on joint les Médailles & les Inscriptions, on y trouve des preuves authentiques de ce que l'on voit dans les anciens Auteurs, & qui ne sont sujettes à aucune difficulté. Les changemens, qui peuvent être arrivez dans les MSS. n'ont point de lieu, quand il s'agit du marbre & des métaux. Je donnerai ici quelques exemples de l'usage, que l'on peut faire des Inscriptions.

1. * Dans une Inscription qui est au milieu d'un bas relief, qui contient le sacrifice de Mithra, on voit: *Soli invicto L. Aur. Severus cum paremboli* & *ypobasi voto fecit.* Le mot *παρέμβολος* ou *παριμβολή* signifie ici quelque ornement d'Architecture. On ne trouve pas ailleurs ce mot, en cette signification. Au dessous, il y a: *Soli invicto Mithræ fecit L. Aur. Severus Præs. L. Domitio Marcellino Patr.* Peut-être qu'il faut lire, *præsente L. Domitio Marcellino Patre*; car *Pater Sacrorum* & *Pater*, sont des titres des Sacrificateurs de Mithra, comme il paroît par divers exemples, que l'on pourra trouver dans l'Indice de *Gru-ter*, qui concerne les Sacrificateurs. On

* Pag. 174.

On trouve même, *Pater Patrum Dei Solis invicti Mithrae*, dans *Gruter* p. XXVIII, 2. & ailleurs. Pour les figures du sacrifice, on en trouvera l'explication, dans le *Traité*, qu'en a fait *Mr. de la Torre*, Evêque d'Adria.

2. * On voit une Inscription d'un certain *Marcion*, affranchi de quelque Empereur, conçue en ces termes : *Pro salute & incolumitate indulgentissimorum Dominorum, Marcio Lib. Proc. sacris eorum judiciis, gratus Silvano Deo presenti, effigiem, loci ornatum, religionem instituit, consecra-vitque libens animo.* Ce *Procurator sacris eorum judiciis* est quelque chose de particulier, car pour *Procurator* seul, ou joint à d'autres mots, il est commun, comme on le peut voir dans l'indice des Offices des Maisons des Empereurs.

3. † On trouve dans une Inscription *Genio Sancto castrorum peregrinorum Aurelius Alexander . . . Analigearius quod peregre restitutus vovit, Edil. castrorum, libens solvit.* Le lieu nommé *Castra peregrina* étoit, comme l'a fait voir *Mr. Vignole* dans le mont *Coelius*, & l'on y mettoit les soldats étrangers, qui n'étoient pas des gardes

Pré-

* *Pag.* 177. † *Pag.* 183.

Prétoriennes. Cette charge d'Edile, dans ce camp, est aussi quelque chose de remarquable.

4. * A Naples, on voit cette Inscription, *ex imperio Geni Alotiani, Luaristus Servitor Deorum ex viso. Lib. An.* Ce *servitor Deorum* se trouve souvent pour *cultor Deorum*, comme on disoit, quand on parloit mieux Latin.

5. † Dans la même ville, il y a un ancien autel, où on lit ces mots: *Jussu Jovis optimi maximi Damasceni, Sacerdotes M. Nemonio M. F. Pol. Eutyebiano Sacerdoti, honorato equo publico ab Imp. Antonino Aug. Pio P. P. adlecto in ordinem Decurion. Puteolanor. Aedili M. Nemonius Callistus P. Sacerdos, remissâ collatione.* Souvent on voit que les superstitieux croyoient avoir reçu ordre de leurs Dieux de faire certains monumens; mais on ne voit pas souvent ce Jupiter de Damas adoré en Italie. On peut recueillir de cette Inscription, que dans une autre qui est dans Gruter p. XX, 2. il faut qu'il y ait *Jovi optimo maximo Damasceno*, & non, comme quelque correcteur le voudroit, *Damasceni*. L'Auteur fait voir par un passage de l'Em-

* Pag. 185. † Pag. 187.

l'Empereur Julien, que la ville de Damas étoit particulièrement consacrée à Jupiter.

6. * Il y a aussi un autel à Naples, sur lequel on lit ces paroles: *Pro salute Imp. Caesaris Titi Aelii Hadriani Antonini Aug. Pii P. P. & M. Aeli. Aureli Caesaris N. Genio Coloniae Puteolanorum Chrysantus Aug. Disp. à frumento, Puteolis & Ostis, L. D. Decurionum permissu.* On trouve souvent l'office de *Dispensator*, dans les anciennes Inscriptions, mais on n'y voit guere *Dispensator à frumento*. L'Auteur apporte diverses Inscriptions de Pouzoles, gravées avant & après que cette ville fût faite Colonie, consacrées au Genie de ce lieu-là, ce qui étoit commun parmi les Anciens.

7. † Quoi que l'on puisse tirer des Inscriptions beaucoup de choses, qui concernent la Latinité & l'ancienne Orthographe, il ne faut pas néanmoins s'y fier aveuglément à cause de l'ignorance des sculpteurs, & peut-être de ceux qui les employoient. En voici un exemple: *D. M. T. Ael. Dionysius (Dionysius) Aug. Lib. fecit se vivo & Aelie Calliticieni conjungi sanctissimæ (sanctissimæ) cum quem (qua) vixit ann.*

* Pag. 189. † Pag. 205.

ann. XXX. sen (fine) ulla querelæ femine infoparabili (incomparabili) & Æl. Perseo colliberto & libertis lib. posterique (posterisque) eorum. Quelque Critique bizarre, qui trouveroit une semblable Inscription dans un ancien MS. pourroit soupçonner qu'au lieu d'*infoparabili*, il faudroit lire *insoporabili*, c'est à dire, qu'on ne pouvoit endormir, ou très-vigilante. Mais comme on lit communément le titre d'*incomparabilis*, ou *incoparabilis*, comme ce mot s'écrit souvent, entre les éloges des femmes; on ne peut pas douter, qu'il ne faille lire l'un ou l'autre; & comme le marbre n'a point passé par les mains des copistes, il est aisé d'en corriger les fautes.

8. * On voit un titre assez particulier, dans le monument d'un Affranchi de l'Empereur Claude, dont voici les termes : *D. M. Ti. Claudio Aug. L. Eutychio Pædag. puerorum. Ti. Claudius Aug. L. Eunetes fratri suo & T. Flavius Aug. L. Venustus ab auro portorio pædagogo suo fecerunt.* Celui qui étoit *ab auro portorio* étoit celui qui avoit les vases d'or, dans lesquels l'Empereur Vespasien buvoit, en garde. On trouve dans Gruter, *ab argento*

Tome XII.

I

po-

* Pag. 209.

poculento & potorio, mais il n'y est pas fait mention de l'or.

9. * Il y a une Inscription en vers, qui, quoi qu'imparfaite, est assez jolie, & d'assez bon goût. Je la mettrai ici.

D M.
C. ACILII EROTIS ET
ACILIAE ROMANAE

*Quamvis inscriptum ferali carmine
saxum*

*Sæpe legas, nostro nil puto flebi-
lius.*

*Siste gradum, parvâmq; moram con-
cede, Viator;*

*Adspicies quantas liquerimus lacri-
mas.*

*Unâ fortè die, duplici nos pondere ma-
ter*

*Edidit heu similes! heu malè dissi-
miles!*

*Invida bis denos Lachesis concesserat
annos,*

*Nondum alio pleno quod dederat ra-
puit.*

*Nomine Acilianus, quo nomine nunc
soror orba*

*Vivat & à fatis sit procul usque
meis.*

Il y a encore quelques mots, mais sans aucun sens, & le reste du marbre est rompu.

10. * On trouve des noms de charge assez particuliers, dans cette Inscription: *Diis Manib. M. Trebellio Argolico, Tabulario Viatorum Quaestoriorum ab aerario, amico optimo, Priscus T. Flavi Polycliti V. Q. ser. & Tremellio Graphice Con. B. M.*

11. † L'an 1700. on a déterré à Rome une colonne, où l'on a trouvé cette Inscription faite sous l'Empereur Hadrien l'année 122. de Jesus-Christ: *Ex auctoritate Imp. Caesaris Divi Trajani Parthici F. Divi Nervæ Nepotis, Trajani Hadriani Aug. Pontif. Max. Trib. Potest. V. Imp. III. Cos. III. L. Messius Rusticus Curator Alvei & riparum Tiberis & Cloacarum Urbis R. R. restituit secundum precedentem terminationem proximi cippi ped. CVII.* On trouve une autre colonne toute semblable dans Gruter, CXCVII, 31 excepté le nombre des pieds, qui est différent.

12. † Sur une base trouvée à Pouzoles en 1703. on lit cette Inscription: *Tannonio Boionio Chrysanti*, & un peu plus bas: *Tannonio Boionio Chrysanti*

I 2

tie

* Pag. 302. † Pag. 312. ‡ P. 323.

tio paero egregio ab origine, patrono Ordinis & Populi, ob ejus insigne meritum, universus Ordo & Populus statuam digno curaverunt. D'un autre côté, il y a : *Locus datus ex auctoritate Flavi Longini Cl. V. Cur. P. adsignata, M. Valerio Pudente II. Vir. Curat. X. Kal. April. Imp. Cesare M. Aurelio Antonino Aug. III. & Imp. Cesare L. Aurelio Vero Aug. II. Cos.* La Famille Boïonienne est celle de la mère d'Antonin le Pieux. On a déjà vu auparavant quel usage on peut faire de cette Inscription, pour la Chronologie.

13. * On lit ces paroles sur une Lame de cuivre, qui est à Mr. Sabatini : *M. Mindios. L. Fi. P. Condetios. Va. Fi. Aidiles. Vicesma. Parti. Apolones. dederi.* La Gravure & l'Orthographe font voir que cette lame est très-ancienne; mais comme on ne sait pas quand *M. Mindius* & *P. Condetius* ont été Ediles, on ne peut pas en marquer le tems. *Pighius*, dans ses Annales Romaines, ne fait pas mention de ces Magistrats.

Il seroit à souhaiter que quelque habile homme, & bien versé dans l'Antiquité, nous fit un bon recueil des Inf-

Inscriptions, que l'on ne trouve point dans *Gruter*, *Reinesius*, ni *Fabretti*, & le publiât avec de bonnes notes; dès qu'il en auroit de quoi faire un Volume *in folio*, d'une grosseur raisonnable. Comme on en a publié un assez grand nombre, depuis que les Ouvrages de ces grands hommes sont publics, & qu'on en déterre tous les jours de nouvelles; dans peu d'années, on en auroit un Volume, qui ne seroit guere moindre, que l'un de ceux de *Gruter* de la nouvelle Edition, qui doit paroître * dans un Mois, en cette ville. Je puis dire, que j'en ai fait l'experience, car j'en ai copié de divers endroits un très-grand nombre, que je pourrois augmenter tous les jours, si j'en avois le loisir. Mais comme je suis occupé à d'autres sortes d'études & à des travaux, qui m'emportent tout mon tems; je ne puis pas m'engager au Public, pour rien de semblable. Il y a des Savans en Italie, qui ont plus de loisir & de commodité, pour s'aquiter de cet emploi, que l'on n'en a ici. Il est vrai qu'ils n'ont pas tant de facilité à imprimer, que l'on en a en Hollande, où l'on publie facilement tout ce qui se peut vendre; mais il

* *Au mois d'Avril 1707.*

ne seroit pas difficile d'envoyer ici ce que l'on auroit fait à Rome, ou ailleurs. On trouveroit assez de Libraires, qui imprimeroient des Ouvrages, qu'ils pourroient s'assurer de débiter.

ARTICLE V.

Remarques sur les Entretiens postumes de Mr. BAYLE, contre la Bibliothèque Choisie.

LA mort de Mr. Bayle auroit pû mettre fin aux démêlez, que nous avons eus ensemble; s'il n'avoit rien paru de lui, après que Dieu * l'a retiré de cette vie, pour lui faire rendre compte de la maniere, dont il l'employoit. J'avois assez éclairci, ce me sembloit, la matiere, pour m'en rapporter au jugement des Lecteurs. Mais comme il a paru depuis des *Entretiens*, qu'il avoit fait imprimer étant encore en vie, & que l'on vient de donner au Public; dans lesquels il fait tout ce qui lui est possible, pour jeter de la poudre aux yeux de ses Lecteurs; personne, comme je crois, ne trouvera mau-

* Le 28. de Decembre 1706.

mauvais que je continue à défendre contre lui la Providence, qu'il avoit attaquée, il y a long-tems, & contre laquelle il a voulu qu'on publiât encore après sa mort les mêmes difficultez, qu'il avoit faites auparavant; comme s'il étoit dangereux que la mémoire ne s'en perdît; dans le même tems qu'il avouë qu'elles sont si mal fondées, qu'il faut croire tout le contraire de ce qu'elles prouvent. Je dois aussi me défendre moi même, contre les mensonges & les calomnies, dont il a rempli ses Entretiens. Il ne seroit pas juste de souffrir qu'il médît encore après sa mort, & que ceux qui sont en vie n'osassent lui répondre. La mort consacrerait l'Impiété & l'Imposture, aussi bien que la Vertu & la Sincérité; s'il n'étoit plus permis de répondre aux difficultez & aux invectives de ceux, qui ne sont plus.

Mr. *Bayle* avoit commencé, dans son Dictionnaire, lors qu'il jouissoit encore de toute sa santé, à répandre dans le monde toutes les objections, qu'il pouvoit inventer contre la Religion; & comme c'étoit un homme qui ne cherchoit nullement la Verité, il a continué, dans cette étrange manie,

jusqu'à la fin. Il étoit tombé, depuis
 quelque tems, dans une espece de
 Phthisie, qui lui causoit une fièvre
 lente; mais qui ne l'avoit pas encore
 fort affoibli, puis que la nuit, qui pré-
 ceda le jour de sa mort, il avoit en-
 core travaillé fort tard aux *Entretiens*,
 qu'il a faits contre Mr. *Jaquelot*. Mais
 en composant je ne sai quelle * *Ré-*
ponse, qu'il a faite contre moi, & les
Entretiens qui l'ont suivie, il s'étoit
 mis si fort en colere; qu'il y a appa-
 rence que cela a abrégé ses jours, &
 que quelque chose, qui se rompit dans
 son corps, lui fît perdre subitement
 la vie. Je sai que, depuis quelque
 tems, il ne pouvoit parler de ses Ad-
 versaires, qu'avec un emportement
 prodigieux; qui a paru plus d'une fois
 aux yeux de quelques personnes de ma
 connoissance, qui en furent surprises,
 & qui me l'ont rapporté. Il s'étoit
 imaginé que puis que Mr. *Jurieu* ne
 lui avoit point répondu, quoi qu'il
 eût déchiré ce Théologien d'une ma-
 niere très-cruelle, dans tous ses *Ecrits*;
 personne n'oseroit jamais prendre la
 plume contre lui, & qu'il pouvoit
 hardiment traiter de haut en bas, &
 fou-

* Elle est jointe au IV. Tome des *Rep.* à
 un *Provincial*.

fouler même aux pieds tous ceux qui lui déplaisoient. Il se sentoit armé de toutes sortes de sophismes & d'une hardiesse, qui n'en a guere eu de semblable, à les débiter. Il ne faisoit scrupule de rien, & pouvoit accabler d'injures ceux qui oseroient s'opposer à ses sentimens. Comme il n'y avoit point de Verité, pour lui, il étoit prêt à tout soutenir; sans se mettre en peine s'il se contredisoit, ou non. S'il en étoit besoin, il pouvoit faire le Protestant, comme il l'a fait dans sa *Critique contre Maimbourg*, dans sa *France toute Catholique*, sous le Regne de Louis le Grand, & dans son *Commentaire Philosophique*. S'il le jugeoit plus à propos, il étoit en état de parler comme les Catholiques Romains; personnage qu'il a joué, dans son *Avis aux Réfugiez*. Il pouvoit se couvrir du masque, qui l'accommodoit le plus, pour duper les Lecteurs peu clair-voyants, & pour se mettre à couvert de l'indignation du Public. Il avoit donné le change à ses Lecteurs plus d'une fois, & s'étoit tiré heureusement d'assez mauvais pas. Mr. *Jurieu* n'avoit presque rien pû obtenir, contre lui, dans le Consistoire de Rotterdam, & ni son *Avis*, ni son *Com-*

I s

men-

mentaire ne lui avoient pas fait grand mal, ni parmi les Catholiques, ni parmi les Protestans. Il écrivoit avec beaucoup de facilité, & s'exprimoit d'une manière vive & forte. Il pouvoit embarrasser les choses les plus claires, à force de paroles, & d'incidens formez sur tout; ce qui faisoit disparoître le fonds de la question. Les distinctions ne lui coûtoient rien & il étoit fertile en défaites & en objections spécieuses; sans se soucier qu'elles fussent solides, ou non. Il pouvoit nier une vérité claire comme le jour, & assurer un mensonge grossier; parce qu'il avoit remarqué qu'il y a toujours bien des Lecteurs, que cette hardiesse trompe. Il voyoit que ses Ouvrages s'étoient bien vendus, si l'on en excepte la *suite de la Critique du Calvinisme* & son *Commentaire Philosophique*. Il avoit aquis une grande réputation, dans le monde, parmi ceux qui ont plus d'égard à la manière d'exprimer les choses, qu'à la Vérité, & parmi ceux à qui la Religion est à charge, parce qu'elle est contraire à leurs inclinations. Ceux qui auroient dû s'opposer à ses desseins, comme Mrs. les Ministres des Eglises Françoises, dont

il

il faisoit profession d'être membre, épouvanté par cette réputation, comme par un spectre effroyable, avoient perdu le courage & la parole. Ils n'avoient pas même osé prendre le parti du Prophète *David*, contre lui, & avoient vû flétrir, dans son Dictionnaire, celui dont ils chantent tous les jours les Cantiques, sans faire aucun Ouvrage pour le défendre. Peut-être encore que quelques uns d'entre eux s'étoient laissé surprendre, par ses discours ; au moins ils l'excusoient de leur mieux, sans penser trop à ce qu'ils faisoient. Ainsi ne craignant rien de la part de ceux à qui il en avoit imposé, & méprisant les autres, qu'il avoit intimidés, il se croyoit hors de danger d'être jamais obligé de rendre compte de sa conduite à personne. Tout cela l'avoit rendu si fier, & lui avoit inspiré tant de mépris, pour tous les Théologiens ; que lors que Mrs. *Jaquelot*, *Bernard*, & moi l'avons attaqué, il n'a pu s'empêcher d'en témoigner de la surprise ; comme si c'eût été un attentat, que l'on eût commis, & une imprudence extrême, que des gens comme nous eussent osé mesurer leur épée, pour imiter son stile, avec la sienne. Il tâche même de per-

suader, sur tout à mon égard, que l'avoir attaqué & avoir perdu ma réputation ç'avoit été la même chose. On n'a qu'à voir le commencement, & la fin de la Lettre jointe au IV. Tome des *Réponses aux Questions d'un Provincial*, & la fin de ses Entretiens contre moi.

Mais malgré toutes ses hauteurs ridicules, il est facile de s'appercevoir qu'il se sentoît réduit à l'extrémité, & qu'il faisoit lui même le personnage, qu'il reproche faussement aux autres; qui est de tâcher de faire paroître le plus de confiance, quand on est le plus pressé. En voici une marque infailible, tirée de sa maniere d'écrire. C'est que quand il s'est crû supérieur, il a toujours écrit en se moquant & en raillant ceux, qu'il croyoit voir au dessous de lui; sans jamais s'emporter, ni dire d'injures. On peut remarquer cette maniere d'écrire, dans sa *Critique du Calvinisme de Maimbourg*, & dans son *Commentaire Philosophique*. Il se moque par tout des Controversistes Catholiques & des Intolérans; sans les injurier jamais, & sans se fâcher. Il a réfuté deux Lettres de S. *Augustin* d'une maniere très-agreable, & sans aucun emportement. Il paroît qu'il

qu'il avoit pitié de ce grand Docteur des Intolerans & de tous ceux qui entreprennent de défendre une si mauvaise cause ; parce qu'assurément il étoit supérieur en raisons. Mais dans les Ouvrages, où il a senti qu'il avoit du dessous, il a perdu toute sa belle humeur & tout son enjouement ; comme quand il a voulu faire accroire aux Protestans que Mr. *Jurieu* le calomnioit, en lui attribuant l'*Avis aux Réfugiez*. C'est ce que l'on peut voir aussi, sans ses derniers livres, & surtout en ceux qu'il a faits contre Mr. *Jaquelot* & contre moi ; où il ne se possède plus, mais jette feu & flamme contre nous, faute de bonnes raisons ; au lieu qu'il n'auroit fait que rire de nos attaques, s'il avoit crû avoir le dessus. On doit encore remarquer que dans sa dernière *Réponse* & dans ses *Entretiens*, il ne se fâche pas comme un honête homme, a accoutumé de se fâcher ; mais comme un Laquais qui, quoi que convaincu de friponnerie, espere de se tirer d'affaires, en criant, en mentant, en jurant, & à force d'effronterie, dans le tems même qu'on lui produit des preuves auxquelles il n'a rien à répondre. La colere de Mr. *Bayle* est si excessive, qu'il

y a très-long-tems, qu'on n'a vû de livres si emportez. „ Les gens de sa
 „ sorte affermissent ainsi leur esprit
 „ troublé, à cause de la faute qu'ils
 „ ont commise. Si vous conduisez
 „ un homme, comme lui, à un Temple,
 „ ple, il vous précédera, il sera prêt
 „ à vous y tirer & à vous fatiguer; car
 „ quand une mauvaise cause est soutenue d'une grande audace, bien des
 „ gens croient que c'est une confiance, que donne le bon droit.

** Sic animum diræ trepidum formidine culpæ*

Confirmant, tunc te sacra ad delubra vocantem

Præcedit, trahere imò ultro, ac vexare paratus.

Nam cum magna malæ superest audacia causæ

Creditur à multis fiducia

C'est-là un stratagème Pyrrhonien de la République des Athées, dont notre Auteur s'est souvent servi.

On me dirapent-être que je l'accuse ici d'avoir fait deux Ouvrages, qu'il ne reconnoissoit pas; savoir, *l'Avis aux Réfugiez*, & le *Commentaire Philosophi-*

** Juvenal. S. XIII, 106.*

phique. Pour le premier, je le lui ai reproché, dans le X. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*, au commencement de l'Article VIII. & il n'en a rien dit, dans ses Entretiens. Aussi lui & ses Amis avoient ils la hardiesse de soutenir qu'un bon Protestant pourroit l'avoir fait. S'il avoit été fait, par un Auteur Catholique R., il y auroit long-tems qu'il s'en seroit fait honneur, puis que ce Livre a été rimprimé à Paris; & l'on fait assez que Mr. Bayle ne se choquoit plus, qu'on le lui attribuât. S'il avoit fait du bruit d'abord, pour n'être pas obligé de se retirer de Hollande; il a été cependant bien-aïse qu'on crût, en France, qu'il en étoit l'Auteur; parce que cela lui gagnoit la faveur des Ennemis de cet État, & lui attiroit peut-être quelque chose de plus réel, que de la simple faveur. Il amusoit ainsi les Catholiques Romains, qui le regardoient comme à demi gagné, pour le moins. A l'égard du *Commentaire Philosophique*, qui, si l'on en excepte quelques endroits concernant la Conscience, est un fort bon livre, il ne le nie, que dans la même vue; parce que si les Catholiques l'avoient crû Auteur de ce livre, & en même tems de l'*Avis aux*
Ré-

Réfugiez, ils se feroient apperçus qu'il les jouïoit; puis que si dans l'Avis il fait l'éloge de l'Eglise Romaine, dans le Commentaire il foudroye ses maximes, comme on le peut voir sur tout dans la Préface générale & dans tout le I. Tome.

Il est vrai qu'il dit * qu'il l'a désavoué publiquement, en bonne forme. Mais ce désaveu ne sert de rien, contre ceux qui ont vû la copie écrite de sa main; lors que le feu Sr. *Wolfgang* faisoit imprimer cet Ouvrage à Amsterdam. Un Docteur en Médecine de cette ville *, qui corrigea alors ce Livre, en pourroit rendre témoignage, & ce Libraire ne l'a jamais fort caché. Mr. *Bayle* ne le nie pas même nettement. Il ne se fonde que sur ce que Mr. *Jurieu*, mal-informé d'abord, en avoit soupçonné d'autres; quoi qu'il fût bien que Mr. *Jurieu* mieux informé avoit changé de sentiment, comme on le voit dans ses ‡ Additions sur le livre des *Pensées sur les Comètes*. Il renvoye aussi au mois d'Avril 1687. de la République des Lettres, où il ne dit

* *Entretiens contre Mr. Jaquelot, p. 483.*

† *Ceux qui ont dit que ç'avoit été le Sr. de la Crose, se sont trompez. ‡ Voyez pag. 537. de l'Édition de 1704.*

dit pas nettement qu'il n'en est pas l'Auteur, mais fait seulement entendre qu'on le desobligerait de le lui attribuer, & que le stile, qu'il avoit négligé à dessein, ne ressembloit pas au sien; à peu près comme il a fait à l'égard de l'*Avis aux Réfugiez*. Si Mr. Bayle avoit eu quelque sincérité & quelque amour pour le véritable honneur, il auroit corrigé ce qu'il y a de mauvais à l'égard de la Conscience, dans son *Commentaire*, & auroit avoué le reste publiquement, sans rien risquer parmi les Protestans raisonnables. Mais la raison, que j'en ai dite, l'en empêchoit, & peut-être encore qu'il s'y en est joint une autre, depuis les disputes qu'il a eues avec Mr. Jaquelot & avec moi. C'est, comme le croient bien des gens, que dans le premier Chapitre de cet Ouvrage, il soutient ouvertement la Raison, contre ceux qui la voudroient étouffer. On lui a * reproché cette contradiction, & il ne savoit comment s'en tirer. Pour cela, il falloit persister à nier qu'il fût l'Auteur du *Commentaire*.

C'est là la conduite de Mr. Bayle; ce sont-là les pensées dans lesquelles, il est mort. Cela me fait ressouvenir d'un

* Voyez *Biblioth. Chois.* T. XI. p. 410.

d'un discours remarquable d'*Epictete* *
 qui en parlant de l'état, où il souhai-
 toit que la mort le surprît : „ Je sou-
 „ haite, *disoit-il*, d'être surpris par la
 „ mort, lors que je ne serai occupé
 „ à autre chose, qu'à corriger ma vo-
 „ lonté, pour me défaire de mes pas-
 „ sions, pour mettre mon esprit en
 „ état de ne pouvoir être empêché de
 „ faire son devoir, ni contraint de
 „ l'abandonner, & pour être libre. Je
 „ souhaite d'être trouvé essayant d'en
 „ venir à bout, afin que je puisse di-
 „ re à Dieu : *ai-je violé vos comman-*
 „ *demens en quelque chose ? Ai-je mal*
 „ *usé des occasions, que vous m'avez*
 „ *données ? Ne me suis-je pas bien servi*
 „ *de mes sens, ou de mes connoissances ?*
 „ VOUS AI-JE JAMAIS ACCU-
 „ SÉ ? ME SUIS-JE PLAINT DE
 „ VÔTRE CONDUITE ? *J'ai été*
 „ *malade, parce que vous l'avez vou-*
 „ *lu. Et d'autres aussi, direz vous ;*
 „ *mais je l'ai été de bon-gré. J'ai été*
 „ *pauvre, par votre volonté, mais gai*
 „ *& content. Je n'ai pas été Magis-*
 „ *trat, parce que vous ne l'avez pas*
 „ *voulu, & je n'ai pas même souhaité*
 „ *de l'être. Me voyez vous plus triste,*
 „ *à cause de cela ? Ne venois-je pas à*
 „ vous,

* *Apud Arrianam Lib. III. c. 5.*

„ vous, avec un visage gai, & prêt
 „ à obéir à vos ordres ? Voulez-vous
 „ que je me retire présentement de cet-
 „ te assemblée ? (Il entend parler de la
 „ vie.) Je m'en retire. Je vous sai-
 „ toute sorte de gré de ce que vous m'a-
 „ vez bien voulu faire part de cette
 „ fête, me faire voir vos ouvrages &
 „ me faire comprendre votre conduite.
 „ QUE LA MORT ME SURPREN-
 „ NE EN ÉCRIVANT ET EN LI-
 „ SANT DE SEMBLABLES CHO-
 „ SES.

Si l'on ôte de ces paroles un peu
 d'orgueil Stoïcien, & qu'on les pren-
 ne dans un sens Chrétien, il n'y a
 personne qui ne souhaitât de mourir
 dans de semblables pensées; plutôt
 qu'en cherchant des difficultez contre
 la Providence, & des mensonges pour
 nuire à son Prochain. Il est certain au
 moins qu'il n'y a rien de si vrai, que la
 maxime générale de ce Philosophe;
 qu'il est de l'intérêt de chacun d'être
 surpris, par la mort, en s'aquitant
 des devoirs auxquels la Providence l'a
 appelé, & dans des sentimens de re-
 connoissance pour les biens qu'il en a
 reçus. On nous décrit Mr. Bayle mou-
 rant dans une grande *indifférence pour*
la vie. Cela pourroit être vrai, en un
 sens;

sens; parce que malgré toutes ses rodomontades, il étoit convaincu qu'il ne feroit désormais que survivre à sa réputation. Autrement un homme aussi vindicatif qu'il l'étoit, & aussi occupé à se venger actuellement, qu'il le paroît dans ses derniers Ouvrages, devoit souhaiter de vivre pour se venger, & pour voir, s'il étoit possible; les effets de sa vengeance. On dit à la vérité, que la vengeance, pour les gens de cette humeur, * est un bien plus doux que la vie:

At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ.

Mais il leur est néanmoins encore plus doux de survivre à leur vengeance, que de mourir dans les peines. On conçoit aisément que ces sentimens ne sont pas les sentimens d'un *Philosophe*, si par ce mot on entend un homme sage, ou au moins qui tâche de l'être. Aussi quand on dit que *Mr. Bayle* a vécu & est mort en *Philosophe*, on entend, si l'on sait ce que l'on veut dire, toute autre chose par là. On ne peut vouloir dire, sinon qu'il a vécu & qu'il est mort en *Philosophe Epicurien*, ou *Pyrrhonien*, qui ne s'est jamais soucié ni de la Vérité,

ni

* *Juvenal. Sat. XIII, 180.*

ni de la Vertu, mais qui s'est abandonné sans scrupule à ses passions; dont la principale étoit de confondre tout; de nous faire accroire que les Notions Communes se contredisent, pour jeter les hommes dans des doutes, dont ils ne pourroient jamais sortir; d'établir qu'on a plus de sujet de croire Dieu un Etre mal-faisant, que bien-faisant, si l'on suit les Lumieres Naturelles; qu'une République d'Athées seroit aussi bonne, que les Républiques Chrétiennes d'aujourd'hui, & qu'une République même qui seroit véritablement Chrétienne, ne subsisteroit pas un moment, parmi des Républiques d'Athées. C'est ce qu'il tâchoit de persuader au monde & dont il remplissoit ses livres, lors qu'il a été surpris par la mort.

Pour moi, je me crois obligé de faire tout le contraire, & Dieu veuille que lors qu'il lui plaira de m'appeler à lui, je me trouve occupé à persuader aux hommes qu'ils doivent suivre les lumieres célestes de la droite Raison, & de l'Evangile; qu'ils ont des preuves infinies de la bonté de Dieu; qu'ils doivent l'aimer & se confier en lui, en observant ses commandements, autant que la foiblesse de la nature hu-

humaine le permet; qu'ils sont obligés en particulier de se pardonner réciproquement, & de se faire tout le bien qu'il leur est possible; & qu'il est également de leur devoir des'opposer à l'Athéisme & aux mauvaises mœurs au dedans, & au dehors aux usurpations des voisins, lors qu'elles sont intolérables, en vertu du droit naturel de toutes les Societez, que l'Évangile n'a point détruit, pourvu que l'on observe tout ce que la Justice & l'Humanité demandent. Je pourrois produire des témoins, qui déposeroient qu'il n'a pas tenu à moi que la dispute, que j'ai eue avec Mr. Bayle ne finît pendant sa vie, & qu'il ne parût rien contre lui après sa mort; en supprimant de son côté ce que le chagrin, qui l'a tué, lui avoit fait écrire. Je dois dire, encore que ç'a été le sentiment de quelques uns de ses Amis, à qui je m'étois ouvert là-dessus. Mais puis que d'autres ont crû devoir publier des choses, qui achevent de le deshonorer, je ne saurois qu'y faire. La défense de la Verité & de l'honneur de ceux qu'il a attaquez sont deux choses, comme je l'ai dit, qui justifient assez ma conduite. Ce que je dirai ne peut plus lui nuire, Dieu a dé-
ja

ja décidé de son sort ; mais ce qu'il a écrit à la fin de sa vie pourroit nuire non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui pourroient s'imaginer, comme il le faisoit lui même, que l'on ne demeure dans le silence, que pour ne pouvoir pas répondre. Il se pourroit faire que des esprits, faits comme le sien, renouvelleroient ses difficultez, & que d'autres en seroient embarrassés, si l'on n'y répondoit, pour la dernière fois. On ne pourra pas d'ailleurs m'accuser de faire le courageux, depuis qu'il n'est plus, après l'avoir craint pendant qu'il avoit la plume à la main. Je n'ai pas eu plus de peur de lui, il y a un an, ou deux, que j'en ai à présent ; comme ce que j'ai publié contre lui, depuis cetems-là, en peut convaincre les Lecteurs.

Je tâcherai de faire quatre choses, dans cette réponse. La I. sera de montrer qu'il ne s'est pas conduit, comme un Chrétien & un Protestant devoit le faire : la II. qu'il avoit tort de me déchirer, comme il l'a fait : la III. qu'on peut très-bien défendre la Providence Divine, par la Raison, contre les objections des Athées : & la IV. enfin que la passion de contredire a trompé Mr. Bayle, en divers incidens

cidens de nôtre contestation, & qu'il n'a pû répondre aux objections qu'on lui a faites, & qui renversent entièrement sa doctrine.

I. MR. *Bayle* introduit, dans ses Entretienſ, deux Pyrrhoniens infectez de diverses opinions des Athées; quoi qu'ils fassent semblant d'être Calvinistes, pour tromper le Public. Ces deux illustres personnages, qu'il nomme *Maxime* & *Themiste*, & qu'il auroit pû nommer aussi justement l'un *Pierre* & l'autre *Bayle* (car ce n'est qu'un seul homme qui paroît tour à tour, sous deux masques) sont parfaitement d'accord à s'entre-louër, & à se blâmer, sans que l'un fasse la moindre difficulté à l'autre. Ainsi on peut prendre tout ce que *Maxime* & *Themiste* disent, comme s'il sortoit immédiatement de la bouche de Mr. *Bayle*; qui chante tout seul ses louanges & ses triomphes chimeriques, & terrasse ses Adversaires; en ne faisant que répéter ses principes, sans refuter les raisons qu'on leur a opposées. Comme c'étoit l'homme du monde le moins propre à écrire en ordre & qui brouille tout de digressions, d'incidens qui ne font rien au fait, de notes marginales, de parenthèses, de redites sans fin.

fin, & d'autres choses semblables ; il a entierement renversé & confondu les matieres. Outre qu'il n'étoit pas fort capable de les bien ranger, quand même il y auroit eu quelque intérêt : comme il en avoit ici un tout contraire, & que ce desordre servoit à confondre les Lecteurs, il s'y est jetté à corps perdu. Ajoûtez que sa fièvre échauffant sa bile, la colere le brouilloit si fort, qu'il ne savoit ce qu'il écrivoit, & qu'il débitoit les songes d'un fièvreux, *febricitantis somnia*. Je tâcherai donc de le redresser, autant qu'il sera possible, en réduisant toute nôtre dispute aux chefs généraux dont j'ai parlé, & je commencerai par les avertissemens, qu'on lui a donnez sur sa conduite.

I. J'avois averti Mr. Bayle* que sa conduite, en recueuillant des objections contre la Providence Divine, & défiant tous les Théologiens d'y répondre, n'étoit ni d'un Chrétien en général, ni d'un Protestant en particulier. Je le lui avois fait voir, par plusieurs raisons, & j'avois pris pour juges de cela Mrs. le Ministres de l'Eglise François de Rotterdam. C'étoit à lui à les faire déclarer en sa faveur, ou quelques au-

Tome XII

K

tres

* Tom. IX. p. 111. & Tom. X. p. 367.

tres Théologiens Réformez, s'ils approuvoient sa conduite. Mais il ne l'a pû faire, & j'ai droit de supposer qu'ils la condamnent; aussi bien que tous les autres Réformez, qui ont quelque crainte de Dieu. Cela l'a mis dans une colere terrible, & son but principal dans ce Volume est de persuader au Public qu'il est bon Réformé, & de me diffamer au contraire, comme un homme dangereux, parce que j'ai eu la hardiesse de le démasquer. C'est ce que nous allons voir en détail.

a. On a dit * qu'il avoit beau affirmer qu'il croyoit que Dieu est bon, parce que l'Écriture le dit; puis que si ses raisons contre la Bonté de Dieu étoient démonstratives, comme il le prétend, il ne lui étoit pas possible de croire la vérité de la Révélation; qui n'est pas fondée sur des preuves plus claires, que des démonstrations. Pour se tirer de ce mauvais pas, il a d'abord changé la question, & dit † qu'il faut que j'établisse comme une proposition incontestable que quiconque reconnoit qu'une doctrine est exposée à des objections, reconnoit aussi, par une conséquence nécessaire, la fausseté de cette doctrine. Ce n'est point ce que je dis, car je

re-

* Tom. V. p. 366. † Ent. p. 2.

reconnois qu'il y a des doctrines très-veritables & sujettes à de grandes difficultez ; mais je soutiens qu'une doctrine, qui détruit des Notions évidentes, & qui est clairement incompatible avec elles, est fautive. Notre Auteur avoué que la doctrine de la Bonté de Dieu est de cette sorte, puis qu'il dit par tout qu'il faut abandonner * les *Notions Communes*, pour la défendre. C'est tout de même que si j'admettois cette Notion Commune des Mathématiques, que le P. *Preftet* met à la tête de ses *Elemens* ; si la conséquence légitime & naturelle d'une proposition est absurde, ou fautive, la proposition est pareillement fautive & sa contradictoire véritable ; qu'après avoir admis cet Axiome, je reconnusse que par une conséquence claire & légitime il s'enfuivroit une fausseté d'une doctrine, que je soutiendrois ; & que je voulusse néanmoins retenir la doctrine, comme vraie. On me diroit d'abord que je ne puis pas douter de la vérité de cette Notion Commune, & que je me moque du monde, lors que je dis que je crois un dogme, qui lui est contraire. Autre chose est de dire qu'il y a quelque difficulté dans une chose, que

K 2

je

* Voyez p. 121. & suiv.

je n'entends pas parfaitement, comme par exemple dans la divisibilité de la matiere à l'Infini, & en général dans toutes les questions, qui regardent l'Infini, qui de sa nature est au dessus d'un Esprit fini; & autre chose est de dire que j'ai une démonstration, contre la divisibilité de la Matiere à l'Infini, & que néanmoins je la crois. Le second est absurde, & le premier est vrai. On peut faire mille difficultez, qu'on ne sauroit foudre, contre des effets indubitables de la Nature; parce qu'on ne fait pas comment ces effets se produisent, & que la nature des Corps ne nous est que très-imparfaitement connue; mais on n'a point de démonstration, pour prouver que ces effets sont impossibles.

Mr. *Bayle* * prétend que les trois sentimens, sur la divisibilité de la matiere; qui est, selon les uns, divisible à l'infini; composée, selon les autres, de points Mathématiques, sans étendue; & , selon les troisièmes, d'Atomes Physiques, ou de particules naturellement indivisibles à cause de leur dureté, quoi qu'étendues; il prétend, dis-je, que ces sentimens sont fondez sur des démonstrations, comme le croient ceux
qui

qui les soutiennent, & que néanmoins ils sont exposez à des difficultez insolubles. Mais il est certain qu'il y a des démonstrations contre les deux derniers, qu'il n'y a point de démonstrations en leur faveur; & que l'on prouve démonstrativement le premier, sans qu'il y ait aucune démonstration opposée. Il y a des difficultez, contre ce sentiment, comme je l'ai dit, mais on ne sauroit lui opposer aucune Notion Commune, ou Axiome de la droite Raison, parce que l'évidence n'est pas opposée à l'évidence. Si cela étoit, deux propositions contradictoires pourroient être vraies, comme Mr. Bayle esperoit * qu'on le prouveroit quelque jour, & alors le Pyrrhonisme seroit parfaitement établi.

Si l'on disoit d'un côté que c'est une Notion Commune, *que la Bonté de Dieu est infinie*, comme il est vrai, & comme nôtre prétendu Philosophe auroit été obligé d'en convenir; & que l'on dît d'ailleurs *que la Bonté de Dieu n'est pas infinie*, comme il paroît évidemment, selon les Notions Communes, par sa conduite, ainsi que Mr. Bayle le prétendoit; ceux qui en-

K 3. ten-

* Contin. des Pensées sur les Com. T. II.

p. 554.

tendroient un pareil discours pourroient dire deux choses, auxquelles il n'y auroit rien à répliquer. La première c'est qu'il est impossible que ces deux Propositions soient vraies, si l'on entend les mots de *Bonté infinie*, dans le même sens, dans l'une & dans l'autre. Une même Proposition, dit le P. Prestet, prise seulement en un sens, ne peut pas être tout ensemble véritable & fausse. Personne n'en peut douter, & si quelcun disoit le contraire, ce ne pourroit être, que pour se moquer. La seconde chose, que l'on diroit à ceux, qui prétendroient avoir prouvé, par des *Notions Communes*, que Dieu n'est pas infiniment bon, & qu'ils le croient néanmoins; c'est qu'ils sont de mauvaise foi, ou fous, au moins à cet égard. Mais on ne les croiroit pas fous, si on les voyoit échauffez à prouver que Dieu n'est pas bon, & se fâcher avec emportement contre ceux qui voudroient montrer le contraire. On jugeroit qu'ils ne disent que par politique qu'ils croient que Dieu est bon, mais que dans le fonds ils ne le croient point.

Ainsi Mr. Bayle ne pouvoit pas exiger que nous crussions qu'il ne croyoit point que Dieu, ou celui qui conduit le

le Monde fût un Etre mal-faisant, quoi qu'il le prouvât par les raisons *victo-rieuses & invincibles*, selon lui, des Manichéens ; mais qu'il croyoit au contraire que Dieu est bon, quoi qu'il n'en donnât aucune preuve. Ce n'est point là se conduire, en bon Réformé.

Il objecte à la vérité les * *Mysteres de la Religion*, auxquels il faut soumettre sa Raison ; mais les *Mysteres*, que nous croyons, ne sont pas opposés aux *Notions Communes*, comme on le lui a soutenu, & comme on le fera voir encore dans la suite.

3. Il trouve † mauvais que j'aye dit qu'il regarde les objections des Manichéens comme des raisons *démonstratives*, ou comme des *démonstrations de Mathématique*. Je vois bien que, s'il parle sincèrement, il ne savoit ce que c'étoit que démonstration ; & je croirois presque ce qu'on a dit de lui, qu'il avoit avoué, qu'il n'avoit jamais pu entendre la démonstration du premier Problème d'*Euclide*. *Démontrer* n'est pas proprement tirer des lignes, & faire des figures, ou calculer ; c'est prouver ce que l'on avance, par des principes clairs & par des conséquences évi-

K 4

den-

* Pag. 12, † Pag. 45.

dentes; & c'est ce que Mr. Bayle cro-
 yoit que les ennemis de l'Evangile fai-
 soient. Il dit dans ses *Entretiens*, p. 16.
que la Raison forme des difficultez
 ÉVIDENTES contre les Mystères de
 l'Evangile; & un peu plus bas que le
 dogme de la Trinité est combattu par
 des Notions ÉVIDENTES, & qu'il
 faut sacrifier à l'autorité divine ces
 Notions ÉVIDENTES. Il dit encore
 p. 61. que l'on prouve démonstrative-
 ment que ni l'Arminianisme, ni le Mo-
 linisme ne peuvent disculper Dieu, si
 nous jugeons de la conduite de Dieu,
 selon les Notions Communes; & encore
 moins les autres Systèmes. En effet, il
 dit à la fin de la page suivante qu'il
 n'y a point de Chrétien, qui ne connois-
 se ÉVIDEMMENT que de permettre
 le mal, que l'on a le droit & le pouvoir
 d'empêcher & que l'on peut empêcher,
 sans qu'il en arrive aucun inconvénient,
 est une mauvaise action, & que néan-
 moins Dieu se conduit ainsi. C'est là
 ce que tout le monde appelle démon-
 trer. Le principe est clair, la consé-
 quence est bien tirée; que faut-il da-
 vantage, pour faire une démonstra-
 tion?

Je soutiens qu'un homme, qui croit
 Évidentes les preuves Manichéennes,
 ne

ne peut pas ne s'y pas rendre, & ne pas regarder le sentiment contraire comme faux, s'il est dans son bon sens. Je le ferai voir plus distinctement, dans la suite; car nôtre Auteur y revient plusieurs fois, & il ne faut pas imiter ses répétitions. Il n'acheve rien en un seul lieu, & il recommence à parler de la même chose, lors qu'on s'y attendoit le moins.

4. Je lui avois objecté, qu'il se moquoit de Dieu & des hommes, en le décrivant comme un Etre malfaisant, sous prétexte d'humilier la Raison; & que c'étoit de même que si on décrioit un Roi comme un Tyran, pour humilier ceux qui tâcheroient de rendre quelque raison de sa conduite.

* Il oppose à cela une autre comparaison, où il suppose qu'on eût rendu de mauvaises raisons de la conduite d'un Souverain, & qu'un autre homme eût fait voir, que ces raisons ne valaient rien, & que l'on ne devoit pas raisonner sur la conduite de ce Prince, mais soumettre ses lumières à sa Sagesse. Il dit que ce Prince approuveroit les discours de cet homme, & se moqueroit des premiers. Mais il omet le principal; c'est que

K 5. cet

* Pag. 225.

set homme auroit employé tout son esprit & toute sa rhétorique, pour diffamer ce Prince, parmi ceux qui auroient d'ailleurs crû que la Politique étoit bonne; en disant que, pour le défendre, il falloit renoncer à toute notion de Prudence, quoi que claire & évidente, pour soumettre sa Raison à la Sagesse incompréhensible du Prince. Il est certain qu'un Prince prendroit cela, pour un très-mauvais office & qu'il jugeroit, qu'on ne le feroit que pour exciter de la rebellion, en lui attirant le mépris & la haine de ses Sujets. Je ne tirerai pas la conséquence, qui naît de là, je laisserai le Défunt au jugement du Roi très-bon & très-juste, qui a créé & qui conduit l'Univers, avec une Bonté infinie. Il peut faire des grâces, comme il lui plaît; mais il ne faut pas imiter un si mauvais exemple, que celui de notre prétendu Philosophe; sous prétexte qu'il n'est pas permis aux hommes de prononcer ici bas, sur le sort de ceux qui sont allez rendre compte à Dieu de leurs actions.

5. On avoit trouvé mauvais, que Mr. Bayle se fût appliqué à inventer des difficultez, contre la Providence, pour les proposer sous le nom des Ma-
ni-

manichéens. Néanmoins pour l'épargner, on n'avoit répondu d'abord qu'aux Manichéens, & l'on avoit eu soin de le distinguer de ces gens-là.

Mais la chose changea de face, depuis qu'on s'aperçut des mauvais dessein de Mr. Bayle, qui se choquoit que l'on essayât de répondre à leurs objections, & qui soutenoit les Manichéens, avec autant de violence que de hardiesse, quoi qu'il dît qu'il croyoit le contraire. Aussi a-t-il changé de langage. Il nous dit ici * *qu'il n'a point inventé les objections qu'il a établies dans son Dictionnaire; qu'il n'a fait qu'étendre celles, qui se trouvent dans un Livre de Mr. Jurieu, & dans plusieurs autres Controversistes.* Si cela étoit, pourquoi ne disoit-il d'abord que ce n'étoient point les Manichéens qui parloient, que c'étoient les Réformez? Pourquoi ne mettoit-il pas cela dans son Dictionnaire, à l'Article de Calvin, ou à celui de quelques uns de ses Disciples? C'est un bel honneur qu'il leur fait, que de témoigner que c'est de leur doctrine, qu'il a puisé les plus fortes objections, que l'on puisse faire contre l'unité de Dieu, & contre la Sainteté & la Bonté; & que cela

K 6

leur

* Pag. 29.

leur est commun avec les Manichéens. Ceux qui le prennent pour un bon Réformé, parce qu'il le dit, pour se moquer d'eux, & pour porter de plus dangereux coups à la Religion, en faisant semblant de la croire, méritent bien cette récompense.

Mais comme Mr. Bayle avoit le privilège Pyrrhonien de se contredire, il dit * dans la suite, qu'il a été obligé en faisant l'Histoire des hérésies, dans son Dictionnaire, de faire connoître le fort & le foible des opinions des Manichéens. Il devoit donc rapporter ce que ces Hérétiques disoient, & non tirer, comme il le dit auparavant, des objections des livres de Mr. Jurieu, pour les produire sous leurs noms. Ce n'est point être Historien, que d'attribuer aux gens ce qu'ils ne disent jamais; mais ce que d'autres gens ont débité, sur d'autres principes.

Il dit que c'est *une singularité des plus insignes, que les Manichéens aient pu faire des objections, qui réduisoient à d'étranges embarras les Orthodoxes.* Il falloit dire, s'il eût parlé conformément à ce qu'il a avancé, que les Orthodoxes s'embarrassent eux mêmes; mais il n'osoit pas attaquer ouvertement

ment l'honneur du Parti , parce qu'il vouloit se mettre à couvert de son autorité , & ruiner en même tems la Religion , par ses principes.

Cette singularité , ajoute-t-il , est fort propre à humilier nôtre esprit & à nous porter à des réflexions utiles sur la constitution bizarrement ténébreuse des connoissances humaines ; c'est à dire , en bon François , au pur Pyrrhonisme ; puisque si les Manichéens ont des preuves évidentes de la fausseté de nos sentimens , & nous des preuves évidentes de leur verité ; on ne sauroit à quoi s'en tenir.

6. On a accusé Mr. Bayle de croire que ni l'Ecriture , ni la Raison ne disculpent pas Dieu du mal ; parce que , selon lui , la Raison & l'Ecriture représentent Dieu agissant comme un Etre mauvais & mal-faisant. Que répond-il à cela ? Autre chose que ceci : *N'est-ce pas l'en disculper , que de nous le faire connoître comme une Nature souverainement parfaite ? Or c'est ainsi que la Raison & l'Ecriture nous le représentent.* Il est vrai que la Raison & l'Ecriture nous le représentent tel qu'il dit ; mais ce n'est pas , selon les idées de Mr. Bayle , qui le nie formellement ; puis qu'il faut renoncer ,

si on l'en croit, aux lumières de la Raison, pour satisfaire aux objections qu'il a faites contre la Bonté de Dieu; & que tous les Systèmes Chrétiens, & sur tout celui qu'il nomme, pour se moquer, *Orthodoxe*, tiré de l'Ecriture, comme il le disoit, le représentent mauvais. La Bonté, qui, selon l'idée que l'on attache communément à ce mot, est une qualité par laquelle on est disposé à pardonner facilement, & à faire du bien, est sans doute un attribut de l'Etre tout parfait; mais, non selon les raisonnemens de nôtre Pyrrhonien, qui dit que nous n'avons point d'idées de la Bonté, qui est en Dieu: comme je l'ai déjà montré dans les autres réponses, que je lui ai faites, & comme je le fera voir encore, dans la suite de celle-ci. Il se sert ici des maximes de la République des Arhées, qui permettent de mentir pour se tirer d'affaire, & de dire tout le contraire de ce que l'on pense, quand on espere d'en tirer de l'avantage. Tout le sens, qu'on pourroit donner à ce qu'il dit, de la Bonté de Dieu; c'est que s'il y en avoit un, il faudroit qu'il fût bien-faisant, sans quoi il ne pourroit pas être tout-parfait. C'est tout ce qu'il pou-

pouvoit prouver aux Manichéens ; car pour l'Etre, qui gouverne le Monde, les Manichéens montrent évidemment, selon lui, que c'est un Etre mal-faisant.

7. Mr. Bayle prétend que l'on devoit juger * plus équitablement des motifs, qui lui avoient fait proposer avec pompe les objections des Manichéens ; tels que seroient ceux de faire leur histoire fidelement, & d'humilier l'esprit humain. Mais je viens de montrer qu'il a eu toute autre chose en vue. Il a été averti de toutes parts que l'on étoit scandalisé de sa conduite, mais il ne l'a point changée ; au contraire il a soutenu, avec toute la hauteur possible, la validité des objections des Manichéens, contre Mr. l'Archevêque de Dublin, contre Mr. *Jacquet* & contre moi ; comme s'il s'étoit agi d'une chose fort importante. Il a hazardé là-dessus toute sa réputation, & s'est engagé dans des querelles les plus fâcheuses, plutôt que d'avouer qu'il s'étoit trompé. On lui a fait voir évidemment qu'il s'ensuivoit de là que la Religion étoit perdue, comme je l'ai montré, dans le Tom. IX. p. 151. & suiv. Il n'a rien répondu à cela &

a

* Pag. 33. & suiv.

a avoué, par son silence, que je raisonnois bien. Il n'étoit pas fâché, dans le fonds, que les Théologiens, qui soutiennent que les lumieres de la droite Raison ne trompent pas, fissent voir que de ses objections s'ensuivoit la ruine de la Religion ; parce qu'il s'imaginait que ceux qui sont dans des principes, selon lesquels on ne peut pas répondre raisonnablement à ces objections, comme ils l'avoient, feroient peu à peu disposez à abandonner la Religion, plutôt que leurs anciens principes. Je le lui ai * reproché, & il n'y a rien répondu. Je suis persuadé, que c'est ce qui l'a mis principalement en colere contre moi, parce qu'il voyoit sa mine éventée, & toutes ses esperances ruinées.

Il prétend encore avoir eu deux autres motifs. Le premier † *c'est qu'il a pu esperer que son travail piqueroit d'honneur quelques uns de ces grands génies, qui forment de nouveaux Systèmes, & qui pourroient inventer un dénouement inconnu jusqu'ici.* Il paroît, au contraire, qu'il trembloit qu'on ne trouvât un semblable dénouement, par la fierté, avec laquelle il a répondu à ceux

* Tom. IX. p. 149. & Tom. X. p. 405, & suiv. † Pag. 35.

ceux qui lui ont appris des choses, auxquelles il ne s'attendoit point, & qui levoient entierement ses difficultez. Il ne fait autre chose, que des raisonnemens *ad hominem*, ou *ad invidiam*, contre eux; & ne se met à couvert, que sous le manteau de l'*Orthodoxie*. Il les rend suspects & odieux, autant qu'il peut, non en faisant voir qu'ils se trompent, mais en donnant des noms choquants à leurs sentimens. Il se défend, non par des raisons, qu'il crût bonnes; mais par l'autorité de l'*Orthodoxie*, qui devoit se soutenir, ou tomber avec lui. En un mot, on voit, par tout, un homme qui n'a nullement en vuë la Verité, mais seulement d'embarrasser tout, & de faire tomber la Religion dans une si grande confusion, qu'elle n'en pût jamais revenir. Je ne redirai pas ce que j'ai déjà dit là-dessus; je renverrai les Lecteurs à la 1. Partie de l'*Examen de sa Théologie*, par Mr. Jaquelot, qui a prouvé si évidemment qu'il n'avoit que de mauvais desseins, qu'il faut s'aveugler tout exprès, pour ne pas en convenir, après avoir lu cet Ouvrage.

Le dernier motif de Mr. Bayle, si on l'en croit, est qu'il pouvoit croire que son procédé lui serviroit à mieux
ju-

juger des Lecteurs, & à discerner s'ils sont équitables, ou iniques. Comme si l'on avançoit des choses, propres à choquer tout le monde, pour voir qui les prendra bien, ou mal ! Ce motif est tiré de trop loin. *Mr. Bayle* étoit si brouillé, par sa lecture confuse de méchans livres, & par la mauvaise coutume qu'il avoit prise de jeter sur le papier tout ce qui lui venoit dans la tête, sans l'examiner ; qu'il ne s'apercevoit plus de la différence qu'il y a entre le vrai-semblable & le ridicule. Il voyoit d'ailleurs que les sots se laissent tromper, par de simples paroles, & il leur en donnoit en toutes occasions, assuré qu'il duperoit au moins quelcun.

8. Je lui avois reproché *son style de goinfre*, dans des matieres graves & serieuses ; & il me répond, qu'il y avoit des Articles dans son Dictionnaire, qui souffroient de l'enjouement. Mais ce ne sont pas les Articles, où il s'agit de la Providence Divine, & de la Religion ; qu'il a traité en se moquant & dans son Dictionnaire & dans ses Réponses à un Provincial. Les Théologiens, qui ont quelque Religion, ne parlent pas ainsi des choses les plus relevées, & ne comparent pas Dieu à
une

une Femme, qui prostitue ses filles, à des hommes débauchez, & à un Heros d'un Roman mal-entendu.

9. J'ai trouvé mauvais, qu'après avoir avoué que faire Dieu Auteur du péché, c'est *conduire nécessairement les hommes à l'Atheisme*, il dît que les Manichéens prouvent évidemment que Dieu est auteur du mal, selon les Systèmes de tous les Chrétiens. Pour se tirer de là, il auroit fallu dire que les Manichéens le prouvent mal & qu'on peut les confondre. Il ne le fait point, il dit seulement, que la Raison & l'Ecriture nous enseignent le contraire; ce qui n'est pas vrai, selon lui, comme je l'ai montré, *nombr. 6.* Il se jette ensuite dans l'incompréhensibilité du prétendu Mystere, qu'il trouve ici; ce qui n'est rien dire, car s'il est évident que Dieu est la cause du mal, comme il le dit, on ne peut pas ne le pas croire; & il n'y a aucune raison aussi forte, qui nous puisse persuader que ce que nous voyons évidemment est faux. Comment pourroit-on prouver, qu'il suffit de dire qu'une chose est incompréhensible, pour ruiner une évidence opposée? Il n'y a rien, qu'on ne pût défendre par là,

là, & toutes les Religions les plus absurdes se pourroient servir de ce raisonnement. Les Payens, que Mr. *Bayle* soutenoit être pires que les Athées, pouvoient défendre ainsi toutes les fables qu'ils débitoient de leurs Dieux; en disant que s'agissant de la nature Divine, il ne falloit point raisonner là-dessus.

Quand les Théologiens, qui entendent la Science dont ils font profession, recourent à l'incompréhensibilité, c'est après avoir prouvé leurs dogmes directement & par des preuves évidentes. Par exemple, ils prouvent clairement l'Eternité & la Toute-présence de Dieu; & après avoir fait recevoir leurs preuves, si on leur fait des objections, dont la solution dépende d'une connoissance exacte de la nature Divine, ils disent, avec raison, que c'est une chose incompréhensible, & que par conséquent ils ne peuvent pas dissiper toutes les obscuritez, qui s'y trouvent. Mais Mr. *Bayle* n'a jamais prouvé que celui, qui gouverne le Monde, est bon; au contraire il a fait voir invinciblement, si on l'en croit, qu'il est mauvais; & après cela, il se contente de dire que la Bonté de Dieu est incompréhensible; ce qui est la même

me

me chose que dire qu'il est impossible de concevoir que Dieu soit bon. Il le faut néanmoins croire. Et pour quelles raisons ? On n'en apporte aucunes.

Il se défend, en disant que mon raisonnement tombe sur tout le corps des Eglises Réformées. C'est son propre raisonnement, qui les attaque, & non le mien : Faire Dieu auteur du péché, selon Mr. Bayle, c'est conduire les hommes à l'Athéisme : Selon le même, les Réformez font Dieu auteur du péché : Donc, selon le même, ils conduisent les hommes à l'Athéisme. Tous ceux qui ont quelque crainte de Dieu nient la seconde de ces propositions, & je n'ai garde de dire qu'ils parlent de mauvaise foi ; mais Mr. Bayle, qui la reçoit, en avouant qu'il ne peut rien répondre de raisonnable aux démonstrations des Manichéens, doit reconnoître la conséquence.

C'est en vain qu'il se sert de la distinction entre faire Dieu auteur du péché, par une conséquence, que nos Adversaires tirent de nos sentimens ; ou reconnoître directement qu'il est auteur du péché. Si la conséquence est bonne, & qu'on le reconnoisse, com-
me

me Mr. Bayle *, il faut avouer que l'on fait Dieu auteur du péché, & que l'on mène les hommes, par une conséquence inévitable à l'Athéisme; & pendant que l'évidence de cette conséquence subsiste, on est évidemment convaincu. Il faut montrer que la conséquence est mal tirée, ce qui est impossible en cette occasion, selon Mr. Bayle; ou avouer que l'on a une doctrine sujette à cet inconvénient, & par conséquent l'abandonner, si l'on veut passer pour raisonnable. C'est ce que l'on peut recueillir d'un endroit de nôtre Auteur, qui est sur la fin des Entretiens, où dans l'envie qu'il avoit de m'engager dans une querelle avec Mr. Jurieu, il décrit l'embarras, où il croit que je dois être à son égard, & fait voir en même tems ce qu'il croyoit lui même d'un dogme, d'où l'on tireroit, par une conséquence nécessaire, que Dieu est auteur du péché. † *Il posera pour principe*, dit-il en parlant de moi, *qu'il ne faut ni condamner, ni réfuter les erreurs & les impietez, que lors que ceux qui les enseignent en connoissent le venin:*

O R

* Voyez *Dict. Crit.* col. 2331. & 2332. où il se moque de Mr. Jurieu qui ne la reconnoit pas. † Pag. 237.

OR C'EST UN PRINCIPE RIDICULE ET ABOMINABLE. Pourquoi donc se fert-il lui même de cette distinction, pour s'excuser d'avoir dit que les Systèmes des Chrétiens conduisent à l'Atheïsme? Mais c'est un homme, qui avoit la fièvre, & qui n'entendoit rien dans ces matieres, qui parle. Ceux d'entre les Protestans, qui ne croient pas la Prédestination absolue, disputent fortement contre ce dogme & en montrent les conséquences fâcheuses; mais ils ne peuvent accuser de croire ces conséquences ceux qui les nient. Quoi qu'elles soient bien tirées, on peut n'en pas voir la liaison; & par conséquent ne les croire pas, encore que l'on croie la doctrine de laquelle elles naissent.

10. On a blâmé plus d'une fois Mr. Bayle de faire des objections, contre les Systèmes reçus de la Religion Chrétienne; sans déclarer lequel il vouloit suivre, ni en donner un meilleur. Là-dessus il se fâche, * & dit qu'il suit le *Système de Dordrecht*, ou des *Théologiens Réformez non-rationaux*. Quelcun a dit assez plaisamment là-dessus, que le Public m'étoit bien obligé, parce qu'on n'avoit jamais pu savoir au-

* Pag. 58, & 109.

auparavant de quelle Religion étoit Mr. Bayle, & que je l'ai obligé de se déclarer pour la Réformée. En effet, il a autant écrit contre cette Religion, en particulier, & contre toutes les Religions en général; que contre aucun dogme, qu'il ait entrepris de réfuter. Comme il n'avoit fait que proposer des difficultez contre la Religion, dans ses Articles de *Manès*, d'*Origene*, des *Pauliciens*, de *Pyrrhon*, & de *Simonide*, & qu'il attaquoit par tout toutes sortes de Chrétiens, dans son Dictionnaire; outre que dans sa *Continuation des Pensées sur les Comètes*, il faisoit ouvertement l'Apologie des Athées & avoit ramassé tout * ce qu'on peut dire de plus odieux contre les Réformez; il paroissoit assez qu'il n'avoit aucun Systême, de sorte qu'on lui a demandé quel Systême il suivoit. Il ne s'est enfin résolu de dire quel Systême il vouloit suivre, que dans ces Entretiens. S'il étoit encore en vie, on lui demanderoit 1. s'il est permis de dire que l'on suit un Systême, que l'on attaque de toutes ses forces, sous un personnage imaginaire, comme sont ses Manichéens? 2. S'il est permis de tourner en ridicule & de représenter com-

* Art. 77, & 81.

comme abominable une doctrine, que l'on croit la doctrine salutaire? 3. S'il est permis de dire que les difficultez, qu'il a faites sous le nom des Manichéens, contre ce qu'il dit être son sentiment, sont tirées des Théologiens de ce Parti, tel qu'est Mr. *Jurieu*, & les faire passer pour des extravagans, & pour des gens sans conscience? 4. S'il est permis de rendre odieux un autre, en attaquant en lui une doctrine, que l'on dit ensuite que l'on reçoit; comme il l'a fait, à l'égard de Mr. *Jurieu*? 5. S'il est permis d'écrire, pour & contre le même sentiment, comme il le fait à tous momens? Il dit, par exemple, qu'il croit la Prédestination, & cependant il fait voir dans l'Article 94. de sa *Continuation de ses Pensées sur les Comètes*, qu'elle est absolument incompatible, avec la béatitude de Dieu, qui est un attribut qui lui est essentiel. 6. S'il croit qu'il suffise de dire que l'on croit, ce que l'on dit être réfuté par des objections invincibles, & que l'on a fait valoir autant qu'on a pû; sans rien dire d'équivalent, pour appuyer ce que l'on dit que l'on croit? Il n'y a personne, qui ne prenne cette prétendue *foi*, pour une *foi politique*, dont on se moque.

Tome XII. L . . . roit,

roit, si l'on osoit. Il faudroit que Mr. Bayle prît l'affirmative, sur toutes ces demandes, & qu'il soutînt des paradoxes, qu'il ne persuaderoit à personne. C'est ainsi qu'avoit fait *Vanini*, Martyr de Mr. Bayle & qui fut brulé à Toulouse pour l'Atheïsme. Dans son *Amphithéâtre de la Providence*, il se soumet * à tous momens à l'Eglise, dont il reconnoît l'autorité infailible, & dont il étoit aussi persuadé, que Mr. Bayle l'est de celle du Synode de Dordrecht.

II. Dans l'Article de *Pyrrhon*, Mr. Bayle avoit dit que le dogme de la Trinité détruisoit cette Maxime, *que deux choses, qui sont les mêmes avec une troisième, sont les mêmes entre elles.* On lui a fait voir que la doctrine Scholastique satisfait à cette objection, en disant que le Pere, le Fils & le S. Esprit sont la même chose à l'égard de l'essence; mais qu'ils different, par rapport à leurs proprieté personnelles. *Engendrer* & être *engendré* n'ont jamais passé pour être la même chose, parmi les Théologiens. Nôtre Auteur méprise † cette réponse & dit que son

Ab-

* Voyez la fin de sa Préf. & pag. 320.
& 334. de l'Edit. de Lion en 1615.

† Pag. 101.

Abbé Pyrrhonien l'a cruë indigne de sa colere. Cependant il n'y réplique rien, & la raison de cela est qu'il ne savoit qu'y répliquer, en écrivant cette Page, & qu'auparavant il ne la savoit point, quoi qu'il fasse semblant de l'avoir suë. Cette ignorance n'est pas pardonnable à un fanfaron, qui vouloit faire voir que les dogmes du Christianisme meinent droit au Pyrrhonisme. C'est une chose honteuse d'ignorer des choses si communes, & d'entreprendre néanmoins de se moquer des Théologiens.

Il est revenu à la charge plus * bas, mais il ne fait que des exclamations, pour prouver qu'on ne peut embrasser le dogme de la Trinité, sans renoncer aux Notions Communes. Aulieu de raisonner de son chef, contre ce dogme, il n'ose pas s'y hazarder; mais il produit un passage tiré de la *Perpetuité de la Foi* de Mr. Nicole, pour nous apprendre, par l'autorité de ce fameux Janseniste, ce qu'il faut croire de la Trinité. C'est dans de semblables livres François, pleins de pensées outrées, que Mr. Bayle avoit appris le peu de Théologie, qu'il savoit.

L 2 Mr.

* Pag. 180.

Mr. *Nicole* dit donc que *la Divinité du Pere* (ou son essence) *n'étant point en lui distincte de sa paternité*, qui le rend *Pere*, & étant une même chose avec elle, se communique néanmoins au *Fils* sans elle, & devient une même chose avec la *relation*, qui le rend *Fils* sans le multiplier, & sans perdre son *unité*. Ce Théologien fait le plus de difficulté, qu'il peut contre le dogme de la Trinité, pour l'égaliser à celui de la Transsubstantiation, afin d'embarasser les Protestans, qui rejettent le second & reçoivent le premier. Ainsi il pousse les absurditez aussi loin, qu'il lui est possible, & se trompe à force d'outrer les choses. Il n'est pas vrai que les Théologiens enseignent communément que les propriétés des personnes sont identifiées avec l'essence divine; ni que le *Pere* soit rendu *Fils*, par une relation. A prendre ces paroles au pied de la lettre, on diroit assurément que Mr. *Nicole* étoit Sabellien; ce qu'il auroit néanmoins rejeté, comme une grande calomnie, si on l'en avoit accusé. Il est certain que tous les Théologiens Modernes, reconnoissent une distinction véritable entre la *personnalité* du *Pere*, pour parler à la Scholastique, & celle du *Fils*;

quoi

quoi qu'ils enseignent unanimément
 que leur essence est la même. Ils ne
 disent jamais que la *paternité* & la *fi-
 liation* sont une seule & même chose.
 Ils enseignent tout le contraire, com-
 me on le peut voir, dans le Tome II,
 des Dogmes Théologiques du P. *Pe-
 tau* Liv. IV. c. 10, & 11. où il expli-
 que divers passages embrouillez des Pe-
 res là-dessus. Si ceux qui veulent ex-
 pliquer un dogme, qu'ils avouënt être
 incomprehensible & par conséquent
 inexplicable, s'engagent dans des con-
 tradictions, c'est leur faute particu-
 liere; il n'en faut pas charger les Théo-
 logiens habiles & retenus, qui savent
 bien, qu'on ne doit pas aller au delà
 de ce qui est révélé, comme a fait
 l'Auteur de Mr. *Bayle*, ainsi que la
 seule lecture de ses paroles le montre
 assez. J'ai souvent remarqué que les
 Controversistes, comme Mr. *Nicole*,
 ne faisant attention qu'au but qu'ils se
 proposent, qui est d'embarrasser leurs
 Adversaires, outrent tout, pour ap-
 puyer leurs raisonnemens. Pourvû
 qu'il embarrassât les Protestans, pour
 le moment, qu'il raisonnoit contre
 eux, il ne se mettoit pas en peine des
 suites. C'est ce qui paroît dans ses *Pré-
 juges légitimes contre les Calvinistes*,

que l'on pourroit tout aussi bien intituler, *Préjuges légitimes des Mahométans contre les Chrétiens*, que *contre les Calvinistes*, en y changeant quelque peu de chose. Mr. *Pajon* a parfaitement bien découvert les Sophismes de cet Auteur, & les contradictions dans lesquelles il est tombé. J'ai été souvent surpris que Mr. *Nicole* & ses Amis aient pû passer en France, pour de si grands Théologiens; & j'ai beaucoup de penchant à croire que leur manière d'écrire en François, & la haine, que l'on avoit pour la Morale des Casuistes, qu'ils ont attaquée, ont fait toute leur réputation. Autrement un Théologien qui raisonne comme Mr. *Nicole*, dans ses *Préjuges* & dans le passage que Mr. *Bayle* en cite, ne sauroit passer pour grand Théologien, que comme Mr. *Bayle* étoit grand Philosophe. Dire qu'il faut soumettre sa Raison à de pures contradictions, comme ils font l'un & l'autre, & le débiter comme un dogme commun des Chrétiens, c'est les mener en effet droit au Pyrrhonisme; mais il y a une infinité de Théologiens, qui rejetteroient le principe de Mr. *Nicole* & de Mr. *Bayle*, comme une hérésie.

J'au-

J'aurois pû m'exempter d'entrer dans ce détail, car je n'ai garde d'adopter, ni d'entreprendre de défendre les subtilitez des Scholaftiques, sur des dogmes qu'ils n'entendent pas. Je les abandonne à ceux, qui les voudront attaquer, & je ne me suis obligé à défendre que ce qui est dans les Évangiles, & dans les Ecrits des Apôtres.

12. Mr. Bayle étoit si brouillé de son Pyrrhonisme, que cela lui avoit fait perdre le goût pour les bons raisonnemens, & qu'une legere vraisemblance suffisoit pour l'embarrasser. Il croyoit même que tous les Lecteurs étoient comme lui, & qu'il les surprendroit sans peine, par des paroles, & leur feroit accroire que le blanc est noir, dès qu'il voudroit l'entreprendre. On a été choqué, avec raison*, qu'il eût feint un Dialogue entre un Abbé Pyrrhonien & un autre Abbé, *qui ne savoit*, comme il dit, *que sa routine*, & qu'il eût fait raisonner l'Abbé Pyrrhonien, non seulement contre la Transubstantiation, mais contre la Trinité & l'Incarnation; qu'il prétend aussi être des dogmes propres à établir le Pyrrhonisme. Mr. Bayle répond, que nous supposons Mr. Jaquelot &

L 4

moi.

* Dans l'Article de Pyrrhon.

moi que le but de l'Abbé Pyrrhonien est de montrer que les mystères du Christianisme sont faux ; au lieu qu'il est clair que sa dispute ne tend qu'à ceci, c'est que la vérité de ces Mystères prouve qu'il y a des axiomes, qui sont tout ensemble faux & évidens, d'où il conclut que les Dogmatiques, qui soutiennent que l'évidence est le caractère de la Vérité, se trompent. Mais c'est-là justement prouver que ces Mystères sont faux, si son Abbé raisonnoit bien ; car tout dogme dont on tire légitimement une conséquence absurde, comme celle-là, est palpablement faux. C'est là un Axiome de Mathématique, que personne ne peut nier de bonne foi, & que le P. Prestet, comme je l'ai dit, a mis entre les Axiomes, ou Notions Communes, & principes généraux du Corps entier des Mathématiques, dès le commencement de ses Elemens. Nier des Axiomes de cette nature, ou dire même qu'on en doute, c'est mentir grossièrement, comme fait l'Abbé Pyrrhonien.

Celui qui lui a prêté les raisons, dont il se sert, dit qu'il faut se souvenir qu'il dispute contre un Abbé Catholique, & qu'il argumente contre lui ad hominem, en conséquence des mystères ; de sorte qu'il

qu'il a dû joindre la Transsubstantiation aux vrais Myfteres, pour garder les regles du vrai-semblable. Mais il faut se fouvenir aussi que cet Abbé victorieux, qui renverse tout avec tant de facilité, c'est Mr. *Bayle* lui même, qui débite ses principes sous un autre nom ; puis qu'il convient de la force de ses raisonnemens. Ainsi s'il ne vouloit pas choquer les Protestans, il auroit fallu au moins introduire son Abbé prenant pour exemple un dogme, ou deux de l'Eglise Romaine, sans toucher au reste. Mais il croyoit tous les Myfteres contre la Raison, comme il le témoigne * assez par tout, où il en parle, & c'est pour cela qu'il les a fait tous attaquer, par son Abbé. Dans l'Article † d'*Erasme*, qui s'étoit excusé à peu près de la même maniere, en rejetant les discours qu'il faisoit tenir à ses personnages, contre les sentimens communs, sur la nécessité de garder la vrai-semblance, Mr. *Bayle* avoué *qu'on peut opposer à cela qu'un Dialogiste, ou tel autre Ecrivain, qui sous la fiction d'un personnage emprunté veut débiter des pensées, doit choisir des sujets, qui par les lois de la vrai-semblance*

L 5

blance

* *Rép. aux Quest. Cb. 128, 159, 160.*† *Pag. 1156. col. 1.*

blance ne l'engagent point à dire CE QUI N'EST PAS ÉDIFIANT. C'est là, dit-il, toute l'objection à faire ; si l'on y joint cette autre, savoir, que quiconque prête à des Héretiques TOUT CE QUI SE PEUT AVANCER DE PLUS-FORT, POUR LEUR HERESIE, PLAIDE LA CAUSE DE SON COEUR, on tombe dans un jugement ridicule & téméraire ; comme a fait Mr. Bayle, qui soutient qu'on ne peut répliquer aux objections des Pyrrhoniens & des Manichéens. C'est ainsi qu'il s'est décrit lui même, comme il l'a fait plus d'une fois, sans y penser.

Après ce qu'on vient de lire, on ne se laissera pas surprendre aux manieres peu sinceres de nôtre Auteur*, qui feint de desavouër les conséquences de son Abbé Pyrrhonien ; & qui en même tems redit ce qu'il faut dire, pour convaincre les Lecteurs, qui ont tant soit peu de pénétration, qu'il en est persuadé. C'est qu'il faut avant toutes choses faire sentir aux Pyrrhoniens l'infirmité de la Raison, afin que ce sentiment les porte à recourir à un meilleur guide, qui est la foi. Ces paroles & le long passage de Calvin, qu'il

* Pag. 112. & suiv..

qu'il cite hors de propos, dans la suite, ne peuvent tromper que quelque Ministre de village; qui croit que l'on est de son sentiment, quand on lâche par-ci, par-là quelques mots, qui approchent de son jargon ordinaire; mais tous ceux, qui entendent un peu de Théologie, verront bien que c'est donner cause gagnée aux Pyrrhoniens. Ces gens-là parlent autant de la foiblesse des lumieres de la Raison, que Mr. Bayle, & en concluent que c'est pour cela qu'on ne doit pas s'y fier. *Sextus l'Empirique*, fameux Pyrrhonien, ne prêche autre chose. Si vous convenez avec eux de la fausseté des Notions les plus claires, comme fait notre prétendu Philosophe, vous n'êtes plus en état de leur prouver quoi que ce soit. Ces Philosophes rejettent la Révélation, & reconnoissent encore moins son autorité, que celle de la Raison; de sorte que vous ne leur sauriez rien prouver, si vous leur accordez qu'on doit se défier des lumieres naturelles. Le mot de *foi* est ridicule en cette occasion, car qui persuadera à un Payen, ou à un Libertin, qui doute de tout ce qu'il y a de plus assuré, par pur entêtement, qu'il est plus sûr de croire aveuglément, que d'exa-

miner ? Il se moquera de tous ceux, qui lui parleront de croire, sans savoir pourquoi, & il aura raison. Se conduire de la sorte c'est égaler la Religion Chrétienne aux Religions les plus ridicules, & nous mettre hors d'état de prouver quoi que ce soit aux incrédules. Comme j'ai objecté cela * plus d'une fois à Mr. *Bayle*, & qu'il n'y a rien répondu ; je ne doute nullement que ce ne fût là son but, qu'il n'osât pas avouer, & qu'il ne pouvoit pas nier non plus, parce que ses raisonnemens nous y conduisent nécessairement. Il n'étoit pas fâché que l'on tirât cette conséquence de ses objections, pourvu qu'on les jugeât solides, & qu'on le suivît où il auroit voulu nous mener ; c'est à dire, dans le Pyrrhonisme, en matiere de Religion.

13. J'ai dit au Tom. X, pag. 394. de cette B. C. que je ne lui impute rien que ce qu'il a dit, & qu'il avoué, en faisant allusion à la p. 370. où j'avois réduit à quatre chefs ce dont je l'avois accusé. Au lieu de prendre garde † à cela, il joint ce que j'ai dit p. 394. avec ce que je dis à la p. 392. où je soutiens qu'il attaque la Providen-

* *Tom. IX. de la B. C. p. 166. & T. X. p. 411.* † *Pag. 111.*

dence, qu'il tourne la Religion en ridicule & qu'il fait l'Apologie des Athées; & se plaint que je l'accuse d'avouër qu'il fait ce que je viens de dire; sur quoi il fait des exclamations tragiques, pour surprendre les fots. Je ne l'ai pas accusé d'avouër l'Atheïsme, mais d'avouër des sentimens, qui y meinent tout droit & par des conséquences nécessaires; comme de se moquer de la Religion, en attaquant la Providence, ce qu'il ne pouvoit pas nier. Je suis très-persuadé qu'il étoit convaincu que je ne lui attribuois rien, qui ne fût conforme à ses sentimens, soit à l'égard des choses mêmes, soit à l'égard des desseins qu'il avoit. La chose est trop claire, pour s'y tromper lui même; il ne s'agissoit que de tromper les autres, & c'est à quoi il travailloit uniquement. Il savoit que le poison, qu'il avoit fait avaler à bien des gens, produiroit tôt ou tard, ses effets, & qu'ils se trouveroient enfin Pyrrhoniens, ou Athées; pour peu qu'ils fussent tirer les conséquences des principes, qu'ils avoient reçus. Cependant il falloit feindre de n'avoir que de bons desseins, & se récrier contre la calomnie, dès qu'on l'accuseroit du contraire. Cela me

fait ressouvenir de la hardiesse, qu'il avoit de dire que *l'Avis aux Réfugiez* pouvoit avoir été fait, par un bon Protestant & à bon dessein.

14. On peut voir un exemple sensible de cet artifice, * en ce qu'il dit que j'ai tort de prétendre *que ceux qui croient que l'on ne peut pas répondre aux objections, par lesquelles les Manichéens soutiennent, que nos Systèmes donnent à Dieu une conduite qui choque les notions communes de la Bonté & de la Sainteté, croient aussi que Dieu n'est ni bon, ni saint.* Il savoit fort bien qu'avouër qu'il faut renoncer aux *Notions Communes de Bonté & de Sainteté*, pour dire que Dieu est bon & saint, c'est la même chose que dire que nous n'avons nulle idée de la Bonté & de la Sainteté de Dieu; car enfin quelle est cette Bonté & cette Sainteté, qui sont incompatibles avec ce que nous nommons ordinairement *Bonté & Sainteté*? Il falloit définir ce que veulent dire ces mots, si on vouloit qu'on les entendît, dans un autre sens, qu'on ne fait communément. S'il y a des gens qui sont dans les mêmes principes, que Mr. Bayle, & qui ne donnent pas néanmoins dans le Pyrrhonisme & dans

* Pag. 117.

dans le Libertinage, comme lui ; c'est qu'ils ne s'apperçoient pas de ces conséquences. Mais lui, qui les avoüoit, & qui les faisoit valoir, pour détruire la Religion, n'étoit nullement excusable. Il ne se peut mettre à couvert de l'autorité d'aucun Parti du Christianisme, parce qu'il les veut tous ruiner. Comme quand il attaque, il n'a ordinairement que des argumens *ad hominem*, qui mettent ses Adversaires en opposition non avec la Verité, mais avec une Opinion autorisée : lors qu'il se défend, il ne se sert pas non plus d'une Verité reconnue, par ses Adversaires mêmes, mais d'excuses qu'on peut nommer, avec Mr. *Locke*, des raisonnemens *ad verecundiam*; qui supposent non qu'il n'a pas tort, mais seulement qu'on n'osera pas dire que ceux, à qui il se joint, ont tort aussi bien que lui, en ce qu'ils peuvent avoir de commun avec lui. Cet homme, selon l'usage des Pyrrhoniens, ne prenoit pour principes que *des veritez relatives*, s'il faut parler ainsi ; c'est à dire, ce que chacun croit être vrai, sans le savoir, & se contentoit d'embarraffer les gens, sans les éclairer.

On

On voit encore cela, en ce qu'il dit * que *s'il m'accordoit que nous n'avons point d'idée de la Bonté & de la Sainteté de Dieu*, je n'en pourrois pas conclurre qu'il ne la croit pas. Je le conclurrois invinciblement, & sans qu'on pût se défendre, si l'on m'accordoit qu'on n'en a point du tout d'idée, ni claire, ni confuse; car en ce cas-là cette proposition : *Dieu est bon & saint*, n'auroit aucun sens, parce qu'on n'attacheroit aucune idée aux mots de *bon* & de *saint*. Ce seroit de même que si l'on faisoit dire à quelcun, qui n'entendrait pas l'Hebreu & qui ne sauroit ce que signifioient ces mots : *Elohim tob vekadosch*. Quoi qu'il fût ces mots par cœur, & qu'il les dît le plus dévotement du monde, on ne pourroit pas dire qu'il croit que *Dieu est bon & saint*, ce qui est la signification de ces mots. Mr. Bayle objecte en vain l'éternité de Dieu, sa maniere d'entendre & d'agir, que nous croyons, sans les comprendre; parce que nous en avons au moins quelque idée générale & confuse.

Il joint à cela la méthode d'expliquer la Trinité, sur le mot de *personne*, qu'il dit que j'approuve. Je ne
le

* Pag. 120.

le condamne pas en effet, mais j'ai toujours dit, qu'il vaudroit mieux ne s'en point servir, & se contenter des termes de l'Ecriture. J'ai toujours soutenu qu'il n'y a point d'autorité sur la Terre, qui nous puisse imposer la nécessité de nous servir d'aucun terme inconnu aux Apôtres, en matieres de Religion; & je suis persuadé, qu'on ne peut dire le contraire, sans abandonner les principes de la Réformation. Mais sous le mot de *personne* il y a une idée cachée, qui est celle d'une chose distincte d'une autre, sans qu'on sâche la maniere de la distinction. C'est à la verité une idée très-générale & très-abstraite; mais comme on n'en peut pas dire davantage, il faut nécessairement s'en contenter. Ceux qui n'ont pas même cette idée de ce qui est signifié par le mot de *personne*, & qui s'en servent néanmoins, ne croient pas plus, touchant la Trinité, que les Unitaires. Ils n'ont de plus, que des mots, sans aucun sens. Je ne doute pas qu'il n'y ait bien des Orthodoxes, ou qui se croient tels, qui en font logez là, sans le savoir.

Mais Mr. Bayle * avouë au moins, qu'il n'a qu'une idée imparfaite & confuse

* Pag. 122.

fuse de la bonté de Dieu, parce qu'il ne sait pas comment elle est compatible avec des choses, avec lesquelles la bonté en général lui paroît manifestement incompatible ; ce qui n'empêche pas, dit-il, qu'il ne croie que Dieu est bon ; car dans la conduite de Dieu, le fait emporte le droit. Je conviens que dès que Dieu fait quelque chose, c'est une marque assurée qu'il n'y a rien en cette chose, qui ne soit conforme à sa Bonté. Mais je soutiens que la conduite de Dieu s'accorde toujours avec les idées, que nous avons de sa Bonté, & qu'on ne sauroit prouver le contraire ; que sur des suppositions fausses, ou faites à plaisir, telles que sont celles de Mr. Bayle & de ses *Manichéens*. Selon ses suppositions, il ne doit pas dire *qu'il ne connoît point comment la bonté de Dieu est compatible avec des choses, avec lesquelles la Bonté en général paroît manifestement incompatible ;* mais qu'il connoît manifestement que celui, qui gouverne le Monde, n'est pas bon, puis que cela paroît évidemment par sa conduite, que les *Manichéens* démontrent être mauvaise. Les raisons des *Manichéens* ne sont pas, selon Mr. Bayle, seulement des objections contre une chose prouvée d'ailleurs.

clai-

clairement ; mais des preuves démonstratives de la fausseté d'une chose qui, selon eux, n'a jamais été prouvée : comme je l'ai déjà fait voir auparavant, sans qu'il soit besoin d'y revenir.

Il ajoûte en suite , * *que tous les Théologiens Orthodoxes nous apprennent, que pour savoir si une certaine conduite est une imperfection, ou bien une perfection, à l'égard de Dieu, il faut consulter la révélation & l'expérience, & non pas les idées spéculatives, que nous avons dans l'Esprit qui nous tromperoient à coup sûr ;* après quoi il oppose nos idées de Bonté & de Sainteté à la conduite de Dieu. Ces prétendus Théologiens Orthodoxes, entre lesquels il cite encore son Mr. *Nicole*, ne connoissent guere la Religion Chrétienne. Il est faux que Dieu veuille que nous croiyons que quelque chose est bon & saint, seulement parce qu'il le fait ; il suppose au contraire en nous des idées fixes de Bonté & de Sainteté, par lesquelles nous reconnoissons sa Bonté & sa Sainteté, que nous ne pourrions autrement ni louer, ni admirer. C'est pourquoi il nous fait juges de ses propres actions,

com-

comme il paroît par Esaïe Ch. V. Il veut être ** justifié dans ses paroles, & être victorieux quand nous jugeons de lui.* C'est ce qui fait encore, qu'il exhorte les hommes à l'imiter. † *Soyez parfaits, dit Jesus, comme vôtre Pere, qui est au Ciel, est parfait,* après avoir représenté quelle est la Bonté de Dieu envers les hommes; par où l'on voit qu'il nous exhorte à imiter cette vertu. *Comme celui, qui vous a appelez, ‡ est saint, dit S. Pierre, soyez aussi saints vous mêmes, dans toute la conduite de vôtre vie; à cause de quoi il est écrit: soyez saint, car je suis saint.*

Supposez que nous n'eussions aucune idée des vertus de Dieu, que par ce qu'il fait, & que ce qu'il fait, comme Mr. Bayle le croyoit, soit très-injuste, & très-inique, selon les Notions que tout le genre humain a de la Justice & de l'Équité; il seroit absurde de nous prendre pour juges de la conduite de Dieu, puis que nous devrions trouver bon tout ce qu'il feroit, quand même ce seroient des choses, que les hommes nommeroient Iniquitez énormes, ou Cruautez
af-

* Rom. III, 4. † Math. V, 48.

‡ Ep. I, 15, 16.

affreuses. Que si l'on dit que dans ce jugement, nous devons suivre nos idées, Dieu seroit, selon Mr. *Bayle*, infailliblement condamné; & il agiroit avec peu de sagesse, de prendre les hommes pour juges.

On doit faire le même raisonnement sur les passages, où il nous est ordonné d'imiter les vertus de Dieu. Si ses vertus étoient la même chose, que ce que l'on appelle des vices, parmi les hommes; en les imitant, nous serions infiniment plus méchants, que nous ne sommes.

J'ai déjà fait voir dans mes autres Réponses, que l'on ne peut accuser en rien la conduite de Dieu envers les hommes, qu'en la représentant toute autre qu'elle n'est; & je le ferai voir encore en peu de mots, dans la III. Partie de ces Remarques.

Mr. *Nicole*, que notre Auteur cite, n'avoit pas étudié la Théologie dans l'Ecriture Sainte, ni dans l'examen des idées immuables de la Religion Naturelle; mais dans S. *Augustin*, qui au jugement de Mr. *Bayle*, * étoit le plus pauvre raisonneur du monde, & qui n'entendoit point l'Ecriture Sainte,

dont

* *Supplément du Com. Phil. Ch. I. & dans la III. P. du Com.*

dont les Langues Originales lui étoient inconnues. Ceux qui sont capables d'admirer un Auteur , comme celui-là , pourroient bien aussi admirer l'*Alcoran* ; si c'étoit la mode , dans leur Parti , de le trouver beau. Il ne faudroit pas faire pour cela un plus grand sacrifice de sa Raison à l'Autorité , qui est , selon eux , la regle de leurs sentimens. Aussi ces gens-là n'ont-ils aucune idée fixe de Morale , témoin ces paroles de Mr. Nicole : *c'est par la verité des dogmes , qu'il faut juger s'ils sont cruels , & non par ces vaines idées d'une prétendue cruauté , qu'il faut juger de leur verité. Tout ce que Dieu fait ne sauroit être cruel , puis qu'il est la souveraine justice.*

Il a raison en ce qu'il dit de ce que Dieu fait , car Dieu ne peut pas agir contre sa nature , qui est essentiellement juste ; mais il faut savoir que la Justice de Dieu est la même , que celle qu'il nous ordonne d'observer dans l'Ecriture Sainte , & dont il nous donne une idée dans ses Lois. Il ne nous a pas donné des Lois contraires à sa nature , car il se feroit renoncé lui même ; & par conséquent la Sainteté , qu'il nous y commande , est parfaitement conforme à la sienne. Les Pa-

Payens abandonnerent autrefois leur Religion, parce que les Chrétiens leur firent voir que la conduite de leurs Dieux étoit tout à fait vicieuse ; au lieu que le vrai Dieu, comme celui des Chrétiens, est la Sainteté même. Si l'on n'avoit eu aucune idée de sa Sainteté, que par la conduite que Mrs. *Nicole & Bayle* attribuent à Dieu, on n'auroit pas été en état de reprocher quoi que ce soit aux Payens, sur les mauvaises actions de leurs Dieux, ni de vanter celui des Chrétiens, comme saint, bon & juste. On étoit, comme l'on dit, *à deux de jeu* avec eux. Si l'on n'avoit pas voulu qu'ils se servissent de leur Raison, pour examiner le Christianisme, & l'approuver, s'il y étoit conforme ; il étoit inutile de raisonner avec eux, puis qu'ils ne pouvoient se fier à ces raisonnemens. Il étoit d'ailleurs absurde de vouloir qu'ils se servissent de leur Raison, en ce qu'elle avoit de favorable au Christianisme & de contraire au Paganisme ; & de ne vouloir pas leur accorder l'opposé. Ils jugerent de la vérité des dogmes du Christianisme, par leur Sainteté, & de la fausseté de ceux du Paganisme ; parce qu'ils favorisoient le vice, en représentant des Dieux vicieux.

cieux. S'ils avoient eu les principes de Mr. *Nicole* & de Mr. *Bayle*, ils n'en feroient jamais revenus, & les Chrétiens n'auroient pas pû ouvrir la bouche contre eux. Ceux qui ne font que parler du respect, qu'on doit avoir pour les Peres de l'Eglise, devroient abandonner des principes, qui font passer ceux d'entre eux, qui ont écrit contre les Payens, & qui ont vécu dans les premiers siècles, & les moins gâtez, pour des insensez, ou pour des imposteurs.

Mr. *Bayle* après avoir remarqué, que je lui avois objecté qu'il n'avoit aucune idée du sens, auquel l'Ecriture dit que Dieu est bon & saint, auroit dû ajoûter que j'ai dit, que l'on ne peut avoir aucune confiance en Dieu, ni aucune reconnoissance pour lui; si l'on n'est persuadé qu'il est bon, dans le sens auquel ce mot se prend ordinairement. Il se contente de répondre, * qu'il a une idée de la Bonté & de la Sainteté de Dieu *suffisante à entretenir la Religion, dans le cœur de l'homme; car cette idée renferme une partie des lineamens, qui composent les Notions Communes de la Bonté & de la Sainteté.* Voilà une maigre confession

* Pag. 129.

sion de la Bonté de Dieu, & bien éloignée de la Verité. Puis que la Bonté & la Sainteté de Dieu sont infinies, comme toutes les autres vertus; comment peut-on dire que l'on conçoit Dieu bon & saint, sans le concevoir infiniment bon & saint? C'est concevoir un Etre très-imparfait, à cet égard; & plus imparfait il est, moins on peut avoir pour lui de respect, d'amour, de confiance & de reconnoissance. Ainsi, selon cette idée, le culte, que l'on peut rendre à Dieu, est bien froid & bien médiocre. On ne sauroit honorer & aimer de *tout son cœur, & de toute sa force* un Etre, dont la Bonté & la Sainteté sont bornées. Qu'on ne me parle pas ici d'une *Bonté* & d'une *Sainteté* infinies, dont nous n'avons point d'idée; ce n'est pas sur des perfections, qui nous sont inconnues, que le culte, que nous rendons à Dieu, est fondé, mais sur celles que nous connoissons. Il y a plus, c'est que la *Bonté* & la *Sainteté*, que Mr. Bayle reconnoissoit en Dieu, étoient non seulement bornées; mais compatibles avec tout ce qu'on peut imaginer de plus opposé à la *Sainteté* & à la *Bonté*. Selon lui, Dieu étoit la cause de tous les vices des hommes & de tous leurs

pechez; comme il prétend le prouver évidemment & par des raisons, & par des autoritez des Théologiens, qu'il nomme *Orthodoxes*, dans les Chapp. CXLIX, & suiv. de ses *Réponses aux Questions d'un Provincial*.

Il dit encore que Dieu est cause par là d'une infinité de maux Physiques, qui sont les suites naturelles du péché. Cela dure, selon lui, & dans cette vie & dans l'autre, pendant toute l'éternité; car les Damnez blasphemeront perpétuellement contre Dieu, & feront en même tems punis de peines, qui passent toute imagination humaine & qui n'auront point de fin. Ainsi, selon lui, Dieu lui même fait commettre inévitablement aux Hommes des pechez & les punit néanmoins de supplices éternels; ce qui est absolument incompatible avec la Sainteté & la Bonté, suivant les idées, que l'on en doit avoir, pour rendre à Dieu le culte qu'il demande de nous. Voilà donc la Religion absolument ruinée, par ce principe; & c'est assurément ce que Mr. Bayle cherchoit, & qu'il vouloit insinuer habilement à ceux qui reçoivent une doctrine semblable, pour les attirer avec lui, sans qu'ils s'en aperçussent, dans l'abîme, où il s'étoit jetté le premier. Mais

Mais comme il n'étoit pas tems de découvrir ce mystere d'iniquité, devant tout le monde, il feignoit encore d'avoir de la Religion : *Je connois Dieu*, dit-il, *par cette idée comme un Etre, qui répand beaucoup de biens, qui exauce nos prieres &c. qui par ses récompenses, par ses punitions, témoigne qu'il aime la Vertu & qu'il hait le Vice.* Ce sont des paroles, qui n'ont point de sens, dans sa bouche. Dieu, selon ses idées, répand fort peu de biens sur les hommes. Il n'exauce point leurs prieres, parce qu'il ne fait qu'exécuter ses décrets, fondez sur son pur bon-plaisir, & qu'il exécuteroit soit que les prieres y fussent conformes, ou non. Les promesses, les menaces, les récompenses & les peines ne sont que des mots ; qui signifient l'exécution inflexible de ses desseins irrévocables, selon lesquels *il procure* * le mal, comme le bien, sans aimer plus l'un, que l'autre. Mr. Bayle dit lui même plus bas, qu'on ne peut rien répondre † de raisonnable aux Athées, lors qu'ils nous défient, selon le Systême le plus modéré, de montrer dans la conduite de

M 2 Dieu

* Voyez le Ch. CXLIX, des Rép. aux Questions d'un Provincial, ou Pag. 876. du Tom. III. † Pag. 168.

Dieu les traits, qui composent l'idée de la Bonté & de l'amour de la Vertu, selon les Notions Communes; & qu'ils nous soutiennent que, par nos manieres ordinaires de juger des choses, cette conduite ne peut convenir qu'à une Nature, QUI A CENT FOIS PLUS DE HAINE, QUE D'AMITIÉ, POUR LE GENRE HUMAIN ET POUR LA VERTU, & qu'il y a là de quoi faire qu'un Ennemi du Genre Humain s'applaudisse de l'habileté, avec laquelle IL A CONTENTÉ SA HAINE.

Un homme, qui parle ainsi & qui dit qu'il laisse assez de Bonté & de Sainteté à Dieu, pour fonder le culte qu'on lui rend; peut-il passer pour un homme sincère? Un homme qui fait perpétuellement le personnage d'un Athée, qui plaide la cause des Athées, dans les termes les plus violens & les plus passionnez, qu'il soit possible, & qui s'emporte avec excès contre ceux qui leur répondent, peut-il passer pour avoir quelque crainte de Dieu? Un homme, qui dit qu'on ne peut opposer aux objections des Athées, sinon que l'on veut croire tout le contraire de ce qu'ils prouvent évidemment, sans pouvoir rendre de raison de sa créance, a-t-il dessein de faire honneur

à la Religion, ou d'établir l'Atheïsme? Ceux qui ne sont point scandalisez de ces manieres, & qui croient Mr. *Bayle* fort zelé pour l'Orthodoxie, ont perdu toute sorte de goût, & ont tort d'employer leur tems à lire des Livres, qu'ils ne sont pas capables d'entendre. On peut encore remarquer ici, que Mr. *Bayle*, quand il se laisse emporter à son imagination, découvre tout ce qu'il a dans l'ame, & ne peut s'empêcher de dire ce qu'il nie avec emportement, dès qu'on vient à le lui reprocher. On le voit clairement dans ce passage, où il attaque la Bonté de Dieu, sous le nom des Athées, avec la derniere fierté, sans penser que cela nuirait à sa cause. Mais dès qu'on a foulé aux pieds le Bon-sens & la Sincerité, on ne fait que commettre des imprudences.

15. J'avois dit qu'il ne s'agit pas, quand on examine la conduite de Dieu; à l'égard des hommes, de la nature Divine considerée en elle même; mais des idées abstraites de Bonté & de Sainteté, qui sont très-claires en elles mêmes, & auxquelles on compare la Bonté & la Sainteté de Dieu. Il se met à me dire * là-dessus que les

M 3

Ver-

* Pag. 135.

Vertus de Dieu sont la nature de Dieu elle même, que sa Justice n'est point distincte de sa Bonté, que sa Misericorde est réellement le même Etre que sa Colere, & que la nature de Dieu est un abîme pour les créatures. Mais c'est là donner grossièrement le change, en faisant le Théologien sans savoir ce qu'on dit. Il ne s'agit point de la nature Divine, considérée en elle-même, mais des actions de Dieu, qui ne sont pas semblables; car la condamnation & les peines ne sont pas les mêmes, que l'absolution & les récompenses. Ces actions n'ont rien d'obscur, & les idées abstraites de Justice & de Misericorde sont très-claires.

Nôtre Auteur dit * à la vérité qu'elles ne sont pas si claires que je le crois, puis que s'il me demandoit en général ce que je pense d'une certaine conduite, qu'il me décriroit, je la condamnerois, & que néanmoins il me montreroit que c'est-là la conduite de Dieu, envers les hommes. Mais j'ai, comme je croi, montré le contraire, & lui même se contredit, puis qu'il dit p. 62. que nous connoissons *évidemment* que la conduite, qu'il attribue à Dieu, n'est pas bonne. Il veut que

l'é-

* Pag. 136.

l'évidence serve contre nous , & il ne veut pas que nous l'employons contre lui , ce qui est ridicule.

16. Après cette discussion , il est visible , 1. que si Mr. *Bayle* * soutient qu'il se fonde sur la Raison, pour croire la Bonté de Dieu , ce n'est que pour se moquer de nous ; puis qu'il enseigne que la même Raison fait voir que la conduite de Dieu envers les hommes est celle d'un Etre mal-faisant , & que le peu de Bonté , qu'il lui laisse , ne suffit point , pour fonder le culte que nous lui rendons : 2. que nous n'avons , selon lui , aucune notion de la Bonté Divine , puis qu'il est évident que sa conduite est mauvaise : 3. que si l'Ecriture , comme il le dit , attribue à Dieu , cette même conduite , & qu'elle dise en même tems que Dieu est bon , elle se contredit évidemment. Nous verrons dans la IV. Partie de ces Remarques , si l'on peut embrasser une chose opposée à une vérité claire , ou abandonner une vérité évidente. Il ne seroit pas juste d'imiter les répétitions , que l'on a reprochées à l'Auteur.

17. J'avois cité à Mr. *Bayle* la Parabole de la Vigne , qui est au Ch. V. d'Esaïe , dont j'ai parlé ci-dessus , dans

M 4. le

* Pag. 146.

le même dessein, pour faire voir que nous pouvons juger de la conduite de Dieu, par les lumieres de la Raison. Il ne répond rien à cela, parce qu'il n'y avoit rien en effet à répondre, & que tout Sophiste & tout grand parleur qu'il étoit, il ne pouvoit rien trouver là-dessus de spécieux. J'avois ajoûté en passant, qu'il ne pouvoit répondre à la demande que Dieu fait : *que falloit-il faire davantage à ma vigne, que je ne lui aye fait ?* sinon que Dieu n'avoit omis que ce qui étoit nécessaire, pour faire produire des fruits à cette vigne. Il répond que les plus grands pecheurs peuvent dire *que Dieu n'a fait pour eux que ce qu'il savoit leur devoir être inutile, & qu'il a fait précisément ce qu'il savoit leur devoir être funeste.* Mais les plus grands pecheurs ne peuvent au moins pas objecter à Dieu, qu'il leur a refusé ce qui leur étoit nécessaire. Ils ne peuvent pas dire non plus qu'il a *procuré* leurs pechez, comme parle *Piscator*, le Heros de Mr. Bayle. Ils ne peuvent pas objecter à Dieu sa prévision, parce que cette prévision les a laissez dans leur liberté & que ce n'est que par leur faute qu'ils ont peché; Dieu ayant de son côté fait tout ce qu'il falloit faire,

pour

pour les en empêcher, excepté qu'il ne leur a pas ôté la liberté, qu'il leur avoit donnée, pour les mettre sous des Lois. Enfin ils ne peuvent pas dire à Dieu : *pourquoi ne nous as-tu fait impeccables ?* puis que Dieu ne leur devoit rien, qu'il les a mis en état de ne pas pecher, s'ils eussent voulu ; & que même il a toujours été prêt à leur pardonner leurs pechez, s'ils s'en repentoient, & à les rendre heureux. Quand celui qui ne doit rien donne beaucoup, on ne peut pas le quereller, sans orgueil & sans injustice, de ce qu'il ne donne pas davantage. On peut se plaindre d'une injustice, parce que chacun est obligé de rendre justice, & que la nature même de Dieu l'y engage nécessairement ; mais on ne peut pas se plaindre de n'avoir pas reçu tout ce qu'il est possible de recevoir, parce que la liberalité est libre, sur tout à l'égard de Dieu.

Mr. Bayle ajoute que les hommes peuvent se plaindre de ce que Dieu a pris les pecheurs dans les momens, où la fortune leur avoit été contraire & supprimé les momens où elle leur avoit été favorable ; c'est à dire, de ce qu'il a décreté de les poser, non dans les circonstances, où il savoit qu'ils nseroient

M 5 bien

bien de leur liberté, mais dans les circonstances, où il savoit qu'ils en useroient très-mal. Mais c'est-là une fausseté, dans laquelle il tombe; parce qu'il m'attribue ridiculement de soutenir la grace *congrue*, comme je le lui ai fait voir * ailleurs, & comme il a été contraint d'en convenir. Il est faux que Dieu décrete, selon moi, de présenter l'Evangile aux momens, qu'il fait que l'on en abusera, & qu'il évite ceux auxquels il fait qu'on en feroit bon usage. Il présente au contraire aux hommes sa miséricorde & ses bienfaits, pendant toute leur vie, & ils sont toujours en état d'en profiter; de sorte que ce n'est que par leur faute, qu'ils n'en profitent pas.

18. Je parerai les † *bottes franches*, que Mr. Bayle me porte, & les coups de barres qu'il dit m'avoir donnez, en imitant le stile des Laquais de son pays, dans la III. Partie de ces Remarques. J'expliquerai seulement ici un endroit du Ps. XCII. qu'il cite à contre-sens, pour appuyer la pensée abominable des Athées, qu'il faut renoncer au Sens commun, pour pouvoir approuver la conduite de Dieu. Il y

a,
* B. C. T. IX, p. 141. † Pag. 151. &
166.

a, dit-il, * une chose très-remarquable, dans le Pseaume XCII. c'est que les pensées de Dieu sont merveilleusement profondes; que l'homme brutal n'y connoit rien, & que le fou n'entend point ceci; savoir, que les méchants s'avancent comme l'herbe, & que tous les ouvriers d'iniquité fleurissent, pour être exterminés éternellement. Sur quoi il fait ce beau commentaire: Il faut entendre ici par l'homme brutal, & par le fou ceux qui ne se soumettent point humblement aux lumières de la foi, car ceux qui consulteroient seulement les Notions Communes ne pourroient jamais comprendre, quelque esprit qu'ils eussent, ce passage du Psalmiste, **POUR ETRE EXTERMINÉZ ÉTERNELLEMENT.** Ce que j'ai à répondre à cela, c'est que M. Bayle n'entend en aucune manière ce passage: *Etre exterminés éternellement*, ou pour toujours ne se prend pas ici pour les peines de l'autre vie, mais pour la mort, ou pour quelque autre malheur; qui fait que les méchants sont déchus pour toujours de l'état florissant, dans lequel ils étoient sur la terre. Le mot Hebreu נִשְׁכָּח *nischmad* † se prend

M 6 en

* Pag. 172. † Voyez Mart. Geier sur le Ps. XXXVII, 38.

en ce sens , puis qu'il se dit non seulement de Dieu mais des hommes , qui ne peuvent que faire perdre la vie, ou les biens aux autres hommes, mais qui ne les damnent pas. Outre cela, il faut savoir qu'on peut beaucoup mieux traduire ces paroles, ainsi : *que tes ouvrages sont grands , ô Createur ! Tes pensées sont extrêmement profondes. L'insensé ne le sait pas, & le fou l'ignore* ; c'est à dire, ne prend pas garde à la grandeur & à la sagesse des ouvrages de Dieu ; qu'il censure (comme fait Mr. Bayle) parce qu'il ne voit pas d'abord les raisons de la conduite de Dieu, ni la grandeur de ses ouvrages; faute de se servir des lumieres qu'il a reçues du Ciel, par la Raison & par la Révélation, qu'il ne faut jamais séparer. Ce sont là les veritables insensés, qui font combattre Dieu avec lui même , en mettant en contradiction les lumieres qu'il nous a données par la Raison, avec celles de la Révélation; & qui veulent qu'on renonce au Sens Commun, pour avoir bonne opinion de la Providence.

Le Psalmiste continue en ces termes : *lors que les coupables croissent comme l'herbe, & que tous ceux qui font des actions injustes fleurissent, jusqu'à ce* (Heb.

(Heb. להשמדם *lehiffchamedam*) qu'ils soient exterminés pour toujours. Tout ceux qui savent l'Hebreu peuvent s'assurer que le ל, qui est au devant du mot Hebreu, que j'ai rapporté, est très-équivoque, aussi bien que les autres particules Hebraïques. On n'a qu'à voir la Concordance de *Noldius*, pour cela. Cela étant, la signification que j'ai suivie, * *jusqu'à ce que*, & qui est la plus naturelle, doit être préférée aux autres. Le sens de tout le passage est, que les insensés ne connoissent la sagesse de la Providence de Dieu, que lors que les méchants, qui avoient été florissans pendant quelque tems, viennent à être punis. C'est un sens, qui se trouve ailleurs dans les Pseaumes, & sur tout dans le LXXIII. Ainsi voilà le commentaire de notre *Pyrrhonien* entierement détruit.

19. Après avoir rapporté quelques objections vulgaires, contre la Providence, tirées de la prospérité des méchants, auxquelles les Théologiens & les Philosophes même Payens ont répondu mille fois; & en avoir conclu que je ne saurois m'en tirer, il dit † que Mr. *Faquelot* & moi l'accuserons de

M 7 croi-

* Voyez dans *Noldius signif.* 12 & 42.
† Pag. 175.

croire & de soutenir, avec tout l'art imaginable, que le Dieu des Chrétiens a toujours été l'ennemi du genre humain & de la Vertu. Nous ferons très-bien fonder à le faire, parce qu'il soutient très-aigrement que les Chrétiens ne sauroient répondre autre chose à ces misérables objections ; sinon qu'ils renoncent au Sens-Commun, ou aux Notions Communes, pour croire que la conduite de Dieu est sainte & bonne, quoi que les Athées prouvent évidemment que non. Mais il dit *qu'il ne fait que disputer de la part des disputans qu'il introduit — qu'il ne fait qu'argumenter ad hominem, & qu'il déteste la conséquence, que les Athées tireroient de mon principe, & qu'ils ne pourroient tirer du sien.* Je ferai voir que la droite Raison nous fournit assez de lumieres, pour répondre solidement à ces objections ; mais c'est ce que Mr. Bayle ne sauroit faire, puis qu'il n'a que la foi, c'est à dire, dans son langage, une opinion sans fondement & même injurieuse à Dieu, à leur opposer. Je ne repeterai pas ce que j'ai déjà dit du mauvais artifice, dont il se sert de proposer des sentimens impies, sous des personnages feints. Quand on fait raisonner de son

son mieux ces gens-là, quand on soutient âprement, qu'on ne peut pas leur répondre, par la Raison, & qu'on ne leur oppose que des impertinences, il n'est pas difficile de deviner qui l'on favorise.

Il se plaint * dans la suite, comme d'une calomnie, de ce que je dis *qu'il soutient que l'éternité des peines est absolument contraire à la Justice & à la Bonté de Dieu.* Il dit qu'il a seulement soutenu *qu'on ne peut montrer aux Manichéens qu'elle est conforme aux Notions Communes.* Il falloit dire, *que les Manichéens prouvent évidemment qu'elle est contraire aux Notions Communes.* Quand je dis les *Manichéens*, il faut entendre Mr. Bayle; qui parle sous leur nom, & qui plaide leur cause. Ainsi je ne l'ai point calomnié, comme il s'en plaint, quand j'ai dit, au Tom. X. pag. 403. qu'il soutient que les peines éternelles sont absolument contraires à la Justice & à la Bonté de Dieu. Il fait tous les efforts imaginables, pour le prouver & dans son Dictionnaire dans les Articles d'*Origene* & des *Panliciens*, & dans ses *Réponses aux Questions d'un Provincial.*

Je

* Pag. 177. à la marge.

Je n'ai pas dit *que c'est être fanatique que de dire que l'on soumet sa Raison à la Foi* ; mais j'ai dit * *que c'est se moquer & faire le fanatique, que de parler ainsi, après tant de discours libertins, & après avoir prouvé au long tout le contraire de ce que l'on dit que l'on croit, & soutenu qu'il est impossible d'y répondre ; sans donner jamais aucune raison de sa foi. Voilà ce que je reprends dans ce prétendu Philosophe, & que personne ne sauroit approuver, sans être dans la Cabale de ces Esprits faux, qui veulent rendre tout douteux. Toute foi, qui est opposée à des principes & à des conséquences évidentes, est un véritable Fanatisme ; par lequel on croit ce que l'on veut, & qui n'est appuyé de rien. Mr. Bayle n'en étoit point coupable, mais il en faisoit semblant, afin que l'on crût qu'il croyoit ce qu'il attaquoit de toutes ses forces. C'est ainsi qu'autrefois Vanini, que Mr. Bayle met dans le Martyrologe des Athées, soumettoit toutes ses paroles au jugement de l'Eglise, à la fin de la Préface de son Amphitheatre, & qu'il dit dans l'Exercitation XXVII. *Pour moi, dont le nom est Chrétien, & le surnom Catho-**

* B. C. T. X. p. 404.

tholique, si je ne l'avois pas appris de l'Eglise, qui est la maîtresse très-certaine & infallible de la vérité, à peine croirois-je que nôtre Ame est immortelle. Je ne rougis point de le dire, au contraire je m'en glorifie; car j'accomplis le précepte de S. Paul, en captivant mon entendement à l'obéissance de la foi, qui est plus forte en moi, parce qu'elle est appuyée sur ce principe: Dieu l'a dit. Encore *Vanini* essaye-t-il de prouver l'immortalité de l'Ame, par la Raison; au lieu que *Mr. Bayle* n'a jamais prouvé, par-là, la Bonté & la Sainteté de Dieu. Ainsi l'on a sujet de regarder cette foi, prête à recevoir ce qu'il tâche de détruire autant qu'il lui est possible, comme une foi *postiche*, s'il est permis de parler ainsi, dont il cache son incredulité.

20. *Mr. Bayle* jugeant, que ce que l'on dit communément de l'éternité des peines de l'autre vie, étoit l'endroit foible de la Religion Chrétienne, l'a attaqué de toutes ses forces, sous le nom des Manichéens; & a montré, comme il le croit, qu'elles sont injustes & tout à fait indignes d'un Etre tout parfait. Il s'est fâché, quand on leur a voulu répondre, & il le fait en-

encore dans ses *Entretiens*. Cependant il demande * où l'on a trouvé qu'il dise cela, & défie d'en produire la moindre preuve. C'est un jeu Pyrrhonien, qu'il fait perpétuellement, que de nier qu'il ait soutenu une chose, qu'il soutient par tout, & qui est le fonds de ses objections. Comment peut-on prouver qu'une chose est digne de l'Être tout parfait? C'est sans doute en montrant, que nous ne pouvons pas concevoir que ce ne soit une perfection. Par exemple, nous prouvons que Dieu est un Être Intelligent, parce que nous concevons clairement qu'entendre est une perfection. Nous prouvons aussi que Dieu est Juste, ou qu'il aime la Justice, & qu'il l'exerce; parce que nous voyons clairement que la Justice, comme nous la concevons, est une Vertu, ou une perfection de l'Esprit humain; que l'Être tout-parfait, qui l'a créé, doit aussi posséder. Au contraire, nous soutenons, sans danger de nous tromper, qu'il est impossible que Dieu soit un Être déstitué d'Intelligence & de Justice, parce qu'il lui manqueroit des perfections essentielles à l'Être tout-parfait. Si donc Mr. Bayle prouve invin-

ci-

* Pag. 195.

ciblement, par la Raison, que les peines éternelles, sont injustes; il prouve, en même tems, qu'elles sont indignes de Dieu. Si l'on dit que nous n'avons point d'idée de sa Justice, on pourra dire la même chose de tous ses Attributs, & par conséquent nous ne pourrions rien prouver de Dieu; puis que ce que nous concevons très-clairement, comme des perfections, pourroit n'en être pas en Dieu. Ainsi dire que la conduite de Dieu ne peut pas se concilier, par la Raison, avec l'idée que nous avons de la Justice, c'est dire qu'on ne peut pas prouver, par la Raison, que Dieu est juste. Si on entreprend de le prouver, par l'Ecriture; *Mr. Bayle* fera mille difficultez contre elle, pour éluder tout ce qu'elle dit. Il dira, par exemple, qu'elle entend une Justice, qui n'a rien de commun avec la nôtre, que le nom; & c'est ce qu'il devra dire, pour l'accorder avec la Raison; à moins qu'il n'aime mieux soutenir, que deux propositions contradictoires peuvent être vraies.

Comme il appuye ses objections contre la Providence, sur la supposition des peines éternelles, ou de l'éternité du mal moral & physique, & qu'il défie
d'y

d'y répondre par la Raison; on lui a dit que philosophiquement parlant, & selon les principes d'*Origene*, cette supposition n'est qu'une conjecture; parce que, selon *Origene*, ni la Raison, ni l'Ecriture ne nous l'enseignent point. Il n'a prouvé nulle part le contraire. Cependant il demande où l'on a trouvé qu'il ne parle de l'éternité des peines, que par conjecture, & sans en savoir rien? Où l'a-t-il donc prouvé? Nulle part. Il demande à la vérité s'il ne suit pas le torrent de presque tous les Chrétiens, qui se fondent sur une révélation nette & précise, concernant cette éternité des peines? Mais on l'a défié de prouver que ces peines ne sont pas comminatoires, & il n'a pas essayé de prouver le contraire. Comment fait-il que presque tous les Chrétiens ne se trompent pas, sur le sens qu'ils donnent à cette révélation? Il ne le fait assurément que par conjecture; autrement il n'auroit pas manqué de le prouver, après en avoir été défié. Il y a encore une autre opinion conjecturale, qu'il suppose comme tout à fait assurée; c'est que les peines éternelles, dont il est parlé, dans le Nouveau Testament, sont d'une nature, qui les rend incompatibles avec la Justice Divine,

vine, telle que nous la concevons. Si l'idée, qu'il s'en est faite, est fautive, ce qui pourroit bien être, le fracas qu'il a fait au nom des Manichéens, sur ces peines, est un fracas d'homme qui ne fait pas raisonner. Il est absurde de défier tous les Chrétiens, quelque Système qu'ils prennent, de réfuter, par la Raison, ce qu'il dit contre l'éternité des peines, & de défendre la doctrine Evangelique contre lui, parlant au nom des Manichéens; & cependant ne savoir que par conjecture que ce qu'il dit de cette éternité des peines & sur quoi roulent ses objections, est la doctrine de l'Evangile. Ces fanfaronnades sont du dernier ridicule.

Comme l'Ecriture ne nous décrit pas exactement la nature des peines de l'autre vie; j'ai avancé une conjecture, touchant ce que ce pourroit être, que l'on peut voir au Tome IX. pag. 143. & *suiv.* J'ai ajouté que si quelqu'un trouvoit quelque chose de meilleur, je m'y rendrois volontiers. Il dit là-dessus * que chacun fera donc des conjectures aussi favorables, qu'il pourra, à ses intérêts, & se persuadera que ces peines ne dureront que très-peu.

* Pag. 211.

peu. Mais les hommes ne seront pas jugés conformément à leurs conjectures, mais selon la Justice, que Dieu ne manquera pas d'exercer ; & ce seroit être insensé que de s'exposer aux peines de la Justice Divine, sur des conjectures, comme Mr. Tillotson le fait voir dans le Sermon, dont on a donné l'extrait dans le VII. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*. Il ne nous est pas permis d'attribuer à l'Ecriture un sens, que nous jugeons absurde, & il est juste que, si le sens d'un passage, pris à la lettre, nous paroît tel, nous cherchions quel autre sens il pourroit avoir, & c'est-là où les conjectures doivent avoir lieu. C'est ainsi que tous les Chrétiens en usent, excepté le prétendu Philosophe de Rotterdam, qui vouloit à quelque prix que ce fût, que le sens qu'il donnoit à l'Ecriture fût le véritable ; parce qu'il avoit prouvé, comme il le croyoit, que ce sens n'est pas compatible avec l'idée d'un Etre Bon, Saint & Juste ; & que cela étant, il s'ensuivroit que la Religion Chrétienne seroit fautive, & que tous les Etats Chrétiens devroient l'abandonner, & faire voir aux hommes ces Societez d'Athées, pour lesquelles notre Auteur avoit tant d'estime.

En

En voila assez, pour montrer que l'on a eu juste sujet d'être scandalizé des Ouvrages de Mr. Bayle. S'ils édifieront quelcun, comme *le petit nombre d'habiles gens*, de l'approbation desquels il se vante; il faut que ce soient des gens, qui nourrissent leur pieté des difficultez des Pyrrhoniens & des Athées, & qui pour faire les gens de bon goût, & s'élever au dessus du Commun, prennent plaisir, à détruire les Notions Communes & à nous jeter dans un Cahos, dont il ne pourroit sortir qu'une infinité d'extravagances, de defordres & de crimes.

II. J'AI été un peu long sur la conduite de Mr. Bayle, afin que l'on vît que ce n'étoit pas en vain, que je l'avois attaqué. J'ai été si éloigné de le calomnier, que j'ai passé une infinité d'endroits, dont j'aurois pû tirer de l'avantage contre lui. Il faut à présent que je me défende contre les coups, qu'il a voulu me porter. Je serai beaucoup plus court sur cet article, parce qu'après avoir montré qu'il avoit tort, il ne sera pas nécessaire, que j'emploie beaucoup de tems à me justifier. Ce que j'ai écrit contre lui & les autres Ouvrages, que j'ai don-

donnez au Public me justifient assez.

1. Ceux qui ont lû les Réponses, que j'ai faites à Mr. Bayle, & ce qu'il a écrit contre moi peuvent juger lequel de nous deux a le plus gardé de mesures d'honêteté, & comprendront facilement qu'il n'y a rien de plus faux que ce * qu'il dit de la retenue, avec laquelle il a écrit. Il se vante beaucoup de la victoire, qu'il a remportée sur Mr. Cudworth & sur Origene, & se plaint de ce que je dis que l'Origeniste *l'a réduit au silence*. Je ne doute néanmoins pas qu'il ne se sentît lui-même réduit à l'extrémité, & quoi qu'il ait répliqué à l'Origeniste, je ne laisse pas de demeurer dans la même pensée; parce que c'est être *réduit au silence*, que de n'avoir rien de raisonnable à dire, comme en effet il n'a rien eu; puis qu'il n'a jamais pû prouver que le fondement de l'Origeniste fût faux, quoi que défié plus d'une fois, & que les plus fortes objections que nôtre Auteur ait faites, contre la Providence, sont appuyées sur une supposition contraire. Il faut prendre les Lecteurs, pour des gens bien stupides, que de croire qu'on leur persuadera que

* Pag. 5.

que l'on a triomphé d'un sentiment, dont on n'a pas pû montrer la fausseté; & duquel même il faut conclurre la vérité, de ce que Mr. *Bayle* dit, ou renoncer aux Notions Communes, & nier des choses évidentes, selon nôtre Auteur, comme on le lui a déjà reproché. S'il y avoit encore des Origenistes au monde, ils auroient sujet de se réjouir de voir leurs Adversaires réduits à une si étrange extrémité; que pour les traiter d'Herétiques, sur l'éternité des peines, il faut dire que nous n'avons point d'idée de la Bonté, ni de la Justice, ni de la Sainteté de Dieu, & que tous les Chrétiens s'étoient trompez, en attachant à ces mots les idées qu'on y attache ordinairement.

Mr. *Bayle* me reproche* que je n'ai pas donné l'Origenisme pour véritable, ce qui le met hors d'état de réfuter le Manicheisme. Mais le Manicheisme, selon lui, est-il plus véritable? Il avouë qu'il est faux, & il m'a été permis d'opposer fausseté à fausseté; pour montrer qu'on ne manquoit pas de Système, pour répondre à ses difficultés. Il prétend encore que, supposé qu'il fût vrai, il ne satisferoit

Tome XII. N. point

* *Pag.* 59.

point aux objections Manichéennes; mais il a néanmoins * avoué qu'il *leve la plus accablante de toutes les difficultez*, quoi qu'il ait ensuite été fâché de cet aveu. Pour les difficultez, qui restent, comme il veut qu'on le croie; ce ne sont que des objections déjà ruinées, qu'il répète en d'autres mots, sans toucher aux réponses qu'on y a faites, dans le VII. & XI. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*. Ceux qui en douteront pourront s'en assurer, en comparant les pieces; pour moi, je m'ennuye autant à répéter la même chose, que Mr. Bayle se plaît à le faire.

Comme il revient souvent à la même matiere, il me reprend † ailleurs d'établir d'un côté ce principe, qu'il *vaut mieux dire que nous n'entendons pas les paroles de Jesus-Christ, que de leur attribuer un sens contraire à la Raison*; & de l'autre de rejeter ce que l'on dit dans les Ecoles sur le Peché Originel, au lieu de dire, que je n'entends pas les passages que l'on cite là-dessus: comme je croi qu'on pourroit le faire, à l'égard des passages, qui regardent les peines de l'autre vie. Je
ré-

* Voyez B. C. T. IX. p. 121. † Pag. 178. & suiv.

réponds que l'Ecriture n'a rien dit d'assez clair, pour me faire connoître la nature de ces peines ; mais qu'elle a parlé trop clairement de la Justice de Dieu, pour admettre ce que l'on dit communément du Peché Originel. Il n'y a point de *disparate*, dans ma conduite, à cet égard, & cela n'a que peu, ou point de rapport à nôtre dispute. Mais l'Auteur croit que cela peut servir à m'attirer de la haine.

C'est en vain aussi qu'il me demande, *pourquoi je n'ai pas la même circonspection, quant aux passages de l'Ecriture, qui concernent la Trinité, l'Union Hypostatique, la rédemption du Genre Humain, par la mort de Jesus-Christ?* Il me dit de plus, *que je sais que les Freres Polonois les combattent par des Notions Communes.* Je tombe d'accord que les Unitaires attaquent l'explication Scholastique de ces dogmes, par des Notions Communes ; mais je mets une grande différence entre les dogmes révélez, & comme ils sont exprimez dans le Nouveau Testament ; & la maniere, dont les Scholastiques les expliquent. Je soutiens qu'il n'y a rien dans la doctrine, ni dans les expressions des Apôtres, qui ne soit parfaitement conforme aux No-

tions Communes ; mais je ne garantis nullement toutes les subtilitez de l'Ecole, dont la plus grande partie me paroît même très-mal fondée. Voilà pourquoi je ne m'engage qu'à défendre la doctrine du Nouveau Testament. Si Mr. Bayle, qui vouloit parler de tout, & qui en parloit avec tant de hardiesse, avoit fû un peu plus de Théologie, il n'auroit pas ignoré que les plus habiles Protestans, Lutheriens, Calvinistes, & Arminiens sont très-éloignez de vouloir s'engager, à soutenir en tout le langage & les explications de l'Ecole.

Il m'accuse * d'être foible, en raisonnement, & il en est surpris, parce que j'enseigne depuis long-tems la Philosophie. Pour moi je ne suis point étonné de sa surprise, car un homme qui croit, ou qui feint de croire, que l'évidence n'est point le caractère de la Verité, & qu'on peut opposer évidence à évidence, & espérer de trouver le moyen de prouver que deux propositions contradictoires peuvent être vraies ; un homme, dis-je, de sa sorte ne doit trouver aucune force, dans aucun raisonnement. L'exemple qu'il donne de ma foiblesse en matiere de raisonnement, servira de preuve à ce que

* Pag. 188. & suiv.

que je viens de dire. Il demande à quoi je songe de supposer continuellement, *que dès que l'on soutient que l'éternité des peines est tout à fait incompatible avec l'idée, que nous avons de sa Justice*, on ne sauroit repliquer à un Origeniste, *qui conclurroit invinciblement de cela que les peines ne sont donc pas éternelles, parce que Dieu est juste.* Cette conséquence me paroît encore à présent évidente. Mais Mr. Bayle me renvoye à quelques passages de Mr. Nicole, par où il paroît que presque tous les Chrétiens sont fortement persuadés que les peines éternelles des méchans sont justes; quoi qu'elles paroissent injustes, selon nôtre maniere ordinaire de juger. Ce n'est pas là répondre à un Origeniste, qui reprochera à Mr. Nicole & à ceux qui raisonnent ainsi, de se contredire; & qui aura raison, s'il est vrai que l'on dise que les mêmes peines sont justes & injustes, dans le même sens. Que si l'on dit que ce mot se prend en deux sens differents, on trompe le Lecteur, par une mauvaise équivoque, & l'on contredit très-assurément les Auteurs Sacrez. Quand l'Ecriture Sainte nous parle de la Justice de Dieu, il est visible qu'elle entend par tout la même

N 3

chose,

chose, que les hommes entendent par ce mot. Elle nous donne la même idée de la Justice, que la droite Raison, & elle nous dit que Dieu est un *juste Juge*, qu'il *jugera justement* les hommes, qu'il les traitera *selon leurs œuvres*; sans nous avertir jamais que la Justice de Dieu est opposée à celle des hommes, & qu'elle a des regles toutes différentes. Les Philosophes Payens ont de même reconnu la Justice de la Divinité, & l'ont regardée comme une qualité essentielle de Dieu. Il n'y a que des Chrétiens, qui par l'envie de défendre certains dogmes pleins de contradictions, ont obscurci sans y penser les Vertus de Dieu & ont mieux aimé en effacer, au moins en partie, l'idée reçue par les Apôtres & par les Philosophes les plus éclairés du Paganisme, que de douter de dogmes consacrés par l'autorité des hommes & par la violence; parce qu'on ne pouvoit les appuyer ni sur les lumières révélées, ni sur les naturelles. Pour moi, je ne vois pas, comme je l'ai dit ailleurs, * qu'il y ait rien dans le Nouveau Testament, touchant les peines de l'autre vie, qui soit incompatible avec l'idée, que nous avons de

* *Tam. IX. p. 142. & suiv.*

de la Justice. Nos idées ne sont pas la règle des vertus de Dieu, comme Mr. Bayle s'imagine qu'un Origeniste le soutiendrait; mais les idées véritables des Vertus & des Vices étant venues de Dieu; soit par la Révélation, soit par la droite Raison; elles sont conformes aux idées, que Dieu lui-même en a. On ne réduiroit point à l'absurde, comme il le dit, un homme qui soutiendrait cela, avec tous les plus sages Théologiens, mais on montreroit facilement l'absurdité du sentiment contraire, qui détruit entièrement la Religion, par ses conséquences, & qui feroit passer, si on le recevoit, l'Ecriture Sainte pour un livre tout à fait absurde, comme je l'ai fait voir il y a long-tems, sans que Mr. Bayle m'ait répondu un mot; dans les Articles de ma Réponse, qui est dans * le Tome IX, dans lesquels j'ai traité de la Raison, & de son usage dans la Religion.

Avant que de quitter l'Origenisme, il faut que † je dise un mot de ce qu'il m'objecte que je réduis à un Problème, que l'on ne pourra soudre que dans l'autre vie, la Bonté, la Sainteté,

N 4 &

* Pag. 154. & suiv. † Entretiens, Pag. 193.

& la Justice de Dieu. Je soutiens que non, parce que les objections, que *Mr. Bayle* fait contre ces Vertus de Dieu, ne sont fondées que sur des suppositions, qui n'appartiennent point à la Religion Chrétienne; puis qu'il ne sauroit les prouver, par le Nouveau Testament. La Révélation ne nous dit rien de ces peines, qui nous donne une idée de la conduite de Dieu, comme si elle étoit injuste; mais les supplémens, que l'on y ajoute, font naître de grandes difficultez. Cependant on peut assurer, sans crainte de se tromper, que Dieu ne fera rien qui soit contraire à l'idée, que l'Ecriture Sainte nous donne de ses Vertus. Ce n'est pas un problème, c'est une éternelle vérité, fondée sur la souveraine perfection & sur l'immutabilité de Dieu. S'il y avoit quelque chose dans l'Ecriture Sainte, qui parût être contraire à cela; ou il ne faudroit pas le prendre à la lettre, mais l'expliquer d'une manière figurée; ou il faudroit dire qu'on ne l'entend point. Ces principes, qui sont fondez sur le Bon-sens & sur la pratique de tous les Chrétiens, ne laissent aucun doute dangereux dans l'esprit; & tout le verbiage de *Mr. Bayle* ne sauroit les obscurcir. Aussi ne crois-je pas

pas qu'il soit nécessaire de m'y arrêter plus long-tems.

2. Je ne m'arrêterai pas non plus beaucoup à l'accusation qu'il fait * contre moi d'un *zele Pharisaïque*, qui se couvre, dit-il, du beau prétexte des intérêts de la gloire de Dieu, pour s'ériger en accusateur public d'irreligion. Il n'y a point de Chrétien raisonnable, qui ne soit plein d'un *zele Pharisaïque*; si c'en est un de trouver mauvais, que quoi qu'on fasse profession d'être Chrétien & Réformé, l'on fasse, sous le nom des Manichéens & des Athées, des difficultez contre la Providence auxquelles on défie tous les Chrétiens de répondre raisonnablement, & auxquelles on n'oppose qu'une foi aveugle, & qui n'est fondée sur rien; par où l'on égale la Religion Chrétienne aux plus folles créances. Il n'y a point de Chrétien, ni de Théologien, tant soit peu raisonnable, qui ne soit choqué de cette conduite, & qui ne se croie obligé de la blâmer publiquement, ou de bouche, ou par écrit, selon que l'occasion s'en présente. J'ai dit dans le Tome IX. les raisons particulières, qui m'y ont engagé, & il n'est pas besoin que je les redise encore ici.

N 5

J'ai

* Pag. 6.

J'ai aussi montré que ce * qu'il dit du *zele tardif* qu'il m'attribue, étoit mal fondé, & il est ridicule à lui de me reprocher l'indulgence que j'ai eue pour lui, en ne le traitant pas d'abord, à la rigueur; c'est de quoi il me devoit remercier, & reconnoître par-là que c'étoit malgré moi, que je me trouvois forcé de juger, dans la suite, plus mal de lui, que je n'avois fait d'abord. A quoi bon perdre tant de paroles, sur des incidens de néant? S'il avoit tort dans le fonds, soit qu'il eût été repris tôt, ou tard, il devoit reconnoître sa faute & ne pas s'obstiner jusqu'à la mort, comme il l'a fait.

3. Il faut dire la même chose du Socinianisme † qu'il m'objecte; ce qui ne fait rien au sujet de la controverse, qui est entre nous. J'avoit dit qu'il n'avoit fait cette objection, que pour diminuer la force de mes raisons dans l'esprit des Lecteurs, qu'il pourroit tromper, en me rendant odieux. Il le nie, avec chaleur. Mais pourquoi m'accusoit-il donc de Socinianisme, lors qu'il ne s'agit de rien de semblable? A quoi bon faire cette accusation? Pourquoi la répète-t-il encore ici? Cet

* Pag. 63. & suiv. † Pag. 67. & suiv.

Cet homme croyoit assurément qu'on ne s'appercevroit point de ce mauvais artifice , pourvû qu'il le niât hardiment ; & c'est là , si l'on y prend garde , sa maxime perpetuelle , comme on l'a déjà vû , par divers exemples.

Il s'est fait écrire de Berlin par un homme ou mal instruit , ou peu sincere , que la condamnation de mon Nouveau Testament avoit empêché qu'on ne le débitât. Il suffit que jésâche que cela est faux. Je sai aussi de certitude qu'aucun habile Ministre de ce pais-là ne s'est mêlé de poursuivre la condamnation de mon Ouvrage ; & que ç'a été seulement des gens , que personne n'a jamais soupçonné d'avoir quelque Science. Je pourrois ajoûter que ceux qui donnerent l'arrêt étoient en petit nombre , & ne firent aucun examen regulier de cet Ouvrage. J'ai promis il y a long-tems * de répondre à ceux , qui pourroient avoir des difficultez sur quelques endroits , & j'ai fait voir nettement † qu'il y a des passages dans mes notes , qui sont tout à fait contraires aux idées des Unitaires. D'ailleurs je serai toujours prêt à montrer la fausseté des citations,

N 6

que

* Voyez B. C. Tome II. p. 283. † B. C. Tom. III. p. 396.

que l'on a pû en faire à contre-sens.

Mr. *Bayle* produit en suite quelques Actes, que les Synodes Wallons ont faits contre mon Nouveau Testament; quoi que l'autorité de ces Synodes fût, dans son esprit, aussi grande que celle des Bramines, des Galapoins, ou des Bonzes. Je n'ai autre chose à y répondre que ce que j'y répondis, par une petite Lettre imprimée au Mois de Mai en M DCC IV. où j'ai fait voir, avec la dernière évidence, que ces Assemblées n'avoient eu aucun fondement légitime de censurer mon Ouvrage & de s'en plaindre. Châcun peut s'en appercevoir, en la lisant; car ce n'est pas une chose, qui puisse être douteuse. Aussi le sincere Mr. *Bayle*, en produisant l'Article du Synode d'Amsterdam de M DCC IV, qui est le seul, où l'on ait spécifié les endroits, dont on prétendoit être choqué, a-t-il supprimé ces passages, & s'est contenté de mettre en marge qu'il y a diverses preuves que l'on trouvera dans l'Original. Il a été convaincu que ces prétendues preuves ne valaient rien, comme je l'ai fait voir dans ma Lettre, & c'est pour cela qu'il les a omises. C'est-là un trait remarquable de la fin-

sincérité de cet homme , qui s'écrie à tous momens au mensonge & à l'imposture.

Je ne ferai aucune remarque sur ces Actes. Je pourrois faire une bonne histoire de la maniere dont ils ont été faits , à l'instigation d'une Cabale , qui engagea d'abord le Synode à faire sans examen une démarche , qui le contraignît de pousser sa pointe , sans en pouvoir revenir , selon l'usage de ces Compagnies. Je pourrois attester la conscience de ceux qui firent , ou qui approuverent l'Article du Synode de Heusden , en M DCC III. de déclarer s'ils avoient lû alors , avec quelque soin , le livre qu'ils condamnoient , & je suis très-assuré qu'ils n'oseroient le dire devant Dieu , & que la plûpart même n'en avoient pas vu seulement la couverture. Mais comme on a reconnu qu'ils faisoient du bruit , sans fondement , je ne m'arrêterai pas à cela. Il seroit bien plus de leur honneur de censurer publiquement la doctrine de Mr. Bayle , qui les accuse ouvertement de faire Dieu Auteur du mal , & d'être hors d'état de répondre aux objections des Manichéens , qu'il assure avoir tirées de leurs livres , & qui se dit être néanmoins de leur senti-

ment. Les Synodes Flamands de ces Provinces ont fait un très-grand bruit, sur un Livre bien moins dangereux, que ceux de *Mr. Bayle*, de peur qu'on ne leur en attribuât la doctrine. Les Wallons doivent s'attendre que les Lutheriens & les Catholiques prendront droit sur leur silence, & ne manqueront pas de leur attribuer les sentimens de *Mr. Bayle*, dont ils diront encore qu'ils ont approuvé la conduite. C'est dans une occasion, comme celle-ci, qu'il faudroit faire de l'éclat; puis que cet éclat ne peut plus nuire à personne, l'Auteur dont il s'agit étant mort, & n'ayant laissé ni femme, ni enfans, ni parens même après lui, qui en puissent souffrir. Si le zele de ces Messieurs ne se remue point, ils n'éviteront pas la censure non seulement des autres Societez Chrétiennes, mais encore des honêtes gens de la leur. Pour moi, je n'y ai aucun intérêt, que celui d'empêcher que les choses n'aillent de mal en pis.

3. *Mr. Bayle* m'attaque * en plusieurs endroits, sur les Systèmes de Théologie, comme si je les abandonnois tous aux Manichéens, excepté ce-

* *Pagg.* 19. 31. 37. & suivans, 204.
228.

celui d'*Origene*. Il prétend par là retorquer contre moi le reproche, que je lui avois fait d'abandonner toute la Chrétienté aux Manichéens. Mais il y a une très-grande différence entre lui & moi. Premièrement il soutient qu'il n'y a aucun Systême de Théologie, selon lequel on puisse répondre solidement à ses difficultez. En second lieu, il dit par tout qu'il est impossible de le faire par la Raison. Il insulte à tous bouts de champ tous les Théologiens Chrétiens & chante perpétuellement les victoires des Manichéens, contre la Raison ; qui ne peut se défendre contre eux, & qui doit ceder la place à une foi aveugle & sans raisonnement ; car après avoir été trahi par la Raison, il n'est plus sûr de s'y fier. Au contraire, je soutiens qu'on peut très-bien défendre, par la Raison, la conduite de Dieu, contre les Manichéens ; & je n'ai jamais dit qu'aucun Systême ne pouvoit satisfaire à leurs objections. J'ai laissé à chaque Secte du Christianisme la liberté de défendre le sien, sans en dire ni bien, ni mal ; mais je ne pouvois pas m'engager à les défendre tous, ou à en défendre quelques uns, qui fussent contraires les uns aux autres. Je n'ai pas
at-

attendu, jusqu'à présent, à choisir celui qui me paroît le plus raisonnable & le plus conforme à l'Ecriture Sainte. J'ai dit plus d'une fois que j'étois sur ces matieres du sentiment d'*Episcopus* & de *Mr. Tillotson*. Si j'y ai ajouté quelques conjectures, elles ne changent point le fonds de leur doctrine, & ne font pas un nouveau Systême. J'ai fait voir qu'il y a des principes, qui sont conformes à la Raison, & qui n'ont rien d'opposé à l'Ecriture Sainte, par lesquels on peut très-bien satisfaire aux objections de *Mr. Bayle*; & je le ferai encore, dans la III. Partie de ces Remarques. J'ai montré, que ce terrible Avocat des Manichéens supposoit en cette matiere des choses, qui n'ont aucun fondement assuré dans l'Ecriture Sainte, & qui ne sont que des conjectures des Docteurs; & que les Théologiens, qui ne reconnoissent de regle de leur foi que l'Ecriture Sainte, ne sont point obligez de défendre. J'ai plus fait, j'ai fait voir qu'on pouvoit même répondre à *Mr. Bayle*, par le Systême d'*Origene*, qu'il suppose faux, sans le pouvoir prouver, & je l'ai défié d'en montrer la fausseté, sans qu'il l'ait osé entreprendre. Après cela, il étoit ridicule de se vanter

ter

ter d'avoir proposé des objections, auxquelles la Raison ne peut pas satisfaire, puis qu'on lui montrait qu'on y peut répondre de deux manières différentes; sans exclure les autres, que de plus habiles gens pourroient trouver.

C'est comme si un Mathématicien apportoit une démonstration, à laquelle il défiât tous les autres de repliquer, & qu'on lui fît voir que sa prétendue démonstration supposeroit comme assurées des choses, qui ne le sont point, & qu'on y pourroit faire deux réponses, qu'il ne sauroit détruire. S'il se vantoit après cela qu'il a triomphé de tous les Mathématiciens, il seroit sifflé par tous ceux qui entendent les Mathématiques. Il auroit beau dire qu'il auroit appuyé sa démonstration, sur des principes reçus de la plupart des Mathématiciens; on lui diroit qu'on ne peut pas nommer démonstration, à laquelle il n'y ait rien à repliquer, un raisonnement qui suppose des choses obscures, comme assurées. Ces sortes de raisonnemens peuvent détruire des sentimens, qui établissent comme assurées des choses obscures; mais ils ne conduisent à aucune découverte. Si un Mathématicien, qui
en

en auroit usé ainsi, assureroit qu'encore qu'il soit persuadé que sa démonstration est bonne, & que les Mathématiques n'y fournissent aucune réponse; il croit néanmoins que cette démonstration est fautive, & que ce qu'il attaque est vrai, que diroit-on de lui? On croiroit ou qu'il parleroit de mauvaise foi, ou qu'il auroit plus besoin d'hellebore que de réponse.

Que si un Mathématicien, pour faire voir l'incertitude des Mathématiques faisoit de longues démonstrations, dont il conclût l'incertitude de l'art; on lui demanderoit par quelle raison il voudroit qu'on se rendît à ses conclusions. S'il répondoit qu'on ne peut pas refuser de les admettre, selon les regles reçues; on lui diroit que si ces regles trompent, comme il prétendrait l'avoir démontré, il ne peut pas s'en servir contre les autres, & ne les admettre pas contre lui même. Prétendre que l'évidence, que l'on attribue à un raisonnement, doit convaincre les autres, quand nous nous en servons; & que l'évidence opposée ne doit avoir aucun lieu, est une contradiction, qui montre ou du désordre dans le cerveau, ou peu de sincérité. RaISONNER contre la RAISON, & prétendre être écou-

écouté ; c'est vouloir qu'on s'y fie & qu'on s'en défie en même tems, & se rendre indigne de réponse.

C'est ce que nôtre Auteur fait perpetuellement. Je ne m'arrêterai pas à ce qu'il dit par-ci par-là du Systême, que j'ai embrassé , * non pour le réfuter, mais pour le tourner en ridicule, par de mauvaises railleries ; ou pour le rendre odieux, dans l'esprit de ceux qui se confieroient en sa bonne foi. Comme je n'ai plus rien à craindre de ce côté-là, je passe sous silence ce qui n'a point de rapport aux choses mêmes.

J'avois dit que je ne m'engageois à soutenir aucun Systême particulier, mais seulement le Nouveau Testament, qui est ma Confession de Foi. Il me † répond *que les plus pernicioeux Héretiques pourroient dire la même chose.* Cela est faux, car les plus pernicioeux Héretiques ne peuvent pas dire sincèrement que le Nouveau Testament est leur Confession de foi, Tout homme qui le lit, avec dessein d'en profiter, & sans préjugé, ne peut pas manquer d'y apprendre tout ce qui est nécessaire au salut. Les Protestans en particulier, ne peuvent pas en douter, sans

* Voyez p. 60. † Pag. 108.

sans renoncer à ce qu'ils enseignent de la clarté de l'Ecriture Sainte ; & comme ils le regardent comme l'unique regle infallible de leur foi, ils n'y en peuvent joindre aucune autre, sans se contredire grossièrement. Si l'on fait des Confessions de foi à part, elles ne peuvent passer que pour des explications des sentimens des Societez qui les approuvent, & nullement pour des regles, qui obligent les consciences. Ce ne sont tout au plus que des reglemens politiques, qui n'obligent personne de les recevoir, sous peine de damnation.

Si l'on dit qu'on peut de mauvaise foi attacher des idées, aux expressions du Nouveau Testament, contraires à la pensée des Apôtres, on ne prend pas garde que l'on en peut faire tout autant à l'égard des Confessions de foi. Ceux qui n'ont point de délicatesse de conscience peuvent signer toutes sortes de Confessions, sans en rien croire.

Mr. *Bayle* feint d'avoir oublié qu'on l'avoit sommé de nommer le Système qu'il suivoit, & se plaint de ce que je ne cite pas les pages où je lui avois fait cette sommation. C'est au Tome VI. p. 414. & Tome VII. p. 332. Mr. *Ber-*

Bernard en avoit fait autant en son Mois de Janvier 1706. p. 62. & encore ailleurs, si je ne me trompe. Il dit donc ici qu'il fuit le *Système des Théologiens Réformez non-rationaux*; il falloit dire *déraisonnables*, car c'est là le vrai nom qu'il faut donner à ceux qui renoncent à la Raison. Mais il n'y a jamais eu personne, qui l'ait fait comme lui, & qui ait osé dire que la Raison prouve le pour & le contre, comme on le verra dans la IV. Partie de ces Remarques.

4. Nôtre Auteur prétend que je n'ai pû l'accuser d'avoir fait *des objections abominables contre la Providence*, sans en accuser de même tous les Docteurs Réformez non-Rationaux. Je le lui accorderai, dès qu'on m'en aura produit un, qui ait fait, au nom des Manichéens, les objections qu'on lit dans son Dictionnaire, & qui ait insulté à la droite Raison, & en même tems à la Révélation, comme lui. Mais pendant qu'on ne produira que des paroles, où l'on dit que dans la Religion il y a des choses, qui sont au dessus de la Raison; on ne dira rien que je ne dise aussi, ou qui favorise ses sentimens. Je n'ai jamais lû rien de semblable à ce qu'il dit, dans le Chap. XCII. de
ses

ses *Réponses aux Questions d'un Provincial*, où il finit ainsi ses remarques sur le livre de Mr. King, sur l'*Origine du mal*. Quand la Philosophie, dit-il, charge le *Système des deux principes*, ELLE L'ENFONCE, ELLE LE MET EN DÉROUTE, sans se pouvoir rallier; mais quand elle tourne ses batteries, contre l'*unité de Principe*, ELLE Y FAIT DES BRECHES QU'ELLE NE REPAIRE PAS, quelque soin qu'elle s'en donne. Ici la Philosophie & la Raison c'est tout un, & il n'attaque pas moins * ailleurs la Raison. Si elle détruit d'un côté le sentiment des *Dualistes*, ou de ceux qui établissoient deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais : elle renverse de l'autre celui des *Unitaires*, ou de ceux qui n'en reconnoissent qu'un bon, sans qu'on puisse l'empêcher. Cela signifie que la Raison prouve qu'il n'y a ni un, ni deux Principes; ou qu'il n'y a point de Dieu bien-faisant, qui gouverne le monde. Si l'on prouve qu'il y en a un, par des preuves auxquelles les Athées ne sauroient répondre, comme l'Auteur est contraint d'en convenir; les Athées d'un autre côté prouvent

* Voyez l'*Indice qui est au devant du 2. Tome des Rép. au mot Raison*.

vent qu'il n'y en a point, par des preuves évidentes. Ils sont égaux à nous, puisque nous sommes également embarrassés à nous défendre. S'il y avoit des Théologiens Réformez, qui enseignassent une semblable doctrine & qui la fissent valoir, comme lui ; ils abandonneroient le Parti des Réformez, pour suivre celui des Pyrrhoniens & des Athées.

Écoutons encore les paroles suivantes : *Elle peut donc connoître que si elle a quelque force pour élever des brouillards, elle est trop faible, pour les dissiper.* C'est à dire, que la Raison nous fournit bien des difficultez pour détruire l'existence d'un Dieu, mais qu'elle ne nous donne aucun moyen de leur répondre. Si cela étoit, il faudroit bruler tous les Systèmes de Théologie, où l'on enseigne tout le contraire ; & il n'en échapperoit pas un, puisque tous les Théologiens Chrétiens sont d'accord que la Raison ne sauroit détruire le dogme de l'existence de Dieu, & qu'au contraire elle l'établit invinciblement. Voilà comment Mr. Bayle étoit bon Réformé non-Rational, ou déraisonnable.

Mais il prend l'air dévot, quoi qu'en termes moqueurs, dans la suite, où il dit :

dit: *nous devons par là lui donner de bons coups de caveçon* (termes bas & railleurs) *afin qu'elle soit moins orgueilleuse, & que cette humiliation, ou cette mortification lui apprenne à se captiver sous l'obéissance de la foi.* Mais si la Raison est détruite, comme elle l'est assurément, si elle prouve le pour & le contre; la Foi, qui la suppose nécessairement, tombera avec elle. Pourquoi vouloit-il *donner de bons coups de caveçon à la Raison?* Si c'est sans sujet, cela est ridicule; & si c'est en se fondant sur quelque raisonnement, comme on le voit par la liaison de son discours, il s'y fie donc, & il veut que les autres s'appuyent aussi sur ce fondement. Par conséquent, il ne faut point ici parler de *caveçon*, dont on lui donne des coups; il faut parler de profiter de ses lumieres, & de se mettre en état de les écouter. L'Auteur le savoit très-bien, comme il paroît par le Ch. I. de son Commentaire Philosophique, où il défend la cause des Protestans; aulieu qu'il nous conduit ici ou à l'Eglise Romaine, si on prend ce qu'il dit à la lettre, sans aller plus loin; ou au Pyrrhonisme, si l'on en voit les conséquences, & qu'on les veuille suivre.

J'a-

J'avois dit que les premiers Réformateurs n'avoient pas crû découvrir les premiers la doctrine de la Prédestination absolue, & qu'ainsi ils avoient suivi une opinion déjà reçue dans les Ecoles. Mr. * Bayle s'échauffe là-dessus & dit que la plupart des Scholastiques étoient Pelagiens, ou Semi-pelagiens, & que l'on regarda Calvin, comme un Novateur. *Ce sont des faits si connus*, dit-il, *qu'il est étonnant que Mr. Le Clerc ait voulu donner à entendre qu'il les ignoroit.* Il est bien plus étonnant que Mr. Bayle, qui avoit apparemment lû l'histoire du Concile de Trente, & quantité de livres des Jansenistes, qu'il cite en divers endroits de son Dictionnaire, ignorât que *Thomas d'Aquin*, le plus illustre des Docteurs de l'Ecole, avoit été dans les mêmes sentimens, que *Luther & Calvin* défendirent depuis. Les Dominicains les suivoient aveuglément, & il n'y avoit guere d'Auteur, qu'on lût plus communément, dans les Ecoles, que la *Somme de S. Thomas*. J'avoué que les *Scotistes*, comme les Cordeliers, étoient dans des opinions différentes, & qui approchoient plus de celles des Semi-pelagiens; ce qui fit qu'ils eurent de

Tome XII. O grand-

Page. 43.

grandes contestations, dans le Concile de Trente, avec les Dominicains; comme on le peut voir dans l'Histoire de ce Concile, sur les années MDXLVI. & MDXLVII. * Les Jesuites, qui ont été depuis les plus opposez à la doctrine des Dominicains, ou des Thomistes, dans leur Assemblée de MDL. firent des Constitutions, par lesquelles leur Fondateur les engagea à suivre la doctrine de S. *Thomas*, pour la Théologie & l'on voit encore des Theses qu'ils firent soutenir dans leur College de Rome, en 1560 & 1562. peu de tems après la mort de leur Fondateur, & pendant la tenuë du Concile de Trente, où ils défendent les sentimens des Thomistes sur la Grace. Mr. *Bayle* auroit pû facilement savoir cela, s'il avoit voulu s'informer de quelcun, qui fût l'histoire de la Théologie.

5. Il a fini ses *Entretiens*, par des considerations générales sur le procédé, que j'ai gardé envers lui. Il ne sera pas nécessaire que je m'y arrête long-tems,

* Voyez les *Memoires*, pour servir à l'Histoire des Controvers. sur la Predest. &c. inserez dans la *Biblioth. Univers.* Tom. XIV.

tems , après ce que j'en ai déjà dit * ailleurs ; & je n'ai plus besoin d'Apolo-
gie , après la publication de ses *En-
tractions*.

Il prétend que je n'ai fait paroître
† ni habileté, ni prudence, dans la dis-
pute que j'ai eue avec lui. Pour l'ha-
bileté, je ne lui ferai aucune querelle;
mais il n'en falloit pas tant qu'il cro-
yoit, pour développer ses sophismes.
Une connoissance médiocre de la
Théologie Chrétienne, avec quelque
habitude à faire attention à ce qu'on lit,
& à exprimer en ordre ce que l'on pen-
se , suffisoient pour dissiper tous les
nuages , qu'il a tâché d'élever contre
la Vérité. A l'égard de la témérité,
ce qui choque le plus nôtre Auteur,
c'est que je ne me sois pas laissé mal-
traiter, par une aussi terrible plume, que
la sienne , sur la matiere des Natures
Plastiques , & que j'aye osé attaquer
de nouveau ses Manichéens. J'aurois
pû faire tout ce que j'aurois voulu, con-
tre tout autre & même contre les plus
fameux Théologiens du Parti , qu'il
faisoit profession de suivre , il ne l'au-
roit point trouvé mauvais. Mais oser
se défendre contre lui , oser même l'at-
taquer

O 2

* *Tom. ix. de la B. C. p. 103. & suiv.*

† *Pag. 216. & suiv.*

taquer sans détour & faire voir à ceux, qu'il vouloit duper, les pieges qu'il leur tendoit, étoit un attentat effroyable. Il falloit souffrir qu'il se moquât de toutes les Religions, qu'il prît tous les Théologiens pour dupes, & qu'il détruisît tout, sans établir jamais rien; sans quoi il étoit prêt à répandre des torrens d'encre, pour engloutir ceux qui l'auroient osé trouver mauvais. Il m'accuse ici & ailleurs, depuis nôtre démêlé, de ce que j'ai souvent attaqué, dit-il, les Théologiens; sans prendre garde que je n'ai jamais parlé que contre ceux, qui sont indignes de ce nom & qui voudroient établir une tyrannie sur les consciences. D'ailleurs j'en ai loué un grand nombre, dans mes Ecrits. *Usserius, Hammond, Chillingworth, Pearson, Barrow, Cudworth, Tillotson, &c.* en sont des preuves sensibles; pour ne pas parler des vivans, à qui j'ai donné les louanges, que j'ai cru qui leur étoient dûes.

*Mais qu'y a-t-il de plus téméraire dit * Mr. Bayle, que de voir qu'un Arminien traite d'impiété ce dogme-ci: aucun Systême ne peut lever les difficultés de l'origine & des suites du péché; mais il faut que la Raison se sou-*

mette,

* *Pag. 218.*

mette , avec toutes ses difficultez , à l'autorité de l'Ecriture. *N'est-ce pas le dogme des Réformez ?* Mais ce n'est pas là ce que l'on a attaqué , dans Mr. Bayle. Ce sont les prétensions qu'il a , que les Manichéens ont prouvé *évidemment* que la Bonté , & la Sainteté, que l'on conçoit dans un Etre tout parfait, sont tout à fait incompatibles avec la conduite du Créateur du monde , à l'égard du Genre Humain ; ce sont les objections qu'il a inventées , & qu'il a publiées , sous leur nom , & la maniere scandaleuse , dont il les a soutenues , jusqu'à l'extrémité ; ce sont les marques qu'il a données du dessein qu'il avoit d'introduire le Pyrrhonisme & l'Atheïsme , en nous faisant comprendre , que nous étions aussi embarrassés à nous défendre contre les Athées : qu'ils le sont , lors que nous les attaquons. C'est ce qui paroît si clairement par sa *Continuation des Pensées sur les Comètes* , & par ses *Réponses aux Questions d'un Provincial* , qu'il faut être tout à fait aveugle , pour ne l'y pas voir. Je ne dirai pas que je eroi en avoir donné des preuves évidentes , mais je renverrai le Lecteur à l'*Examen de la Théologie de Mr. Bayle* par Mr. Jaquelot , qui l'a fait voir d'u-

ne maniere plus claire que le jour.

Il y a bien de la différence entre dire qu'on ne peut pas satisfaire à des difficultez, qu'on fait contre une certaine doctrine, comme font divers Théologiens Réformez : & dire avec Mr. Bayle, qu'il y a des objections *évidentes* contre cette doctrine, & qu'il faut renoncer aux *Notions Communes*, pour se tirer d'affaire, ou plutôt pour ne s'en point tirer, comme je le ferai voir dans la iv. Partie. Si les Théologiens, qui suivent le Système de Dordrecht, vouloient introduire le Pyrrhonisme, comme fait Mr. Bayle, sous prétexte de soumettre la Raison à la Foi, ils mériteroient qu'on les traitât, comme lui ; mais tout le monde fait qu'ils sont très-éloignez du Pyrrhonisme. Jamais aucun d'eux n'a parlé, comme nôtre Auteur. Mais son dessein étoit de persuader à ceux d'entre les Réformez, qui reçoivent le Synode de Dordrecht, que dans le fonds la doctrine de ce Synode & la sienne sont la même ; afin de leur faire avaler la pilule amere du Pyrrhonisme & de l'Atheïsme, enveloppée des canons de cette Assemblée. D'autres ont tâché d'introduire le Spinozisme, en Hollande, sous le nom de la plus rigide Orthodoxie, & il est cer-

certain qu'il y a bien des gens , qui s'en sont laissez infecter. Si l'on s'étoit opposé à cette Orthodoxie masquée, comme les Adversaires de Mr. Bayle ont tâché de faire , on en auroit peut-être arrêté le cours.

Mr. Bayle demande * où est le *cui bono* de la tempête que j'ai excitée contre lui? Il falloit être aussi aveuglé de passion, ou aussi entêté que lui, pour croire qu'un Théologien doive rendre raison à un Pyrrhonien , pourquoi il défend contre lui la Bonté & la Sainteté de Dieu; comme si l'on ne voyoit pas que ce Théologien croit que la Religion est perdue, si l'on ne défend ces vertus de Dieu, contre ceux qui les attaquent. C'est à lui, à qui il faudroit demander *cui bono*? car en effet ceux qui n'ont point de Religion ne doivent pas se soucier de dogmatizer, parce que la Conscience ne les y oblige point. Que leur importe-t-il que les hommes croient, ou ne croient pas quelque chose? Mais les Théologiens bien persuadés de la vérité du Christianisme, & qui en voyent toute l'excellence & toutes les beautés, se croient obligés en conscience de le soutenir & d'empêcher qu'on ne l'obscurcisse, comme l'Au-

teur des *Entretiens* le fait. Mr. Bayle dit que ma conduite à son égard, qu'il nomme une *équippée*, a déplu à plusieurs Arminiens ; comme si l'on avoit dans ce Parti grande estime pour lui, & qu'on en eût extrêmement peur. Il n'y a personne, parmi les Arminiens, qui ait lu quelques uns de ses derniers livres, qui ne le prenne pour ce qu'il étoit ; c'est à dire, pour un très-grand parleur, pour un homme fort entêté de lui-même, peu exact dans ses raisonnemens, & qui croyoit pouvoir embarrasser tout le monde, à force de paroles ; mais d'ailleurs très-ignorant dans la Théologie, & très-petit Philosophe. Ses lectures inutiles d'une infinité de petits livres, ou de livres de très-peu d'usage ; ses recherches curieuses dans des bagatelles de nulle conséquence, & son exactitude en choses de néant ; le cahos prodigieux de son gros Dictionnaire, chargé de digressions inutiles, & d'un verbiage sans fin, ont fatigué tous ceux qui l'ont feuilleté. Il a avoué à un de ses amis, de la bouche de qui je le tiens, qu'il n'avoit pas perdu une pensée, en le composant, & qu'il avoit jetté sur le papier tout ce que son imagination lui avoit fourni, sans rien effacer ; & la chose même le montre assez.

sez. Les doutes perpetuels qu'il y fait naître, contre la Religion, & les obscenitez qu'il y a mises & qu'il a défendues opiniâtrément, contre tout le monde, ont scandalizé tous les honnêtes gens. Je suis très-assuré que si l'on prenoit leurs suffrages, dans toutes les Communions, ils tomberoient d'accord de ce que je viens de dire. Cependant il étoit assez vain, pour s'imaginer que l'on regarderoit comme une témérité le dessein de défendre la Religion contre lui.

C'est ce que j'ai entrepris de faire, & que je croi avoir executé d'une maniere assez forte, pour disculper la Providence. Il * prétend que j'aurois dû faire voir, que les Systemes des Chrétiens peuvent se défendre par la Raison contre lui. Cela seroit bon, s'ils s'accordoient tous ensemble, & qu'ils fussent conformes à l'Ecriture Sainte. Mais comme on fait qu'ils ne sont pas d'accord entre eux, & qu'il faut nécessairement qu'il y en ait quelques uns, qui soient opposés à la Verité; il n'y a personne, qui puisse entreprendre de les défendre tous, qu'un fou, ou un Pyrrhonien, qui soutiendrait que des propositions contradictoires peuvent être

tre vrayes, en même tems. Mr. Bayle, accoutumé à soutenir le pour & le contre, le pouvoit faire ; mais pour moi, qui ne croi qu'une Verité, je n'ai que faire de défendre ce dont je ne suis pas persuadé. Je laisse à chaque Secte le soin de défendre ses dogmes, contre les objections & les insultes de nôtre Auteur.

Il me suffit de pouvoir défendre la Providence, selon le Systeme des Rémonstrans, que j'ai suivi avec exactitude ; car le plus grand de tous leurs principes Théologiques, c'est que l'on ne peut faire passer pour doctrine, dans laquelle l'Evangile soit intéressé, qu'une doctrine qui soit clairement exprimée dans le Nouveau Testament, ou qu'on en tire par une conséquence légitime. Mr. Bayle avoit soutenu, qu'on ne peut pas répondre non seulement par les Systemes, mais pas même par la Raison à ses objections Manichéennes. J'ai fait voir le contraire, en montrant qu'il ne fait que des argumens *ad hominem*, contre quelques uns des Chrétiens ; mais qu'il ne sauroit produire aucune doctrine, dans les termes des Apôtres, qui soit contraire à la Raison, ou incompatible avec les Notions Communes.

La.

La Fievre * troubloit nôtre Auteur, lors qu'il écrivoit que pour rendre un bon service à la Religion , il falloit que je défendisse contre lui, non seulement les sentimens des Rémontrans, mais de plus les Systemes de Dordrecht, des Thomistes , des Molinistes, &c. Ce feroit au contraire rendre un bon service aux Athées, que d'essayer, en l'honneur du Christianisme, de défendre des doctrines opposées , & qu'on ne croit pas veritables, & montrer qu'on ne se soucie nullement de la Verité. C'est à chacun à défendre son Systemc, comme il l'entend. Pour moi je lui ai déclaré depuis le commencement, que je ne prétendois défendre contre lui, que l'Evangile. *Mais, dit-il, on ne fait, ni le nom, ni la demeure des Chrétiens, qui ont sur l'Enfer le sentiment de l'accusateur.* Supposé qu'il n'y eût que très-peu de gens , qui eussent de semblables pensées , il ne s'ensuivroit point qu'elles sont fausses. Mr. Bayle devoit avoir montré qu'elles sont contraires à l'Evangile , ou à la Raison. C'étoit l'unique moyen de les réfuter , & non de chercher s'il y a de grandes Societez , qui en font profession. Si l'on vouloit se servir du

même raisonnement contre lui , on diroit qu'il devoit croire que le consentement général des Nations prouve qu'il y a un Dieu ; puis qu'il ne sauroit produire aucun Parti du Christianisme , qui croye le contraire. Le petit , ni le grand nombre de ceux qui soutiennent quelque chose , ne prouve rien du tout , à l'égard de la Verité.

On doit remarquer ici que notre Auteur a non seulement prétendu renverser tous les Systemes de Théologie , mais même la Religion & la Raison ; en les mettant en contradiction l'une avec l'autre ; & qu'il soutient qu'il est impossible de répondre à ses objections , par la Raison. Je ne pouvois pas défendre tous les Systemes , pour les raisons que j'ai dites ; mais j'ai fait voir que l'Evangile , expliqué par les Notions Communes , peut être facilement défendu contre ses objections. C'est tout ce que je m'étois proposé.

Je remarquerai encore que lors qu'il s'agit des peines de l'autre vie , nous n'en pouvons rien savoir , que par la Révélation ; & qu'il n'y a personne , qui nous puisse imposer la nécessité de croire quoi que ce soit là-dessus , qui ne soit pas contenu formellement dans l'Ecriture Sainte , ou qui ne s'en tire pas.

pas par des conséquences absolument nécessaires. Cela étant, il n'y a point de Théologien au monde, qui puisse dire positivement que Dieu executera ses menaces, à la rigueur. C'est une chose, dont il est le maître, comme Mr. *Fillotson* l'a fort bien remarqué dans le Sermon dont j'ai donné un Abregé, dans le Tome VII. Si quelqu'un croit que l'exécution de ses menaces seroit injuste, il doit soutenir qu'elle ne se fera point. Il n'y a non plus qui que ce soit, qui puisse dire en quoi consisteront ces peines, si elles sont éternelles; mais on ne les doit pas décrire d'une manière, qui soit incompatible avec la Justice Divine. Je suis assuré que tous les Théologiens & les autres gens de Lettres raisonnables, qui voudront dire ce qu'ils pensent là-dessus, en tomberont d'accord avec moi; & cela étant, il ne faut plus me demander où sont ceux, qui sont persuadés de ces veritez. La Chrétienté en est pleine & l'on en trouvera des milliers, parmi toutes sortes de gens. Ceux qui n'ont jamais pensé là-dessus n'ont proprement aucune opinion déterminée sur cela, & il ne les faut pas compter, comme opposez à ce que j'ai dit. Pour ceux, qui ne

raisonnent point du tout, qui ne font que répéter, sans examen, ce qu'ils ont appris, & qui sont prêts à maltraiter ceux qui parlent autrement qu'eux, je les compte pour rien.

Je ne m'arrêterai pas à ce que Mr. Bayle dit de mon Intolerance & de ma Bigoterie. Rien ne m'obligera jamais de dire qu'il faut maltraiter qui que ce soit, pour des Opinions, quand ses mœurs sont irréprochables. Mais je ne traiterai jamais de freres, ou de gens que l'on puisse regarder comme des membres d'une Assemblée Chrétienne, les *Athées* & des *Pyrrhoniens*; ni ne les regarderai comme des gens, qui aient droit de dogmatizer dans un Etat. Il me semble que c'est assez qu'on les souffre, sans leur faire aucun mal, pour leur donner le tems de se repentir. Je ne suis entêté, par la grace de Dieu, d'aucune chimere, & je me sens aussi éloigné de la Superstition, que de l'Atheïsme. Mes Ecrits sont d'assez bon garands de ce que je dis, dans l'esprit de ceux qui ne me connoissent pas; & ceux, de qui j'ai l'honneur d'être connu, n'ont pas besoin que je me justifie à cet égard. Je ne saurois approuver les emportemens & les injures de Mr. Bayle, non, plus
que

que ses sentimens ; mais je ne laisse pas de souhaiter que Dieu lui ait pardonné, & je puis assurer que je ne lui ai jamais voulu nuire, en sa personne, mais seulement l'obliger de rentrer en lui-même & de penser à sa conscience : pendant que d'un autre côté, j'ai tâché d'empêcher qu'il ne nuisît à la Religion Chrétienne.

III. A P R E S avoir montré que Mr. Bayle m'accuse très-injustement, & seulement parce qu'en faisant connoître ses desseins & sa mauvaise conduite, j'ai empêché qu'il ne causât tout le mal, qu'il auroit causé ; je ferai ici une petite recapitulation de ce que j'ai dit, pour défendre la Providence contre lui. J'ai crû que cela étoit nécessaire, parce que c'est là le principal fruit qu'on peut recueillir de la dispute, que nous avons eue ensemble. Je souhaite que les idées, que j'ai déjà proposées, & que je remettrai ici en ordre, puissent faire l'effet sur les autres, qu'elles produisent sur moi ; je veux dire qu'elles les portent à admirer & à bénir toujours plus la Bonté de Dieu, à louer sa Justice & sa Sainteté, & à avoir une parfaite confiance en lui. Je tâcherai de ne rien dire, qui blesse en aucune maniere les lumieres de

de la Raison & de la Révélation; mais comme je puis me tromper, je serai toujours disposé à profiter des découvertes de ceux, qui pourront trouver quelque chose de meilleur.

1. C'est une chose, dont tous les Philosophes Chrétiens conviennent, que nous devons nous former la plus belle & la plus sublime idée de Dieu, qu'il nous soit possible; & après avoir fait tous les efforts, dont nous sommes capables, pour cela, reconnoître que nôtre idée n'approche en aucune maniere de cet immense Original, & des perfections infinies qu'il renferme. Une Intelligence bornée, quelque étendue & quelque éclairée qu'elle soit, ne peut pas se former une idée complète d'une Intelligence sans bornes, à tous égards. Ainsi l'Intelligence des hommes, qui est très-petite & très-obscurcie, par une infinité de défauts, est bien éloignée de pouvoir épuiser, pour ainsi dire, les perfections sans limites de l'Etre tout-parfait.

L'impossibilité, où nous sommes à cet égard, ne doit pas néanmoins nous empêcher de faire tous nos efforts, pour avoir de Dieu des pensées, qui, si elles ne sont pas dignes de lui, ne soient pas au moins indignes des lumières,

mieres, qu'il nous a données, & des biens qu'il nous a faits. Nous devons donc lui attribuer toutes les perfections, ou les proprieté qui renferment quelque excellence ; sans y mêler aucun défaut, de quelque sorte qu'il puisse être. De cette maniere, si nous ne concevons pas toute l'étendue des perfections Divines, ce qui est impossible; au moins nous ne bornerons pas ses perfections par des défauts, qui les deshonorent. Nous concevons deux sortes de perfections, dont on peut nommer les unes *physiques*, ou qui se rapportent à la nature de Dieu considérée en elle-même; & les autres *morales*, qui regardent la conduite de Dieu à l'égard des Etres Intelligens. L'Eternité de Dieu, sa Toute-puissance, sa Toute-science, &c. sont du premier ordre; & l'on nomme Vertus celles du second, comme sa Sainteté, sa Bonté, sa Justice, sa Misericorde, &c. Les unes sont aussi essentielles à Dieu que les autres, & il n'est pas moins nécessairement Bon & Juste, qu'il est Eternel & Tout-puissant. Je n'entre ici en aucun détail, parce que tout le monde convient de ce que j'ai dit, & que j'en ai fait un Traité exprès, dans la III. Partie de ma *Pneumatologie*. Je sou-

souhaite seulement que l'on se souvienne bien de ces principes.

2. Dieu étant une nature infiniment parfaite, ne peut agir que conformément à ses perfections ; car ce seroit en déchoir , & par conséquent être imparfait , que d'agir d'une manière , qui y fût opposée. C'est donc ce qui a déterminé Dieu à vouloir créer l'Univers , & il l'a fait parce que cela étoit conforme à ses perfections. C'est là la règle unique de la conduite de Dieu , qui est tout à fait immuable ; c'est là le motif de toutes ses actions. Sa conduite peut être diverse , parce qu'entre une infinité de manières d'agir également parfaites , & conformes à sa nature , il peut choisir celle qu'il veut ; mais elle ne peut pas être mauvaise , en sorte que Dieu choisisse le mal & le bien indifferemment. Comme Dieu ne peut pas pecher par ignorance , parce qu'il fait tout : il ne peut pas agir par malignité , parce qu'il est Tout-bon.

Ainsi quand il a créé l'Univers , & dans cet Univers des Créatures Intelligentes , & capables de sentir la douleur & le plaisir , il ne peut l'avoir fait , que pour leur faire du bien , conformément à sa Nature Bien-faisante. Les Payens mêmes l'ont reconnu , comme on le
pour-

pourroit prouver, par un passage du *Timée* de Platon.

3. La Bonté de Dieu, ou si l'on veut sa Bénédiction est infinie, comme toutes ses autres perfections : c'est à dire, qu'elle n'est bornée par aucun défaut qui soit opposé à la Bonté, en sorte que l'on puisse dire que Dieu prend plaisir à mal faire, ou que s'il s'étoit conduit autrement, il auroit fait paroître plus de Bonté. Ce seroit accuser Dieu d'imperfection & révoquer ce que nous avons établi, touchant ses Vertus.

Mais il faut savoir que Dieu, pour faire éclatter cette Bonté, a fait une infinité de Créatures Intelligentes comme il paroît par ce que l'Ecriture Sainte dit des Anges, dont elle marque diverses sortes. Outre ce que l'Ecriture Sainte nous apprend là-dessus, la Raison nous conduit à assurer la même chose, comme Mr. Grew † l'a très-bien démontré, dans sa Cosmologie Liv. II. c. 8. Rien n'empêche aussi qu'il n'y ait d'autres Planetes peuplées, comme nôtre Terre. * “ Il n'y a aucu-
nes

† Voyez B.C. Tom. II. p. 395. & suivr.

* Je copie ici ce que j'ai dit Tom. IX. p. 48. pour ne pas donner aux Lecteurs la peine de le chercher.

„ nes raisons de Physique, qui l'empê-
 „ chent & il y en a plusieurs, qui le
 „ rendent probable, comme Mr. *Huy-*
 „ *gens* l'a fait voir, dans son *Kosmo-*
 „ *theoras*. On peut joindre à cela di-
 „ verses raisons de Métaphysique, tel-
 „ les que sont celles-ci : Qu'il n'y a
 „ nulle apparence que Dieu ait fait des
 „ lieux propres à être habitez, & une
 „ si prodigieuse étendue, autour de
 „ nous, pour n'y mettre personne :
 „ Qu'il est même absurde de le croire,
 „ parce que c'est supposer (& cela sans
 „ aucune sorte de preuves) que Dieu
 „ agit d'une manière indigne de sa Sa-
 „ gesse & de sa Grandeur Souveraine,
 „ puis qu'il n'auroit fait dans le fonds
 „ que très-peu de chose, s'il n'avoit fait
 „ que la Terre & les Hommes, dans
 „ un espace immense; Qu'il est pro-
 „ bable, qu'il y a une infinité d'habi-
 „ tans Intelligens dans l'Univers, en un
 „ nombre innombrable de demeures
 „ répandues dans cet Espace, & que l'E-
 „ tre Infini, qui a tout fait, a mis
 „ dans cette Infinité une marque clai-
 „ re de sa puissance sans bornes; Que
 „ comme Dieu a fait la Matière, en
 „ sorte qu'on ne peut pas venir jusqu'au
 „ dernier corpuscule, au delà duquel
 „ il n'y en puisse point avoir de plus
 „ pe-

„ petit, il a fait auffi un fi grand nom-
 „ bre d'ouvrages & d'habitations de
 „ Créatures Intelligentes, qu'à com-
 „ mencer par celle où les Hommes
 „ demeurent, & à s'avancer toujours,
 „ fi l'on pouvoit, en droite ligne, on
 „ n'arriveroit jamais à la dernière.

„ * Il me femble que c'est donner
 „ de Dieu & de fes Ouvrages une idée
 „ auffi belle & auffi étendue, qu'il est
 „ poffible à l'Homme; que de dire que
 „ dans cet Espace Infini, on voit par
 „ tout des marques de fa puiffance, &
 „ que l'on y trouve de tous côtez des
 „ Êtres, à qui il fait sentir fon infinie
 „ Bonté. Autrement quelque grand
 „ que vous faffiez le Monde, & les
 „ Ouvrages de Dieu, dès que vous dites
 „ qu'ils font bornez, dans leur étendue
 „ & dans leur nombre, & que l'on
 „ peut dire en quelque endroit de
 „ l'Univers, JUSQU'ICI S'ETEN-
 „ DENT LES OUVRAGES DE DIEU,
 „ IL N'A RIEN FAIT AU DE LA;
 „ tout ce qui est borné n'étant pref-
 „ que rien, comparé à l'Infini, on
 „ dira toujours que Dieu n'a presque
 „ rien fait, & l'on ne foudra point
 „ cette objection.

On ne feroit nier que cette idée de
 Dieu

* *Ib. p. 61.*

Dieu & de ses Ouvrages ne soit infiniment plus relevée & plus digne de Dieu, que la supposition vulgaire, que dans l'étendue infinie de l'Univers, il n'y a point d'habitans, que les Hommes; car les Anges étant des Êtres spirituels, on les regarde comme les habitans du Monde Intellectuel, qui est différent de celui-ci. Il n'y a rien d'absurde, dans les pensées, que l'on vient de proposer; & l'on peut dire que les opinions opposées font tort à la Grandeur de la Divinité. Ainsi selon la regle que l'on a établie, au *nombr.* 1. il faut rejeter ces dernières, & suivre les premières.

La Bonté de Dieu paroît donc telle qu'elle est, c'est à dire, infinie, dans le nombre infini des Créatures, sur lesquelles elle se répand. Si nous ne le voyons pas en cette vie, aussi clairement que nous le souhaiterions, parce que nous sommes attachés à cette Terre; nous le verrons dans l'autre, & ce magnifique spectacle nous remplira d'admiration & d'amour, pour la suprême Bonté de celui qui a fait toutes choses.

Elle paroîtra encore, d'une autre manière, c'est à dire, dans la durée éternelle des Bienfaits qu'elle répandra
sans

sans discontinuation sur ses Créatures. J'avoué que comme nôtre durée a eu un commencement & qu'elle est successive, nous ne pourrons jamais jouir, tout à la fois, de l'éternité de ces Bienfaits; mais nous en jouirons, en quelque sorte, par la certitude que nous aurons qu'ils dureront toujours.

4. On ne doit pas objecter à cela, que Dieu a fait des Créatures, à qui il auroit plus donné, s'il avoit voulu, & dans qui sa Bonté paroît par conséquent bornée. La Bonté Divine, qui est infinie, ne peut pas paroître toute entière dans une Créature bornée. Il la faut considérer dans l'Infinité des Créatures, qu'elle a produites dans tout l'Univers, auquel on ne sauroit trouver des bornes. On ne doit pas non plus objecter, qu'elle ne se fait pas sentir, aussi grande qu'il est possible, dans tous les momens de la durée de chaque Créature; il suffit qu'elle leur soit assurée pour l'éternité.

Il en est de même des autres Attributs de Dieu, qui ne paroissent dans chaque Créature, que selon que la nature bornée des Créatures le permet. Il n'y a point de Chrétien, ni de Philosophe, qui puisse douter que la Puissance de Dieu ne soit infinie. Cependant

dant chaque Ouvrage de Dieu n'a pas tout ce qu'il pourroit avoir, à l'égard des degrez de perfection ; & en chaque moment Dieu ne déploie pas sa Toute-puissance à nos yeux, dans toute son étendue, en tout ce que nous voyons. Mais quand on envisage le nombre infini des Créatures, dans lesquelles Dieu fait paroître sa Puissance, & que l'on pense que cela durera toujours, & sans discontinuation ; on conçoit facilement que la Puissance de Dieu n'a point de bornes. On ne peut pas dire que Dieu n'est pas présent par tout, dans l'Espace Infini, où ses Ouvrages sont placez ; parce que l'on ne peut voir à la fois, qu'une très-petite partie de cet espace.

Il est absurde de juger du Tout, par quelques parties seulement, il le faut envisager tout entier, pour en faire un jugement solide. Il ne faut pas donc juger de l'étendue de la Bonté, ou de la Bénédiction de Dieu, par une seule Créature, telle qu'est l'Homme, par exemple ; ni par le peu de tems, que nous voyons la Nature Humaine sur cette Terre. Il faut, autant qu'il est possible, considérer d'un coup d'oeuil le nombre infini de Créatures Intelligentes, qui jouissent, chacune à pro-

portion de sa Nature, des effets de la Bonté Divine. Il faut oublier nôtre courte durée, considérer l'éternel Avenir, qui doit suivre le moment auquel nous vivons, & les ressources infinies, que Dieu a pour combler de biens tous ceux qu'il voudra, pendant une durée qui n'aura point de fin.

5. On voit une variété surprenante dans les Créatures sensibles, qui sont sur nôtre Terre, soit que l'on considère celles qui sont déstituées de vie, comme les pierres & les minéraux; soit que l'on tourne ses yeux sur les Plantes & les Animaux, depuis les moins parfaits tels que sont les Huitres & les autres qui vivent dans des Coquilles, jusqu'aux plus excellens, comme les Hommes. Il n'est pas difficile de comprendre que Dieu a voulu faire paroître sa Puissance à nos yeux, par cette étonnante variété; & il est certain qu'elle ne paroîtroit pas, comme elle paroît, dans un petit nombre de Créatures.

Cela étant, il ne faut pas censurer chaque espece, comme si elle étoit imparfaite; parce que l'on voit en d'autres quelques degrez de perfection, qu'elle ne renferme pas. „ Il ne * faut

Tome XII.

P

„ pas „

* *B. Cb. Tom. IX. p. 53.*

„ pas, par exemple, ne jeter les yeux
 „ que sur cette seule Terre, qui est
 „ peut-être la moindre partie de l'U-
 „ nivers: ni censurer les Plantes, par-
 „ ce qu'elles ne sont pas doiüées de
 „ sentiment: ou les Bêtes, parce qu'el-
 „ les n'ont pas la Raison: ou les Hom-
 „ mes, parce qu'ils ne sont pas An-
 „ ges: ou les Anges, parce qu'ils ne
 „ sont pas Dieux. Si l'on raisonnoit
 „ de cette maniere, Dieu ne pourroit
 „ rien avoir créé, parce qu'il n'y a que
 „ lui seul, qui soit absolument par-
 „ fait; ou tout au plus, il ne pourroit
 „ avoir fait que des Etres du premier
 „ ordre. Si cela étoit, on ne verroit
 „ pas dans l'Univers la variété infinie,
 „ qui en fait le plus bel ornement.

Il y a des Créatures Intelligentes,
 au dessus de l'Homme, & il y a des
 Créatures animées & inanimées qui
 sont au dessous de lui. Les Créatures
 inanimées n'ont aucune action d'elles
 mêmes, elles sont remuées par d'au-
 tres, & ne se meuvent, & n'agissent,
 les unes sur les autres, que selon des
 regles mécaniques, qu'elles ne violent
 jamais. Les Animaux ont du mouve-
 ment d'eux mêmes, mais ceux, qui
 sont destituez de Raison, agissent tou-
 jours à peu près de la même maniere,
 &

& demeurent dans le même état, qu'ils ne rendent ni pire, ni meilleur, par leur bonne, ou par leur mauvaise conduite. Il y a au dessus de l'Homme des Etres de diverses sortes, & quelques uns qui, selon toutes les apparences, agissent constamment selon l'ordre que Dieu a établi, sans pouvoir s'en écarter, parce qu'ils jouissent de la Souveraine Felicité. L'Homme a été créé, dans son espece, plus parfait que les autres Animaux; puisque, par sa bonne conduite, il peut rendre sa condition beaucoup meilleure; comme on voit qu'il le fait sur la Terre, par le moyen des Arts, des Sciences & des Societez qu'il y a formées. Mais d'un autre côté, il s'est mis dans un état pire que celui d'Innocence, dans lequel il a été créé, en négligeant les Loix qu'il avoit reçues de Dieu, par la Raison & par la Révelation. En ceci, il est sans doute inferieur aux Anges Bien-heureux, comme d'un autre côté il est élevé au dessus des Bêtes.

6. Si l'on demande pourquoi l'Homme est sujet à cet inconvenient, il est facile de répondre que c'est parce que Dieu l'a créé libre; c'est à dire, dans un état, où il n'est déterminé invin-

ciblement, ni à la Vertu, ni au Vice, & où il peut s'adonner à l'un, ou à l'autre. Dieu l'a créé tel, parce qu'entre les Créatures, qui composent l'Univers, il en a voulu faire quelques unes, qui fussent soumises à des Loix accompagnées de promesses & de menaces, de récompenses & de peines. On ne peut donner des Loix qu'à des Créatures de cette sorte, car pour celles qui agissent invinciblement d'une certaine manière, on ne peut leur rien commander, ni leur rien défendre; parce que quoi qu'on fasse, elles agiront toujours, selon le penchant invincible de leur nature. Aussi ne peut-on ni les louer, ni les blâmer; ni les récompenser, ni les punir.

Si Dieu n'avoit fait aucune Créature Libre, ç'auroit été une espèce particulière d'Être très-remarquable, qu'il n'auroit pas produite & sa Puissance n'auroit pas si fort paru. Car enfin plus grande est la variété des Êtres, plus la Puissance, qui les a produites, paroît grande & étendue.

7. Si Dieu, en faisant l'Homme, avoit crû faire une Intelligence Impeccable, ou même qui ne pecheroit point; il faudroit avouer qu'il se seroit trompé, ou que sa puissance ne seroit pas al-

allée jusque là. Mais la Toute-Science de Dieu ne permet pas que nous doutions qu'il n'ait sù quel seroit le sort de ses Ouvrages; comme sa Toute-puissance & l'exemple des Créatures plus relevées nous convainquent qu'il a pû faire des Intelligences, qui ne fussent pas sujettes au changement. Si l'on demande pourquoi Dieu n'a pas empêché que l'Homme ne changât en pis, puis qu'il pouvoit prévenir ce mal, & que cela sembloit être conforme à sa Bonté envers cette sorte de Créatures, & même à sa Sainteté, à qui les Vices, dans lesquels les Hommes sont tombez, & les Pechez qu'ils ont commis, doivent être desagréables; je répondrai 1. que si Dieu avoit résolu d'empêcher le changement en pis, cela auroit été contraire à la supposition, que l'on a faite, que Dieu, dans la prodigieuse variété des Créatures Intelligentes, qu'il a tirées du néant, a voulu qu'il y en eût une sorte, qui fût sujette à changer; car enfin dire qu'il l'avoit faite immuable de sa nature, ou dire, qu'il avoit résolu d'intervenir, pour l'empêcher de changer, c'est à peu près la même chose: 2. parce que le mal n'étoit pas grand, ou plutôt très-petit, eu égard à tout le

reste de l'étendue de l'Univers, dans laquelle il ne change rien, & qu'il y remedieroit en un moment, lorsqu'il lui plairoit.

Les Hommes, dont l'esprit est non seulement borné par la Nature, mais dont les préjugés, l'éducation, & peut-être encore quelque défaut particulier rétrécissent l'Imagination, ne considèrent dans l'Univers qu'eux mêmes, & se persuadent que, si l'on excepte quelques Anges, Dieu n'a fait d'Êtres Intelligens qu'eux, pendant toute l'éternité; qu'ils sont son principal Chef d'œuvre, & l'unique objet de ses soins. Pleins d'une aussi basse & d'une aussi petite idée de la conduite de la Divinité; & au contraire enflés de vanité, à l'égard d'eux mêmes; ils ne comprennent pas comment on peut regarder Dieu comme un Être bien-faisant, vû le Mal auquel les Hommes sont sujets; ni ami de la Vertu, à cause des Vices & des Peches, qu'il souffre parmi eux. Ces pensées leur brouillent si fort le cerveau, que les uns s'imaginent un Dieu qui a destiné * les hommes au peché & aux maux de cette vie & de l'autre, dont il n'exemptera que fort peu

* Voyez Rép. aux Quest. d'un Prov. T. 3. p. 876.

peu de gens ; & qui ne se soucie ni de Vertu, ni de Vice, puis qu'il n'y a aucun égard, dans la décision éternelle qu'il a faite du sort des malheureux mortels, pendant toute l'éternité ; & le tout, disent-ils, *pour sa gloire*, c'est à dire, si j'entends ce langage, pour faire parler ses Créatures avec étonnement d'une conduite, qui leur doit donner assurément plus de peur que d'amour, plus de frayeur que de confiance, pour la Divinité. D'autres, que ces idées choquent, & qui s'imaginent, dans la petitesse de leur esprit, qu'il n'y en a point d'autre meilleure à se former de la Divinité, lui ôtent la Bonté, & la Sainteté, qu'ils ne peuvent concilier avec sa conduite, & attaquent par-là la Religion ; qu'ils croient *enfoncer & mettre en déroute*, sans qu'on puisse jamais rallier ceux qui la soutiennent. Il n'est pas besoin que je dise qui sont ceux qui font la seconde faute, que je viens de décrire, puisque j'ai prouvé, dans toutes ces Remarques, que ç'a été là le dessein de celui, contre qui elles ont été faites. Si l'on se faisoit des idées de Dieu & de ses Ouvrages plus dignes de lui, & telles à peu près qu'on les a représentées, on ne seroit nullement surpris de sa conduite.

8. Il est certain d'ailleurs qu'on ne fait pas assez de réflexion, sur les marques de Bonté que Dieu a données à ses Créatures. * 1. „ Dieu a créé les „ Hommes pour leur faire du bien, „ par pure Bonté ; car étant dans le „ néant, nous n'avions rien fait qui „ pût nous attirer des effets de sa Bénédicence: 2. Il leur a donné mille „ excellentes qualitez, comme on le „ voit par l'invention des Arts & des „ Sciences, tant spéculatives, que de „ pratique: 3. Il les a environnez de „ mille biens sensibles, qu'ils goûtent „ avec beaucoup de plaisir, & qui leur „ sont avantageux pris avec mesure ; & „ il n'y a personne, qui n'aime la vie „ à cause de cela, si l'on en excepte „ quelques Mélancholiques: 4. Il leur „ a fait connoître, par la Raison & par „ la Révélation, ce qu'il falloit qu'ils „ connussent, pour être heureux en „ lui obeissant, & dans cette vie & „ après la mort. 5. Les commande- „ mens, qu'il leur a faits, sont de telle nature, qu'ils ne peuvent être „ qu'heureux, en les observant, puis „ qu'ils regardent tous le bien de la Nature Humaine, & que les Hommes en „ tirent tout l'avantage ; car ils ne peuvent

* *B. Ch. T. VII. p. 343.*

„ vent rien donner à Dieu, qui n'a
 „ pas plus besoin d'eux après les avoir
 „ créés, qu'auparavant : 6. Ces com-
 „ mandemens sont faciles à observer,
 „ si l'on veut vivre conformément à la
 „ droite Raison, & il n'y a que des
 „ habitudes opposées, qui les rendent
 „ difficiles. 7. On peut se corriger de
 „ ces habitudes, & si l'on tombe,
 „ Dieu n'est pas implacable ; il est
 „ content, pourvû qu'on se relève :
 8. Ceux qui n'ont eu que les lumie-
 res de la Raison, seront jugez par ces
 lumieres, & ceux qui ont eu la Révé-
 lation le seront par la Révélation :
 9. Ces derniers, outre une connoissan-
 ce plus exacte de la volonté de Dieu,
 ont divers motifs particuliers de lui
 obeir, & sur tout des promesses
 d'un Bonheur éternel après la mort,
 & des menaces d'un Malheur, dont il
 ne marque point la fin ; mais qui ne
 peut rien renfermer d'injuste, parce que
 Dieu, qui est la Justice même, inflige
 cette peine : 10. Il donnera le Bonheur
 éternel à ceux qui se seront repentis, &
 pour les Impénitens, il leur fera souffrir
 au dernier jour la juste punition de leur
 opiniâtreté. 11. Personne n'est préci-
 pité dans les peines de l'Impénitence,
 que par sa propre faute : 12. Ceux qui

n'ont pas été en état de violer les Loix de la Révélation, ou de la Raison, comme ceux qui meurent Enfans, sont d'abord rendus heureux, & il y a beaucoup d'adultes qui profitent de la Bonté Divine.

Il faut ajoûter à tout cela une marque toute singuliere de la Bonté de Dieu & de son Amour, envers les Hommes; c'est qu'il a envoyé Jesus-Christ son fils, pour les racheter & pour les délivrer de leurs pechez, en mourant pour eux, & en ressuscitant pour les mettre en possession des fruits de sa mort; sans exclurre personne du salut, pourvû qu'il croye en lui, & se repente de ses pechez.

Il paroît assez par-là que Dieu n'a point de part, dans les pechez des Hommes, & qu'on ne le peut accuser, en aucune maniere, de prendre plaisir à les perdre.

9. Mais on nous objecte ici le *Mal Moral*; qui arrive parmi les Hommes, & on nous fait une effroyable description des crimes qui se sont commis, qui se commettent encore par toute la Terre, & qui se commettront apparemment jusqu'au dernier Jugement. On exagere en termes tragiques la multitude & la grandeur des crimes que

que les Hommes font, les tems & les lieux auxquels ces desordres arrivent, & le nombre d'Hommes, qui y sont engagés, & qui meurent même dans l'impénitence. Après cela, on s'écrie comment il est possible que Dieu, qui est Saint & Bon, souffre ces desordres.

Je n'ai garde de vouloir diminuer l'horreur, que l'on doit avoir pour le Peché; mais s'il faut rendre compte de la conduite de Dieu, que l'on attaque, & donner une juste idée des choses; qu'on me permette d'oublier pour un moment que je suis un habitant de cette demeure de l'Univers, que nous appellons *la Terre*, & de répondre comme si j'avois vû & oui décrire une partie considérable des autres demeures du Monde. Comme il s'agit de répondre à des Philosophes, qui ne doivent rien supposer comme véritable, que ce qui l'est infailliblement, il ne leur est pas permis de supposer qu'il n'y a dans l'Univers, que nous & les Anges; ce qui n'est nullement vrai-semblable, comme je l'ai déjà remarqué. Je dirois donc que les Hommes font bien du bruit de ce qui arrive chez eux, & qu'ils parlent comme si la Providence, qui veille sur tout,

couroit risque de n'être cruë de personne, parce qu'il y a quelques fous parmi eux, qui n'en ont pas de bons sentimens, & qui ne lui portent pas le respect qui lui est dû; qu'il y en a quelques autres, qui se font du mal à eux mêmes par la débauche, ou par quelque mauvaise conduite; & qu'il y en a enfin, qui sont injustes envers les autres Hommes. Ces gens-là devroient penser qu'on ne fait point de leurs nouvelles, dans la plus prochaine Planete, que Dieu leur a donnée pour éclairer leurs nuits, bien loin que le Mal, qui se fait chez eux, fasse aucun desordre dans le reste de l'Univers, où il y a une infinité de demeures, dans lesquelles on ne fait pas s'il y a des Hommes. S'ils se font du Mal à eux mêmes c'est par leur faute, mais pour les autres Intelligences, ils ne leur font aucun tort, & encore moins à la Suprême Majesté qui a tout fait. Le peu d'habitans, qu'il y a dans leur petite Planete, en souffre quelque chose, pendant la courte vie, que Dieu leur y a donnée, & dans le peu de tems que leur demeure doit encore tourner autour du Soleil. Je sai qu'ils grossissent tous ces objets, & que leur foible Imagination se trouble à la vuë de ce
qui

qui se passe parmi eux. Mais ceux qui connoissent la Grandeur Infinie de Dieu, & l'étendue sans bornes de l'Univers, regardent ce qui arrive chez eux, du même œuil qu'ils regarderoient eux mêmes quelque desordre qui arriveroit, parmi des fous, qu'ils tiendroient enfermez dans une maison. Ces fous auroient beau crier, si vous voulez, contre Dieu, & les uns contre les autres; on ne croiroit pas pour cela, parmi les habitans de la Ville, où ils seroient, qu'il y eût aucun danger pour le culte qui est dû à Dieu & pour la Societé Civile. Les Hommes doivent être persuadez qu'il y a infiniment plus de disproportion entre eux tous & l'Univers, entre les Magistrats d'une Ville & Dieu; qu'il n'y en a entre tous les plus sages d'entre eux & une petite troupe de fous renfermez dans une maison. Croyent-ils qu'ils aient droit de supporter leurs fous, & d'exiger des autres Hommes que personne ne parle mal de leurs Villes, parce qu'il y a quelque peu d'extravagans, qu'il faut renfermer; & que parce que les autres habitans de leur Terre, qui ont une autre sorte de folie, font quelque desordre entre eux, dans les passions qui les troublent; la conduite de la Majesté

Immense & Eternelle, qui a tout fait, doit être censurée? O aveugles habitants de la Terre! O foibles Esprits, qui vous faites d'effroyables idées de ce qui n'est presque rien; & qui au contraire, par un aveuglement étrange, réduisez à rien la grandeur sans limites de Dieu & de ses Ouvrages! Dieu n'aime pas sans doute les desordres, qui se commettent parmi les Hommes; non, il ne les aime pas. Il approuve la Vertu, & il désapprouve le Vice; il a même fait tout ce qui se pouvoit faire, parmi des Créatures libres, pour les tenir dans l'ordre, sans détruire leur Liberté. Mais ils ne doivent pas vouloir qu'un Etre immense & éternel, qui voit tout d'un coup d'œil, & devant qui la Terre, qu'ils habitent, n'est qu'un point, & sa durée qu'un moment, se mette en colère & s'impatiente comme eux, à cause des extravagances que quelque peu d'insensés y commettent. S'il leur a fait parler de sa part, en des termes qui ne répondent pas tout à fait à cette idée, ils doivent penser qu'il s'est révélé par le ministère des Hommes, qui parlant à d'autres Hommes, & qui se proportionnant même à l'intelligence de la multitude, se sont exprimez d'une

ne

ne maniere propre à la persuader & à l'émouvoir. Mais s'il y a quelques gens sages, parmi les habitans de la Terre, ils doivent savoir que quoique Dieu parle en Homme, par la bouche des Hommes, il ne laisse pas d'agir constamment en Dieu, & d'une maniere toujours conforme à ses sublimes Attributs, dont ils n'ont qu'une très foible & très-obscurée idée. Qu'ils prennent un peu de patience, & lors que Dieu les aura détachés de l'habitation d'ignorance & de ténèbres, dans laquelle ils passent leur vie, ils verront le dénouement de toutes leurs difficultés. Que cependant ils ne supposent rien, comme assuré, de la Majesté Divine, qui soit incompatible avec ses perfections infinies. Il leur a fait assez connoître sa Grandeur, pour avoir ce respect pour lui.

10. Après le *Mal Moral*, on objecte le *Mal Physique*, ou les douleurs & les chagrins, que les Hommes souffrent pendant leur vie. On les exagere, de même que le *Mal Moral*, & leur grandeur, leur nombre & leur durée effrayent les imaginations rétrécies par la peur & brouillées par la Rhétorique trompeuse des Habitans de la Terre, qui s'imaginent en vain que le Maître d'un

d'un Tout, qui n'a point de bornes, en doit être aussi troublé qu'eux. Mais ils n'ont point de mesure assurée, non plus que les autres Créatures, de la Grandeur & de la Petitesse. Ils appellent *grand* ou *petit* ce qui l'est par rapport à leur foible vuë, & à leurs sentimens. Mais celui, qui juge en Dieu de tout cela, voit comme des atomes imperceptibles ce qu'ils regardent comme des montagnes d'une grandeur prodigieuse. Ces malheurs, qui font tant de bruit parmi eux, sont devant lui comme une piquure d'épingle; parce qu'il en voit le commencement & la fin, qui se touchent à ses yeux, quelque éloignement que les Hommes s'imaginent qu'il y ait. Dieu mettra ordre à tout cela, dans peu, & les Hommes délivrés de leurs foiblesses & de leurs peines s'étonneront eux mêmes de leur surprise & de leur impatience. Ils béniront pendant toute l'éternité la Souveraine Bonté, qui leur aura fait acheter à si bon marché un Bonheur, qu'elle ne leur devoit pas, & qui durera toujours.

Mais on objecte ici les peines éternelles, dont Dieu menace les Impénitens. On dit qu'il vaudroit mieux
que

que Dieu n'eût point créé ces malheureux, que de les avoir exposez en les créant à des supplices sans bornes, qu'il savoit bien qu'ils s'attireroient, selon les Lois de l'Evangile. A cette triste pensée, la Bonté de Dieu, éprouvée en tant d'autres choses, comme il semble, & si fort vantée dans la Révélation, disparoît tout d'un coup aux yeux des pauvres habitans de la Terre. Ils ne reconnoissent même plus la Justice de Dieu dans les tourmens des Enfers, & ils s'imaginent qu'ils s'étoient trompez lors qu'ils avoient crû que l'Injustice ne se trouvoit que parmi les Hommes. Mais les marques claires, que Dieu a données de sa Bonté & de sa Justice, les assurances qu'ils en ont dans sa Révélation, & la Raison qui leur fait connoître que ce sont des Attributs essentiels, à l'Etre tout-parfait, les doivent rassurer. Il est aussi impossible que Dieu manque de Bonté & de Justice; qu'il est impossible qu'il cesse d'être Dieu.

Il est assurément le maître d'exécuter, ou de n'exécuter pas ses menaces, & s'il y avoit quelque chose d'injuste & d'indigne de sa Bonté, il ne les exécuteroit jamais à la rigueur. Si elles sont terribles, si elles paroissent peu pro-

proportionnées à la foiblesse humaine, les Hommes sages n'en doivent pas être surpris ; puis que toutes effroyables qu'elles sont, elles ne suffisent pas même pour tenir les Méchants dans leur devoir. Ce sont des furieux , qu'on ne peut retenir que par la terreur & par l'épouvante, & à qui il faut parler autrement qu'on ne feroit à des gens, qui ne seroient pas si corrompus. Dieu n'a point d'ailleurs révélé clairement aux Hommes quelle sera la nature de ces peines ; & il est absurde de supposer qu'elles seront incompatibles avec les Attributs du Juge suprême de l'Univers. Les Hommes ne doivent point douter qu'ils ne reconnoissent , dans l'autre vie , plus clairement que dans celle-ci, la Bonté & la Justice de Dieu. Ce n'est néanmoins pas un Problème, dont on renvoye la solution à l'autre Monde. Dieu est reconnu , dès à présent, comme Bon & Juste, & nous avons toutes les assurances possibles qu'il le sera toujours ; quoi que nous ne sachions pas tout ce qu'il fera dans l'avenir. On ne doit rien supposer, qui soit incompatible avec une vérité éternelle comme celle là, & s'il sembloit que les paroles de la Révélation assurassent quelque chose de semblable,

ble , il faudroit y chercher un autre sens ; & si on ne le pouvoit trouver, demeurer en suspens là-dessus, plutôt que de l'accuser de contradiction , ou de dire qu'on doit renoncer au Sens Commun pour la croire. La même raison, qui fait que Dieu ne peut pas se contredire dans sa Parole, empêche qu'il ne fasse connoître une chose par la Raison & une autre par la Révélation.

On ne trouveroit aucune difficulté, dans tout cela, si l'on s'en tenoit aux idées qui naissent des lumières de la Raison , & de la méditation de l'Ecriture Sainte. On peut dire que l'une éclaire l'autre, & que si la Raison nous sert à entendre la Révélation, la dernière nous apprend des choses, que nous ne découvririons jamais assurément par la seule Raison, & qu'elle confirme ses découvertes. Mais des Esprits, qui ne prennent pour fondement que des opinions, que l'on ne peut prouver ni par l'une, ni par l'autre, & qui ne sont appuyées que sur l'autorité, s'embarrassent aisément dans des difficultez insurmontables, & sont hors d'état de répondre à ceux qui entreprennent de ruiner la Religion par-là.

II. Mais.

11. Mais on objéte à la conduite de Dieu, qui permet qu'il arrive du Mal, quoi qu'il le prévoye & qu'il le puisse empêcher, ce que l'on diroit d'un homme qui feroit la même chose. Mr. Bayle a employé quantité de comparaisons très-odieuses, pour faire comprendre que la conduite de Dieu n'est pas meilleure que celle des plus méchants hommes. Mais toutes ces comparaisons revenoient à l'objection que l'on vient de marquer: que comme on ne pourroit que blâmer un homme, qui prévoyant qu'un autre va commettre un péché, ne l'en empêche pas: on ne sauroit non plus justifier la Sainteté & la Bonté de Dieu, qui fait la même chose, à en juger selon les idées que nous avons de Sainteté & de Bonté. J'ai-déjà répondu à cela, en représentant la conduite de Dieu telle qu'elle est en elle-même. Il me semble que ce que j'en ai dit fait évanouir cette difficulté & ceux qui se donneront la peine de le méditer un peu le verront facilement. J'ajouterais seulement qu'il y a une très grande différence, en cette occasion, entre Dieu & les Hommes. Premièrement, les Hommes sont eux mêmes la cause du *Mal Moral*, & du *Mal Physique*, qu'eux & leurs semblables souff-

souffrent. C'est ce qui fait qu'ils en sont blamables, & qu'ils en doivent répondre. Ainsi ils sont obligez de les prévenir & de les empêcher, autant qu'il leur est possible; pour faire voir que s'ils en sont quelque fois cause, ils désapprouvent néanmoins leur propre conduite & tâchent de s'en corriger. Secondement, s'ils ne le font pas, ils en souffrent, ou en eux mêmes, ou en ceux qui commettent quelque faute, & dans le sort de qui ils s'intéressent. Troisièmement, l'intervention des hommes, pour empêcher que d'autres ne tombent dans un péché & ne s'exposent par-là à ses suites, ne détruit pas la liberté de ceux qu'ils tâchent de retenir. Car enfin ils ne peuvent guerir leurs esprits, que par la persuasion; & quelques mesures qu'ils prennent, pour prévenir le Mal, ils ne peuvent pas empêcher les mauvaises pensées. Les Hommes gardent toujours leur Liberté, quoi que les autres Hommes puissent faire. Quatrièmement, c'est une grande partie de l'obéissance qu'ils doivent aux Lois de Dieu, que de prévenir le Mal, autant qu'ils peuvent, & Dieu les puniroit s'ils ne le faisoient pas. Enfin le *Mal Moral* & le *Mal Physique* sont de grands in-

inconveniens, par rapport à la Nature Humaine, & à l'état auquel elle est aujourd'hui sur la Terre; de sorte que les Hommes sont, obligez nécessairement de s'y opposer, de toutes leurs forces, & de les prévenir, s'il est possible. Autrement il n'est souvent plus tems de remédier au Mal, dès qu'il est arrivé. C'est une chose, qui très-fréquemment n'est pas au pouvoir des Hommes.

Mais si l'on considère la Divinité

- I. elle n'a aucune part dans le Mal Moral, & si elle souffre, ou procure même quelquefois le Mal Physique, c'est pour le bien du Genre Humain; qui est retenu ainsi dans son devoir, & quelque fois guéri de ses défauts;
- II. Elle ne souffre rien des suites du péché, il n'y a que ceux qui le commettent librement qui en sont punis, ou en eux mêmes, ou dans les autres; & il n'en arrive aucun desordre dans le reste de l'Univers.
- III. Si Dieu intervenoit, pour empêcher qu'il n'arrivât aucun desordre, il détruiroit la Liberté, qu'il a donnée aux Hommes, & ainsi il n'y auroit aucune Créature libre dans l'Univers: car s'il y en a d'autres, on peut dire d'elles tout ce que l'on a dit des Hommes. Il est visible que si

Dieu

Dieu étoit toujours prêt, pour empêcher qu'il n'arrivât aucun mal, en sorte qu'il n'en pût pas arriver, les Créatures ne pourroient pas abuser de leur liberté. Il ne pourroit y avoir alors ni peines, ni recompenses : ni blâmes, ni loüanges. IV. Dieu qui a tout fait & qui est maître de tout, n'est pas soumis aux mêmes Loix, que les Créatures. Celui qui commande aux Hommes de faire de certaines choses & d'en éviter d'autres, ne doit pas executer lui même continuellement ses propres ordres, ou faire en sorte qu'ils ne puissent pas n'être pas executez, ce qui est la même chose. Il peut aider, lors qu'il lui plaît & lors qu'il en est prié, les hommes à le faire ; mais il ne doit pas commander & obeir perpetuellement. V. Le *Mal Moral* & le *Mal Physique* sont de très-grands malheurs à l'égard des Hommes, dans l'état où ils sont en cette vie. Quand il est arrivé quelque mal, ils ne sont pas toujours en état de le corriger, & ils n'en empêchent même jamais entierement les fâcheuses conséquences. Mais à l'égard de Dieu & du Tout, dont les Hommes ne sont qu'une très-petite partie, ces Maux ne sont presque rien ; sur tout si l'on considere que Dieu est en état d'y remédier, & d'y

d'y remédier pour toujours, quand il veut, sans qu'il en reste aucunes traces. On voit donc par-là, qu'encore que Dieu soit essentiellement bon, & saint, il ne doit pas empêcher, qu'il n'arrive du Mal parmi les Hommes; & qu'au contraire les Hommes sont obligez de l'empêcher, autant qu'il leur est possible.

Quoi que nous ayons de très-vertueuses idées de la Bonté & de la Sainteté de Dieu, aussi bien que de ce qui fait que l'on nomme les Hommes bons & saints; la difference, qu'il y a entre Dieu & les Créatures, fait que l'exercice de ces Vertus est différent. Comme parmi les Hommes, les devoirs de ceux qui commandent & de ceux qui obéissent ne sont pas les mêmes, quoi qu'ils conviennent des mêmes idées de la Vertu & du Vice: quand on compare la conduite du Createur & du Suprême Législateur, avec celle des Créatures, qui doivent lui obéir, il y a nécessairement de la difference; encore qu'elles soient fondées sur les mêmes idées de Bonté & de Sainteté. Ainsi les comparaisons, dans lesquelles on suppose que l'exercice des Vertus de Dieu doit être tout semblable aux bonnes actions des Créatures; ces comparaisons, dis-je,

je, ne font point justes, & par-là tous les vains discours de Mr. Bayle s'en vont en fumée.

C'est-là, ce me semble, la plus juste idée, que l'on puisse donner & de l'origine du Mal, & de la conduite de Dieu, envers les Hommes. Si néanmoins des gens, dont l'esprit est plus étendu & plus juste, trouvent quelque chose de meilleur; par où il paroisse plus clairement que la louange de tout le Bien est due à Dieu, & le blâme de tout le Mal à l'Homme; je l'embrasserai sans peine, & je consentirai de bon cœur que l'on oublie tout ce que j'ai dit.

IV. JE me suis plus étendu, que je ne croiois, dans les Remarques précédentes, & comme il ne me reste que peu d'espace en ce Volume, j'omettrai bien des choses, que j'aurois pû dire, pour finir par quelque peu de réflexions sur l'usage de la Raison.

I. J'avois dit en peu de mots ce que les Théologiens & les Philosophes les plus sages enseignent là-dessus, au Tome IX. de cette *Bibliothèque Choisie* * Art. III, nomb. 9. & 10. Il paroissoit évidemment par-là que Mr. Bayle avoit dessein de nous conduire au Pyrrho-

Tome XII.

Q

nisme,

* *Pag. 151. & suiv.*

nisme, & de détruire ainsi la Religion, en feignant de vouloir humilier la Raison. Je m'imaginois qu'il tâcheroit d'y répondre & que par les efforts, qu'il feroit pour embarrasser tout, il découvreroit plus clairement son dessein. Mais il n'a pas osé en venir-là, parce qu'on auroit apperçu l'absurdité de ses principes Pyrrhoniens, & les conséquences nécessaires de sa prétendue humiliation de la Raison. Il n'en a rien dit dans la *Réponse*, qu'il m'a faite, à la fin du IV. Tome de ses Réponses aux Questions d'un Provincial : & comme j'avois dit que j'avois ouï dire qu'il y répondroit en un autre Volume, il me dit, avec sa civilité ordinaire, * sous le nom de Maxime, *que j'avois ouï dire une chose fausse, c'est que Mr. Bayle préparoit un plus gros ouvrage.* Cela étoit pourtant vrai, puis qu'il a travaillé depuis à ses *Entretiens*. Il ajoute *que je conjecturois faussement qu'il y répondroit à ce que j'avois dit de la Raison; car Mr. Bayle, ajoute Maxime, ne se plait pas à s'exercer, sur des matieres rebattues.* Il falloit dire qu'il ne savoit comment s'en tirer, car ses principes y sont renversés de fonds en comble. Autrement

* *Entretiens* p. 115.

ment il n'auroit pas manqué de répondre à ce qu'on lui objectoit, qu'en raisonnant il vouloit détruire l'usage de la Raison. L'objection étoit assez grave, pour en dire quelque chose, & il l'auroit fait, plutôt que de remplir ses *Entretiens* d'une infinité de fadaïses, & de choses personnelles, qui n'ont point de rapport avec le fonds de la Question, qui étoit entre lui & moi. Mais si on l'avoit vû prendre directement la défense du Pyrrhonisme, ou du Fanatisme, qui sont également opposés à la Raison, on l'auroit sifflé, & sa mauvaise foi auroit trop visiblement paru.

Les Orthodoxes, ajoute-t-il, ont publié tant de beaux traités sur l'usage de la Raison, dans les matieres de Théologie, que c'est un sujet qui doit passer désormais pour épuisé. Quand je dirois que j'ai plus lû de livres de Théologie, que Mr. Bayle, -peut-être qu'on m'en croiroit. J'avoué néanmoins que je n'ai aucune connoissance *de tant de beaux Traitez Orthodoxes*, sur cette matiere, dont Mr. Bayle ne cite pas un, & dont il pût tirer quelque usage pour se défendre. J'ose bien dire qu'il ne s'en est point fait de bon, dans lequel on ne pût trou-

ver la condamnation de ce Pyrrhonen.

2. Je lui avois reproché *qu'il mettoit les Chrétiens hors d'état de prouver ni qu'il y ait un Dieu bon, ni la Vérité de la Révélation aux Athées & aux Manichéens*. Il n'y répond rien non plus, sinon qu'il * traite cela d'un *Phantôme méprisable*. Il savoit bien que j'avois démontré † que cette conséquence étoit une suite nécessaire de ses sentimens, & je ne doute pas même qu'il ne voulût bien qu'on la tirât ; pourvû, que l'on convînt avec lui, de la solidité de ses principes. C'est à quoi tendoient tous ses efforts, depuis quelque tems ; & s'il avoit entrepris de faire voir le contraire, le fruit détestable, qu'il prétendoit tirer de ses veilles, auroit été perdu, par sa propre confession.

3. On voudra peut-être l'excuser, en disant que c'étoit un homme, qui croyoit qu'on peut rejeter des propositions, qu'on regarde comme évidentes, & qu'ainsi il pouvoit bien nier une conséquence claire. J'avouë qu'il disoit qu'on peut résister à l'Evidence & qu'il ‡ a entrepris de le prouver
par

* *Entret.* p. 19. † *T. IX.* p. 168. & *T. X.* p. 367. ‡ *Pag.* 90.

par des exemples; mais je suis persuadé qu'il ne le croyoit pas plus que les Pyrrhoniens, lors qu'ils prétendoient de prouver qu'il n'y a rien d'assuré. Je lui avois déjà dit qu'un homme, qui seroit dans de semblables principes, raisonneroit en vain, pour prouver quelque chose; puisque l'on n'a aucun moyen de reconnoître la solidité d'un raisonnement & de s'y rendre, que la clarté. Si elle nous peut tromper, nous ne sommes pas plus obligez de nous y rendre, qu'à un raisonnement obscur; qui suppose quelque chose, dont la vérité ne nous est pas connue, & qui entire une conséquence, qui nous paroît douteuse. Ainsi l'on a sujet de croire que tout homme, qui raisonne pour prouver quelque chose, croit dans le fonds que l'Evidence est le caractère de la Vérité, auquel on ne sauroit résister, quoi qu'il en puisse dire.

Mais écoutons ce que dit Mr. Bayle. Il dit que les Philosophes Chrétiens affirment les uns, que l'existence d'un nombre infini est impossible, les autres qu'elle est possible. Ils s'entracablent de choses évidemment insolubles & néanmoins ils persistent tous dans leurs sentimens. Il faut donc qu'ils se puissent dis-

penſer de croire des choſes évidentes.

Tout le monde accordera que, lors qu'il s'agit de l'Infini, on peut faire pluſieurs queſtions & pluſieurs difficultés, auxquelles il eſt impoſſible de répondre. Mais d'où vient cela? C'eſt que le ſujet, dont il s'agit, eſt une choſe très-obſcure, & qui demeurera éternellement obſcure pour les Eſprits finis, qui ne comprendront jamais l'Infini. De là il ſ'enſuit qu'on ne peut faire aucun raifonnement évident là-deſſus, parce qu'ils roulent tous ſur une choſe, dont nous n'avons aucune idée poſitive. Nous n'avons point d'idée d'aucun nombre infini, parce que nous ne concevons point de nombre, qui ne ſoit pair, ou impair, & auquel on ne puiſſe ajoûter quelque choſe; il eſt sûr que nôtre eſprit ne peut pas aller plus loin. Mais il ne ſ'enſuit nullement qu'il n'y a point de nombre infini; il ſ'enſuit ſeulement que nous n'en avons point d'idée poſitive. Il en eſt de même de l'Eſpace, dans lequel nous ne ſaurions trouver de fin, & de l'Infinité duquel nous n'avons néanmoins aucune idée poſitive. Nous concevons très-clairement que ſi l'on entreprenoit d'épuifer l'Eſpace, en le meſurant, on n'en viendroit jamais à bout,

&c

& que l'on ajoûteroit des millions de lieuës , pendant tant de millions d'années qu'il vous plaira , sans être plus près de la fin qu'au commencement. C'est-là une chose , qui est assurée. Mais nous ne saurions nous former d'idée positive d'une étendue infinie. Nous pouvons encore dire que dans cette Etendue , il y a un nombre réellement infini de lieuës , puisque l'on pourroit y marcher en droite ligne , pendant l'éternité , sans jamais arriver au bout. On ne sauroit opposer de démonstration à cela , quoi qu'il soit vrai que nous ne le comprenions pas.

Mais Mr. Bayle nous donne ici , en marge , un exemple d'une chose évidente que l'on rejette : *ceux qui affirment* , dit-il , *qu'un nombre infini peut exister rejettent cette proposition très-évidente : les dixaines sont plus de fois que les centaines , dans tout nombre qui passe cent.* Cette proposition est évidente , dans un nombre fini ; mais je n'y vois aucune évidence dans un nombre infini , dont je n'ai aucune idée positive. Si vous voulez soustraire d'un nombre infini des centaines ou des dixaines , vous ne l'épuiserez ni plutôt , ni plus tard ; parce que vous ne l'épuiserez jamais , ni par l'une ni

par l'autre soustraction. C'est la nature de l'Infini, de ne pouvoir devenir plus Infini, ni de ne pouvoir être épuisé par des soustractions finies. On ne peut pas non plus diviser l'Infini en parties finies, car c'est dire qu'il est fini, ce qui est contraire à la supposition. Qu'on y prenne garde, & l'on verra que l'on peut faire contre l'Infinité de l'Espace, que l'on ne peut pas nier, les mêmes difficultez, que contre le nombre infini, & que toutes ces difficultez sont fondées sur ce que nous n'en avons point d'idée positive, & nullement sur des propositions claires.

Mr. Bayle me demande, après avoir dit ce que je viens de réfuter, si je dirai *que ces Philosophes sont tout à fait fous*? Je dirai sans doute, que celui qui embrasse l'un, ou l'autre sentiment, dans la persuasion que le contraire est appuyé sur des raisons aussi fortes, que le sien; n'agit nullement en homme sage; car enfin quand les raisons sont égales des deux côtez, on doit demeurer en suspens. J'ajouterai que s'il pose pour Maximes, *que l'Evidence peut être opposée à elle même & que l'on y peut refuser son consentement*, c'est en effet un fou à lier, ou un homme

me peu sincere ; pourvu qu'il suive ou qu'il feigne de suivre en tout les conséquences de ses Maximes. Ce sera un parfait Pyrrhonien, ou un homme, qui fera semblant de l'être. Mais si cet homme ne rejette l'Evidence, qu'à quelque égard, & qu'il la suive dans le reste des choses, on ne le nommera pas *fou* ; quoi qu'il ne fasse pas en cela l'action d'un homme sage, & qu'il ne soit nullement excusable à cet égard.

A ce compte, continue Mr. Bayle, Gassendi, le P. Magnan, Mr. de Cordemoy & plusieurs autres grands Philosophes Atomistes auroient été sous tout à fait, car ils n'ont eu aucun égard aux démonstrations Géométriques, ni aux idées Metaphysiques, qui engagent évidemment les Peripateticiens à soutenir la divisibilité à l'Infini. Si ces Philosophes avoient reconnu la solidité des démonstrations de la divisibilité de la Matiere à l'Infini, & que pour s'en dégager ils eussent dit que l'Evidence des démonstrations n'est pas le caractère de leur solidité, qu'on peut fort bien ne pas croire une démonstration de Mathematique, & qu'ils eussent poussé cette belle doctrine jusqu'au bout ; ils ne pourroient pas passer pour

Philosophes, & ils seroient bien-tôt devenus fous, supposé qu'ils agissent sincèrement. Mais ils croyoient que les démonstrations, sur la divisibilité de la Matière à l'Infini, étoient des Sophismes, quoi qu'ils ne pussent pas les foudre : comme *Gassendi* le témoigne dans sa Physique Sect. I. Liv. III. c. 5. Il étoit d'ailleurs trop habile dans les Mathématiques, pour dire que l'Evidence n'est pas la marque de la bonté d'une démonstration, & qu'il est en nôtre pouvoir de ne nous y pas rendre.

Quand Mr. *Bayle* dit qu'en dépit de deux démonstrations évidentes qu'il apporte de la divisibilité, *Gassendi* soutient qu'un atome rond n'est point composé de parties, & que c'est un corps parfaitement simple ; nôtre Auteur se trompe très-lourdement. Si c'étoit un autre qui parlât ainsi, on pourroit l'excuser ; mais qu'un Professeur en Philosophie & le plus fier des hommes se trompe de cette sorte, cela n'est pas pardonnable. *Gassendi* n'a jamais crû que les Atomes figurez fussent destituez de parties, & il prouve au long le contraire, dans le Chapitre VI. du Livre que j'ai cité. Mais il a crû qu'outre les Atomes d'*Epicure*,
in-

indivisibles à cause de leur solidité, quoi qu'ils aient des parties ; il faut qu'il y ait des points Mathématiques, sans parties, à qui il n'attribue aucune figure. Il faudroit manquer tout à fait de jugement, & n'entendre pas les premiers principes des Mathématiques ; pour nier que tout corps figuré n'ait des parties, puis que toute figure est composée de plusieurs lignes.

Lors que *Gassendi* examinoit la divisibilité à l'Infini, il se laissoit prévenir de je ne sai quel préjugé en faveur de son *Epicure*, qui ne la croyoit pas, & s'embarrassoit de difficultez populaires sur cette matiere, comme on le peut voir dans le Ch. V. Il ne faisoit pas attention à l'évidence des démonstrations opposées. Quelquefois les passions nous empêchent de voir l'Evidence des choses, qui sont opposées aux opinions dont nous nous sommes laissez prévenir, sans les avoir assez examinées. Mais lors que les nuages de nos passions sont dissipés, nous ne pouvons pas ne pas nous rendre à l'Evidence.

Mr. *Bayle* avoit en quelque sorte prévu que je lui ferois cette réponse. Il tombe d'accord que plusieurs personnes persuadées de nos mysteres (il en-

tend les mysteres de la Théologie, qu'il croyoit faussement opposez à la Raison) *ne se fassent un nuage, pour ne pas voir les oppositions de la Raison.* C'est-là comme parloit cet homme, dont la foi étoit si grande & si orthodoxe, si on l'en croit; mais si on ne savoit pas de qui sont ces paroles, on les prendroit pour les paroles d'un Socinien.

Mais on ne sauroit revoker en doute, dit-il, *qu'une infinité de Théologiens ne sentent toute la force des maximes philosophiques, qui combattent les mysteres de la Foi.* Il se peut aussi faire très-facilement que ces Théologiens ne croient point ces Mysteres, quoi qu'ils le disent; parce qu'il ne leur est pas permis de parler autrement. J'entends parler des Mysteres, que quelques uns des Chrétiens ont introduits dans la Théologie, & qui sont en effet contraires aux Lumieres de la Raison, aussi bien qu'à celles de la Révelation; ou pour le fonds même des choses, ou pour la maniere de les expliquer. Je ne doute nullement que ceux qui s'apperçoivent de l'évidence des Lumieres de la Raison ne s'y rendent toujours; mais il arrive souvent que l'on ne fait pas faire l'application de

de ces Lumieres à certains dogmes obscurs, dont on est embarrassé, & que l'on croit n'entendre pas assez bien. Que si l'on croyoit voir sur quelque chose des Propositions opposées, d'une maniere contradictoire, on abandonneroit nécessairement l'une ou l'autre de ces Propositions, & l'on se persuaderoit que l'une ou l'autre est fautive, & nullement évidente, à moins que de tomber dans le Pyrrhonisme.

Si le P. Petau, dit Mr. Bayle, eût crû que les notions communes qu'il abandonnoit n'étoient nullement évidentes, il ne les eût point abandonnées; car une objection qu'il n'eût crû être fondée, que sur un principe incertain, & ténébreux ne l'eût point embarrassé. Je ne veux ni examiner ici, ni justifier, ou condamner la conduite du P. Petau; mais je dis qu'il auroit été un très-méchant raisonneur, s'il n'eût pas abandonné des notions obscures, quand il se seroit apperçu qu'elles étoient contraires à des doctrines assurées. Cela étoit bien plus sûr & bien plus honnête, que d'abandonner des veritez évidentes. Il est sans doute plus embarrassant, pour un homme qui a quelque teinture de Logique, d'être obli-

gé de contredire des notions claires. Mais Mr. Bayle ne s'embarassoit pas de cela, lui * qui conseilloit aux Missionnaires de dire aux Chinois, *que Dieu pourra faire un cercle quarré, quand il lui plaira.* Mais on voit bien, par le style qu'il employe en cet endroit-là, que c'étoit pour se moquer d'eux, qu'il parloit de la sorte; & il y a bien de l'apparence, qu'il se moque ici de ses Lecteurs, quoi qu'il paroisse fort en colere. C'est le caractere des Esprits Pyrrhoniens, de croire tout le monde grüë.

Il cite en suite les Théologiens de la Confession d'Augsbourg, & ceux de l'Eglise Romaine, qui n'ignorent pas, selon lui, quelle est l'évidence des raisons Philosophiques, que l'on produit contre la Consubstantiation & la Transubstantiation, & qui les croient néanmoins. Mais ces Théologiens croient en même tems, que dans le fonds il n'y a rien dans ces dogmes de contradictoire. Ils prétendent que la Lumiere Naturelle ne nous apprend pas comment la Consubstantiation & la Transubstantiation sont possibles, mais que la Révelation nous l'apprend. Ils.

* *Cont. des Pensées sur les Com. Art.*
CXIV.

Ils croient qu'on ne peut pas prouver évidemment, qu'elles renferment des contradictions. Voilà pourquoi ils les admettent, car s'ils étoient persuadés qu'elles renferment de pures contradictions, comme les autres Chrétiens le soutiennent, ils ne les croiroient point. Mais on le leur prouve, direz-vous. Il est certain qu'ils éludent ces preuves, en se persuadant que nos Lumières sont trop petites, en cette occasion; pour juger si c'est une chose contradictoire, ou non, que le corps de Jesus-Christ soit présent en plusieurs lieux à la fois. Je n'examine pas ici leurs raisons, il suffit qu'ils les croient bonnes. Je pourrois dire encore qu'on s'imagine souvent de croire ce qu'on ne croit point, parce qu'on est accoutumé de dire dès l'enfance qu'on le croit, sans avoir aucune idée de ce qu'on dit. Mais je ne m'arrêterai pas à cela, pour le présent.

Mr. Bayle dit que ce qui m'a trompé c'est que je n'ai pas considéré que toutes les propositions, qui nous paroissent évidentes, ne nous ne le paroissent pas également. C'est tout de même que si l'on disoit, qu'il y a des degrez dans la Verité, & que de deux choses vraies l'une n'est pas si vraie que l'autre.

On

On se moqueroit d'un semblable discours, parce que ce qu'on nomme Verité étant une exacte convenance des paroles, avec la chose dont on parle, la Verité se trouve également par tout, où est cette convenance, & qu'elle n'est point où ce rapport n'est pas. De même on appelle *évident* ce qui ne laisse aucune obscurité, telles que sont les Démonstrations des Mathématiciens; qui, si elles sont bonnes, ne laissent aucunes ténèbres dans la chose qu'elles prouvent. Les unes ne sont pas plus évidentes que les autres, supposé que l'on y ait également observé les regles de la Démonstration.

Un Atomiste, dit Mr. Bayle, trouve de l'évidence dans les raisons, qui prouvent la divisibilité à l'Infini, & dans les raisons qui la combattent; mais il en trouve beaucoup plus dans celles-ci, que dans celles-là. C'est pourquoi il rejette l'évidence des premières & n'adhère qu'à l'évidence des secondes. Il se trompe, les Atomistes entêtez, ou ceux qui défendent opiniâtrément les points Mathématiques, croient que les preuves contraires sont des Sophismes; parce que dans leur entêtement, ils ne sont pas capables d'en voir l'é-
vi-

vidence. Un Professeur en Philosophie, entêté de son Systême, n'écoute rien du tout qui y soit contraire; & n'a l'esprit tourné que du côté des preuves qui lui sont, comme il croit, avantageuses; & c'est-là la disposition de tous ceux, qui sont dans l'erreur opiniâtrément.

Il dit encore * ailleurs que les Lumieres Naturelles *s'entrechoquent très-souvent*, & qu'on rejette les unes pour les autres. Mais il n'en donne que l'exemple de la divisibilité à l'Infini, que l'on a déjà réfuté. Il ajoute à la vérité, pour justifier sa conduite, ces paroles : *La Raison m'apprend que Dieu est une nature souverainement parfaite, & que tout ce qu'une telle nature fait est bien fait.* Cela est vrai, & ses actions mêmes portent le caractère de ses perfections. *La même Raison m'apprend*, continue-t-il, *qu'un Etre bon & saint ne permet pas, lorsqu'il le peut empêcher, que ce qu'il aime tombe dans la misere & dans le crime.* Je le nie, s'il s'agit de la conduite du Créateur & du suprême Législateur du Monde, envers des Créatures Libres, qu'il a voulu soumettre à des Lois. J'en ai dit les raisons auparavant.

ra-

* *Entret. pag. 127.*

ravant, dans la III. Partie de ces Remarques. C'est en vain après cela, que Mr. Bayle assure, que sachant par la Révelation ce qui est arrivé à Adam & à Eve, *il abandonne des-là le second principe que la Raison, ou la Lumiere Naturelle lui avoit enseigné; qu'il le rejette comme faux, puis qu'il combat une verité de fait, & qu'il affirme, en vertu de son premier axiome, & des témoignages de l'Ecriture, que Dieu est bon & saint.* J'ai déjà dit que son second principe est faux; j'ajoute ici que ce qu'il dit est très-peu sincere, & qu'après avoir prouvé *évidemment*, comme il le disoit, que l'Etre qui gouverne le Genre Humain agit comme une Nature, qui n'est ni bonne, ni sainte, il n'étoit nullement disposé à croire qu'elle est sainte & bonne; parce que personne n'est disposé à croire que deux propositions contradictoires sont vraies; lors qu'il convient de la contradiction, comme il le faisoit. Dire le contraire n'est qu'un mensonge Pyrrhonien, pour surprendre les simples.

Il faut remarquer là-dessus trois choses. La premiere, c'est que c'est un des principes des Pyrrhoniens: *Que les Lumieres Naturelles & les Notions Com-*

Communes se contredisent l'une l'autre.

Si cela étoit, on ne s'y pourroit plus fier ; car enfin ce qui trompe une fois, peut tromper une autre. Si l'Evidence nous jette dans l'erreur, en quelques rencontres, nous ne pouvons pas nous assurer si elle ne nous y jette point en toute autre occasion. Il n'y a rien à quoi l'on puisse distinguer l'Evidence trompeuse, de celle qui ne trompe pas ; sur tout si l'on oppose Evidence à Evidence. Je suis persuadé, que prouver qu'un sentiment meinc à douter de tout, & prouver qu'il est faux c'est tout un, quoi qu'en puissent dire les Pyrrhoniens ; & je ne doute pas que tout ce qu'il y a de gens raisonnables au monde ne soient dans la même pensée, que moi.

La seconde chose, c'est que j'ai reproché à Mr. Bayle, au Tome IX. de cette Bibliotheque, Article III. §. 9. que ses principes sont Pyrrhoniens, & qu'il n'y a rien répondu, parce que c'étoit en effet son dessein & qu'il étoit impossible de le pallier.

La troisième, c'est que je lui ai reproché, dans le même endroit, & ailleurs qu'il s'ensuivoit de ce qu'il disoit que l'Ecriture se contredit ; parce que, selon lui, elle fait Dieu bon & mau-

mauvais, juste & injuste, aimant la Vertu & ne s'en souciant point. Un livre, qui se contrediroit de la sorte, seroit indigne de créance. Il n'a rien répondu non plus à cela. Il a aussi passé sous silence, l'objection, qu'on lui faisoit, qu'on ne sauroit prouver la Divinité de l'Ecriture, contre ceux qui la nient, si l'on suppose ses sentimens. Il s'est encore tû sur ce que je lui avois dit, que les raisons, qu'il pouvoit avoir de croire l'Ecriture divine, ne pouvoient pas être plus claires que les Notions Communes, ou les Axiomes de la droite Raison. Un si grand parleur & un homme aussi hardi que lui, ne seroit pas demeuré sans réplique, sur ces reproches, s'il avoit pû s'en laver. Mais la vérité est que c'étoit-là son but, & qu'il vouloit nous jeter dans le Pyrrhonisme. On en conviendra d'autant plus facilement, que Mrs. *Faquelot* & *Bernard* lui avoient aussi fait de semblables reproches, sans qu'il s'en soit mis en peine.

Je suis persuadé & je croi que tous ceux, qui ont quelque teinture de Philosophie le sont aussi bien que moi, qu'on ne peut pousser un homme, qui fait le Philosophe, à une plus grande
ex-

extrémité, que de le réduire à nier les principes de tout raisonnement; comme est celui-ci : *que ce qui est évident est vrai, & que ceux qui voyent l'Evidence d'une Proposition ne peuvent pas manquer de s'y rendre.* J'ai fait voir que les faits, qu'il y oppose, sont faux, & je suis persuadé que tout le monde en conviendra avec moi. Châcun en peut faire l'expérience, sur soi même.

C'est donc en vain qu'il répète la même chose, dans la suite *, où il dit *que les Théologiens, après avoir choisi entre les Maximes, celles qui leur ont paru préférables, ils n'ont plus d'égard aux Maximes, qui s'accordent mal avec celles-là, & qu'ils sont obligés de tenir cette conduite, parce qu'autrement ils affirmeraient deux choses contradictoires.* Mais cette conduite enveloppe une grossière contradiction, car voici sur quoi elle est fondée : *il faut croire les Maximes évidentes de la Raison, & il ne les faut pas croire : Une proposition, qui montre évidemment une chose, peut être vraie & fausse en même tems; par exemple, que la même conduite de Dieu est sainte & qu'elle ne l'est pas.* Outre cela qu'est-ce qui rend

* Pag. 132. & suiv.

rend *préférables* des maximes évidentes les unes aux autres ? Mr. Bayle n'auroit pû le dire.

Je fai que l'Esprit humain ne peut pas tout expliquer , mais je soutiens qu'il ne fournit pas des Propositions évidentes opposées l'une à l'autre , ni des Démonstrations contraires. Mr. Bayle n'en a apporté aucun exemple , & personne au monde n'en apportera jamais.

On peut juger , après tant de faux raisonnemens , de diffimulations , de manquemens de bonne foi , de pauvretés , de fadaïses , & d'emportemens , si nôtre Auteur a sujet de * parler ainsi : *On m'a dit qu'il y a des Rationaux , gens suspects d'Arminianisme & même de Socinianisme* (bonne raison pour rendre les gens odieux à la canaille) *qui savent gré à Mr. Le Clerc de ce qu'il a fait. Je ne doute pas que quelques personnes préoccupées contre Mr. Bayle , parce qu'il ne s'est jamais soucié d'écrire , selon leur goût* (selon le goût des Rationaux , ou des Raisonnables) *ne se déclarent pour Mr. Le Clerc , avec une certaine volée d'esprits populaires , que l'on gagne facilement dès que l'on se farde de quelque zele*
pour

* Pag. 240.

pour la Verité. C'est ce que Mr. Bayle n'a jamais daigné faire, puis qu'il ne s'est déclaré que pour des opinions, qu'il a lui même réfutées; & qu'il ne fait paroître du zele, que pour le Pyrrhonisme. Je ne dirai pas que Dieu m'est témoin qu'il n'y a aucun fard, dans ma conduite, comme il l'est en effet; mais je prendrai à témoins ceux qui se sont donné la peine de lire quelques uns des Ouvrages, que j'ai publiés, & qui connoissent un peu les affaires du monde, de la sincerité de mes sentimens. On en peut juger, ce me semble, par une marque certaine, c'est que je n'ai jamais flatté aucun grand Parti, pour y chercher de l'avancement & que j'ai dit assez librement le bien & le mal, que l'on peut remarquer dans les Societez Chrétiennes; pour contribuer, autant qu'il m'a été possible, à les porter à une conduite plus conforme à l'Évangile, & pour rendre justice à ceux qui la méritoient. Je n'ai jamais soutenu les sentimens, qui pouvoient être récompensés, mais ceux que je croyois vrais, sans me mettre en peine des récompenses. Je n'ai jamais eu assez peu d'usage du monde, pour ignorer que le chemin, que je prenois, n'étoit pas

ce-

celui des honneurs, ni des richesses; & si je m'y étois trompé, étant plus jeune, il y a déjà bien des années, que l'expérience m'auroit desabusé. Si j'avois voulu suivre le grand chemin des emplois & des avantages, comme font quantité d'autres; je n'aurois pas eu, pour y parvenir, la centième partie de la peine, que j'ai prise, pour m'aquiter de ce que j'ai crû être de mon devoir; & j'aurois peut-être fait beaucoup plus de chemin, que bien d'autres, vers ce que l'on appelle la Fortune. Je ne m'arrêterai pas davantage là-dessus, pour ne pas parler de moi même, d'une manière, qui pourroit faire croire que j'en ai meilleure opinion, que je n'en ai réellement. Je ne m'applaudirai pas, comme fait Mr. Bayle, qui fait cette exclamation, dans la suite : *mais qu'est-ce qu'un tel applaudissement, en comparaison d'un arrêt de condamnation; prononcé PAR LES PERSONNES HABILES, qui savent discerner les fausses lueurs de la vraie lumiere.* Ces personnes habiles sont sans doute des gens qui ressemblent à Mr. Bayle, & qui croyent que, pour bien philosopher, il faut dire que l'Evidence n'est pas le caractère de la Verité, & qu'il faut

faut renoncer aux Notions Communes, ou au Sens Commun, (car c'est la même chose) pour croire en Dieu. Je serois bien fâché d'être estimé de ces gens-là, & je ne briguerai jamais leurs suffrages. Je pourrois dire que Mr. *Bayle*, qui a tâché de leur plaire, a souverainement déplu à tous ceux, qui ont quelque Raison, & quelque Religion. Mais il vaut mieux que quelque autre que moi fasse connoître au Public le jugement, que l'on a fait de ses derniers Ouvrages : comme cela ne manquera pas d'arriver, sans que je me donne la peine d'écrire davantage contre lui.

On trouvera peut-être que j'ai été un peu long, dans un aussi petit volume, que celui-ci ; mais on doit penser que c'est pour la dernière fois, que j'ai réfuté Mr. *Bayle*, & que je n'y reviendrai plus. J'ai crû qu'il valoit mieux n'importuner les Lecteurs qu'une fois, en les entretenant d'une matière comme celle-ci. J'ose me flatter que ce que j'ai dit de sa conduite, de la mienne, de l'origine du Mal, de la Providence, & de la certitude des Lumieres de la Raison, pourra servir à éclaircir les doutes, que Mr. *Bayle* a tâché de jeter dans l'esprit des Lecteurs,

teurs, & à dissiper les nuages qu'il a travaillé à élever, pour nous empêcher de nous appercevoir de la Bonté & de la Sainteté de Dieu, dans la conduite du Genre Humain. C'est l'unique but, pour lequel j'ai fait cette dernière réponse ; & il ne me reste qu'à prier Dieu qu'elle produise les fruits, que je me suis proposez.

ARTICLE VI.

STRABONIS *rerum Geographicarum Libri XVII. Accedunt huic Editioni ad Casaubonianam III. expressæ notæ integræ* G. Xylandri, H. Casauboni, F. Morelli, Jac. Palmerii, *selectæ verò ex scriptis* P. Merulæ, J. Meursii, Ph. Cluverii, L. Holstenii, Cl. Salmasii, S. Bocharti, H. Vossii, E. Spanhemii, Ch. Cellarii, *aliorumque. Subjiciuntur Chrestomathiæ, Græcè & Latine.* Amstelædami apud Joan. Wolters, 1707. in fol. pagg. 1474. avec les Préfaces & les Indices.

C'EST ici l'Edition la plus complète & la plus commode de *Strabon*, qui ait encore paru. Il n'avoit

voit point été rimprimé en Grec & en Latin, depuis l'an M DC XX. qu'il avoit été publié à Paris, avec les notes d'*Isaac Casaubon*. Cette Edition & celle de Geneve de M D LXXXVII. étoient devenues assez rares, & comme personne de ceux qui lisent l'Antiquité, avec quelque application, ne peut se passer de cet Auteur, le Libraire a très-bien fait de le rimprimer, & sans doute ne s'en repentira pas. Le Public est comme obligé de favoriser ces sortes d'entreprises, afin que peu à peu il se trouve des gens qui rimpriment les meilleurs Ouvrages des siècles passés; d'une manière plus commode, qu'on n'avoit fait auparavant. Il seroit à souhaiter qu'on renouvellât de même l'*Athénée* de *Casaubon*, dont les notes sont dans un volume à part, & dont les Editions que nous avons ne sont ni belles, ni commodes.

Quoi que *Strabon* soit un Auteur assez connu, la plupart de ceux, qui s'en servent, ne le consultent que comme un Dictionnaire. Mais il est très-digne d'être lu de suite & avec application, non seulement à cause de la Géographie, mais encore de diverses remarques philosophiques & de plu-

sieurs particularitez historiques, qui s'y trouvent. Pour en donner quelque idée & pour faire connoître l'estime, que l'on doit faire de cette Edition; j'indiquerai l'ordre de *Strabon*, & les matieres qui se trouvent en chaque Livre, après quoi, je dirai ce que cette Edition contient de particulier.

I. IL paroît par les *Ecrits de Strabon*, qu'il étoit né à Amasie, ville du Pont, & qu'il a vécu jusqu'au commencement de l'Empire de Tibere. On pourra consulter là-dessus sa vie, que *Casaubon* a mis à la tête de son Ouvrage, ou ce que *Vossius* en a recueilli dans ses *Historiens Grecs*.

I. Comme *Strabon* s'étoit adonné à la Philosophie, & particulièrement à celle des Stoiciens, il commence son premier Livre, par montrer que la connoissance de la Géographie est digne d'un Philosophe; & que c'est pour cela que les plus anciens Géographes ont été Philosophes. Il met *Homere* pour le premier de tous, parce que les *Ecrits* de ce Poète font voir qu'il étoit assez versé dans la Géographie, particulièrement dans celle de la Grece. Les Grecs croyoient communément qu'il avoit été grand Philosophe, à cause de quelques traits, qui
s'y

s'y trouvent & qui concernent diverses parties de la Philosophie. Mais de plus *Anaximandre*, *Hecatée*, *Democrite*, *Eudoxe*, *Dicéarque*, *Ephore*, *Eratosthene*, *Polybe*, *Posidonius* & d'autres Philosophes s'étoient appliquez à cette science. Il n'est pas difficile à *Strabon* de montrer que la Géographie sert beaucoup à un Philosophe, soit pour la Politique, soit à l'égard des Mathématiques, & de la Physique.

Strabon montre ensuite qu'il a eu juste sujet d'entreprendre cet Ouvrage, parce que ceux qui avoient écrit avant lui de Géographie ne s'en étoient pas fort bien acquitez. C'est ce qu'il fait voir au long, à l'égard d'*Eratosthene*, dont il fait la Critique avec beaucoup de jugement ; excepté peut-être en ce qu'il trouve mauvais que cet Auteur eût dit que les Poètes avoient plutôt écrit pour divertir, que pour instruire. Les Stoïciens étoient fort entêtez d'*Homere* & lui donnoient plutôt la torture, par des explications & des allegories violentes, que d'accorder qu'il eût dit quelque chose qui ne fût pas raisonnable. Il faut donc pardonner cela à nôtre Géographe.

2. Comme *Strabon* étoit un homme équitable , après avoir censuré *Era-*
tost-

tosthene, en ce qu'il croyoit être blâmable, dans cet Auteur, il le défend contre les injustes accusations d'*Hipparque*, & le redresse en même tems. Il s'agit principalement de savoir si *Eratosthene* avoit bien corrigé la Carte de toute la Terre, que l'on avoit avant lui. Il examine ensuite quelques endroits de *Posidonius* & de *Polybe* qui l'avoit suivi.

Enfin il donne, dans ce même livre, une idée générale de la Géographie, autant qu'elle étoit connue de son tems; il parle de ce qu'un Géographe doit supposer, des principes de la Géographie, & de la maniere de décrire la Terre; après quoi il fait le tour de la Méditerranée, de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, & traite des différens climats.

3. Le livre suivant contient la description de l'Espagne, qui étoit alors le païs le plus occidental, qui fût connu; *Strabon* ne se contente pas de décrire ce païs en Géographe, il joint à cette description la nature du terrain, & les mœurs des habitans. Ceux qui lisent ce qu'il dit de la fertilité, & des richesses de l'Espagne, du nombre & de la bravoure de ses habitans, auroient de la peine à croire ce qu'il en a écrit,

écrit, en le comparant avec l'état auquel elle est présentement ; si les Auteurs Latins, qui en ont parlé, n'assuroient la même chose. *Strabon* a ajouté à cela une petite description des îles, qui sont autour de l'Espagne.

4. Après l'Espagne, *Strabon* décrit la Gaule Transalpine ; c'est à dire, la Province Narbonoise, avec les îles voisines, l'Aquitaine, la Gaule Lionnoise & la Belgique ; à quoi il joint ce qu'il savoit de la Bretagne, de l'Hibernie, & de l'île de Thule, que l'on croit être l'Islande. Comme ces îles n'étoient pas fort connues de son tems, il n'en dit pas grand' chose ; mais il s'étend beaucoup plus dans la description des Alpes & des habitans de ces Montagnes.

5, & 6. Il employe les deux livres suivans à la description de l'Italie & des îles, qui sont autour de ce país. Quoi que ces deux livres soient bons & utiles, comme tous les autres, ils ne sont pas si nécessaires ; parce que l'on connoit mieux l'Italie, par le moyen des Auteurs Latins.

7. Le livre suivant contient la description de la Germanie, du país des Gètes, des Bastarnes & des autres peuples

ples barbares, qui étoient au Nord du Danube, entre le Rhin & le Tanais, & en suite celle des peuples qui étoient au midi du Danube, de l'Illyrie, de la mer Adriatique, des Montagnes de la Macedoine & de la Thrace qui s'étendent jusqu'au Pont Euxin, de l'Empire & des autres Nations barbares, qui étoient au midi de ces longues chaînes de Montagnes. Une bonne partie de ce livre s'est perdue, & on l'a suppléé, comme on a pû, par l'Abregé de *Strabon*, dont nous parlerons dans la suite. Il y a aussi diverses lacunes irréparables, dans quelques uns des Livres suivans.

8, 9 & 10. Nôtre Géographe emploie trois livres à la description de la Grece & des îles qui l'entourent, ou qui n'en sont pas éloignées. Il commence par le Peloponnese, dont il parcourt d'abord les cinq provinces maritimes, l'Elide, la Messenie, la Laconie, l'Argolide, & l'Achaïe; après quoi il parle de l'Arcadie, qui étoit dans le milieu de cette presqu'île.

Il sort ensuite du Peloponnese & parcourt le reste de la Grece; savoir, l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride, quelques peuples voisins, & enfin la Thessalie.

Après

Après cela, il traite de l'île d'Eubée, de l'Etolie, de l'Acarnanie; & des îles de la mer Ionienne. Comme on nommoit *Curetes* les anciens habitans de l'Etolie, cela donne occasion à *Strabon* de faire une belle digression sur les *Curetes*, qui avoient été, comme disoient les Poëtes, les gardes de Jupiter, & sur d'autres Divinitez, que l'on confondoit avec les *Curetes*, ou qu'on en distinguoit. On pourroit faire diverses remarques là-dessus, si l'on avoit assez d'espace. Enfin le Géographe passe à l'île de Crete, ou de Candie, dont il décrit les anciennes Républiques, & dont il étoit originaire du côté maternel. Cette description est très-remarquable, parce que c'est le seul *Strabon*, entre les Auteurs qui nous restent, qui ait traité des mœurs des anciens habitans de l'île de Crete, avec quelque étendue. Il parle aussi, en ce livre, des îles de l'Archipel.

II. Dans le livre suivant, il passe à l'Asie, qu'il décrit en six livres consécutifs. Les Anciens divisoient l'Asie d'une manière assez incommode. Ils croyoient que le mont *Taurus* la coupoit de l'Occident à l'Orient, & ils nommoient la partie qu'ils plaçoient

au Nord de cette montagne *l'Asie au dedans du Taurus*, & celle qu'ils mettoient au Sud, *l'Asie au dehors du Taurus*. *Strabon* a suivi cette division, faute d'en avoir une meilleure, & il sousdivise les païs qui sont au Nord du Taurus, en quatre parties. La I. est l'étendue du païs qui est depuis le Tanaïs jusqu'au détroit, par où les Anciens croyoient que la mer Caspienne se joignoit à l'Océan septentrional. Le Géographe met dans cette étendue de païs les peuples, qui habitoient les bords des marais Méotides, la Colchide, l'Iberie & l'Albanie. La II. comprend la mer d'Hyrkanie, avec l'Hyrkanie & les Nations voisines, les Saces, les Massagètes, les Sogdiens, les Bactriens & quelques autres. La III. est bornée du côté de l'Occident par le fleuve *Halys*, au Septentrion par le Pont Euxin, la Mer Caspienne, & l'isthme, qui est entre ces deux Mers, & au Midi, par le Mont *Taurus*. Elle s'étend de là fort loin à l'Orient. Notre Auteur commence à la décrire dans ce livre, où il parle du Mont Taurus, de l'Arménie, & de la Médie.

12. Dans le suivant, il continue à parcourir la même partie de l'Asie, & dé-

décrit la Cappadoce. La IV. contient le reste de la presqu'île, qu'on nomme l'Asie Mineure. L'Auteur parcourt ici le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Lycaonie, l'Isaurie, la Pisidie, la Mysie & la Phrygie.

13. *Strabon* décrit ensuite les côtes maritimes de l'Asie Mineure, depuis Cyzique jusqu'à l'extrémité de l'Eolide, & les îles les plus voisines, dont la principale est Lesbos, & les terres situées dans le dedans de l'Asie, vers le Nord jusqu'au mont Taurus.

14. Dans ce Livre, *Strabon* achève de décrire le reste de l'Asie Mineure. Il parle de l'Ionie, de Samos, d'Icarie, de Rhodes & du continent qui lui est opposé, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Cilicie, & de l'île de Cypre. Il y a ici une digression, contre *Apolodore*, sur les peuples de l'Asie, qui donnerent du secours, selon *Homere*, aux Troyens. *Strabon* faisoit, comme je l'ai déjà dit, grand cas de ce Poëte, & se sert très-souvent de son autorité.

15. *Strabon* passe ensuite à la partie de l'Asie, qui est au dehors du Taurus, & commence par l'Orient à la décrire. Il parle donc des Indes, & des îles de l'Océan des Indes, dont

a plus grande est *Taprobane*, de l'Ariane, de la Gedrosie, de la Carmanie, de la Suside & de la Perse.

16. Dans le Livre suivant, on trouve la description de l'Assyrie, ou l'Assurie, comme il la nomme, de la Babylonie, de l'Elymaïde, de l'Adiabene, & de la Mésopotamie, de la Syrie & de ses provinces, la Commagene, la Syrie Seleucide, la Syrie Creuse, la Phénicie, la Judée. Il parle enfin de l'Arabie & des peuples qui habitent autour de la Mer Rouge.

17. Le dernier livre contient une assez longue description de l'Egypte, que les Anciens plaçoient encore dans l'Asie. De là l'Auteur passe à la haute Ethiopie, & aux autres parties de l'Afrique connues de son tems. Il est trop court, en cette occasion, apparemment parce qu'il lui manquoit de Mémoires, & qu'étant trop vieux, il ne put pas s'appliquer à en chercher. Il finit par un petit abrégé de l'état où l'Empire Romain fut réduit par Auguste, & de la distinction des provinces. Il seroit aussi à souhaiter qu'il fût plus long. On en tireroit de grandes lumières, pour l'intelligence de l'Histoire Romaine.

Com-

Comme *Strabon* étoit un homme d'une grande lecture & très-judicieux, il mêle à son discours mille choses agréables & utiles, concernant l'histoire & les mœurs des peuples dont il parle. Dans les trois derniers livres, il y a quantité de choses concernant l'Histoire d'Alexandre, que l'on lit avec plaisir. *Casaubon* croit qu'il y fait allusion, dans son second livre, en un endroit, où il dit *qu'il a écrit touchant les actions d'Alexandre*. D'autres croient que ce pourroit bien être un Ouvrage à part, & il en avoit écrit divers autres, qui se sont perdus.

II. Pour dire à present ce que cette Edition a de recommandable, on doit remarquer d'abord qu'après *Strabon*, on a ajouté l'Abregé de cet Ouvrage, comme il avoit été imprimé dans *les Geographi Minores*, publiez à Oxford. Cet Abregé peut servir à corriger, à suppléer & à éclaircir divers endroits de nôtre Auteur. On a mis à la tête de tout l'Ouvrage la dissertation, que *Mr. Dodwel* avoit publiée sur cet Abregé, dans laquelle il fait voir que celui qui l'a fait ne peut avoir vécu que sur la fin du dixième siècle.

A l'égard de *Strabon*, Mr. *Almeloveen*, qui a eu soin de cette Edition, a suivi fidelement celles de *Casaubon*, parce que sans MSS. on ne peut pas entreprendre de rien changer, dans le texte d'un Auteur. Il a seulement corrigé les fautes d'impression & surtout l'omission de divers mots, qui manquoient au texte & à la version, ce qu'il a reconnu par la comparaison des Editions.

Outre cela, il s'est donné la peine de chercher les témoignages des Auteurs, que *Casaubon* avoit citez, & d'y ajouter, autant qu'il a été possible, les livres, les chapitres, ou les pages où ils se trouvent; afin que ceux, qui auroient besoin d'examiner ces citations, le pussent faire plus facilement. Outre cela, il a pris soin de recueillir d'un grand nombre d'Auteurs ce qu'ils avoient dit, sur divers endroits de *Strabon*. On a pû voir les principaux de ces Auteurs, dans le titre. Mr. *Almeloveen* assure qu'il y a plus de quatre-cents passages, sur lesquels on trouvera des éclaircissémens tirez des Ecrits de divers Savans hommes, outre les Notes de *Casaubon* & de *Xylander*. Comme toutes ces Notes sont au dessous du texte, on s'en peut servir

vir avec beaucoup plus de facilité, qu'on ne le pouvoit faire des Notes de *Casaubon*, qui étoient à la fin, dans les autres Editions.

Cette augmentation étoit d'autant plus nécessaire, que les notes de *Casaubon* & de *Xylander* n'étoient presque que grammaticales. *Xylander*, selon le jugement de *Casaubon*, a traduit *Strabon*, avec beaucoup de négligence, comme il le remarque en divers endroits. Ceux qui compareront sa version, avec l'Original, le reconnoîtront facilement. Mais *Casaubon* ne s'est pas donné la peine, de la redresser par tout. Il ne l'a fait, que dans les lieux, où il s'agissoit d'établir la véritable manière de lire. *Casaubon* composa ses notes, comme il le dit dans sa Préface sur *Polyenus*, à l'âge de vint-huit ans, & il n'eut pas même tout le tems qu'il falloit, pour les achever; sur tout sur les sept derniers livres, comme il le dit dans celle qu'il a mise au devant de *Strabon* lui même. Elles sont sans doute très-bonnes, mais s'il avoit autant étudié la Géographie ancienne, qu'il avoit étudié la Langue Greque, elles seroient encore meilleures. Les Additions de Mr. *Almeloveen* pourront suppléer à

ce

ce qui y manquoit. Cependant cette Edition fera la meilleure de toutes, en attendant que l'on puisse déterrer en quelque part de nouveaux MSS. de *Strabon*, que *Casaubon* n'eût pas vus ; & qu'un homme, également habile dans la Géographie ancienne & dans la Langue Greque, entreprenne de travailler sérieusement sur cet Auteur.

Mr. *Almeloveen* a ajouté à la fin de sa Préface un petit catalogue des éditions de *Strabon*, qui sont venues à sa connoissance, & les Préfaces des deux dernières de Bâle, & de celles de Geneve & de Paris.

Si un homme habile dans la Géographie Ancienne entreprenoit de faire à part des Cartes de Géographie, selon les idées de *Strabon*, en sorte qu'il y eût tous les lieux dont il parle, sans aucun mélange d'autres, il rendroit un bon service au Public. On pourroit intituler cet Ouvrage *Géographia Straboniana*, & tous ceux qui ont cet Auteur acheteroient ces Cartes, comme on achete celles de *Ptolomée*.

ARTICLE VII.

JOANNIS COCCEII SS. *Theol. Doctoris ac Professoris in Academia Lugdunensi Batava, Opera anecdota Theologica & Philogogica, divisa in duo Volumina. Amstelod. apud Janssonio-Waesbergios, Boom & Goethals. 1706. Le I. Tome a 674. pagg. & le II. 868. avec les Prefaces & les Indices.*

QUAND on publia les Oeuvres du fameux Cocceius en 1675. on ne croyoit pas qu'il en resteroit encore de quoi faire deux Volumes *in folio*. La raison de cela étoit que ce que l'on voit ici de Remarques sur l'Ecriture Sainte paroïssoit devoir être enseveli dans l'oubli, parce que l'Auteur, après les avoir faites, sembloit les avoir lui-même condamnées; puis qu'il s'étoit mis de nouveau à travailler d'une manière différente sur les mêmes livres, sur lesquels il avoit fait ces remarques. Cependant quelques Disciples de l'Auteur ayant remarqué, que dans ces M SS. il y avoit quelquefois des choses, qui n'étoient point dans les

Com-

Commentaires que l'Auteur avoit publiés pendant sa vie, & que ce qu'ils avoient de commun se trouvoit ici plus clairement; ils ont crû que l'on ne feroit pas mal de publier ces premières pensées de *Cocceius*. Si on l'accuse d'avoir, dans quelques endroits, changé de sentiment, cela ne lui peut pas faire du tort, parce qu'on doit regarder ses derniers sentimens, comme ceux dans lesquels il s'étoit fixé; outre qu'il y a bien des choses douteuses, sur lesquelles il n'est pas facile de se déterminer. On ne sauroit blâmer l'Auteur d'être allé, comme il le croyoit, de bien en mieux, comme Mr. *Cocceius* son fils le remarque fort bien dans sa Préface; mais on pourroit dire que le respect, que les Disciples de ce célèbre Théologien ont pour sa mémoire, devoit les obliger à en déconseiller l'Edition, pour ne pas l'exposer sans nécessité à la Critique injuste de ceux qui trouvent mauvais qu'on se corrige.

La methode de *Cocceius*, dans l'explication de l'Ecriture Sainte, est trop connue, pour en parler ici; d'autant plus qu'il s'agit de pieces, auxquelles il n'avoit pas mis la dernière main.

Je me contenterai d'indiquer les pieces,

ces, qui sont dans ces deux volumes, afin que ceux qui ont les Oeuvres de *Cocceius* voyent ce qu'ils en peuvent attendre.

I. Il y a donc. 1. des Notes Critiques & Théologiques sur la Genèse: 2. Des Notes analytiques sur les Nombres & sur le Deuteronomie jusqu'au Ch. XXIX. 3. De courtes remarques sur Josué & sur les Juges: 4. Une Harangue inaugurale sur la Philologie Sacrée, & une Introduction à la même Science, que *Cocceius* avoit prononcées à Brems, lors qu'il en fut fait Professeur. 5. Un Projet de ce qu'il faudroit dire, dans un Commentaire sur Job. 6. Une Analyse des Pseaumes. 7. Des méditations sur le Prophete Esaïe. 8. Une explication analytique d'Hosée, & une comparaison de ce Prophete avec l'Apocalypse. 9. Une Analyse paraphrastique d'Habacuc.

II. Ce sont là les pieces contenues dans le premier Tome. On trouve dans le second, 1. De courtes Notes sur les cinq premiers Chapitres de S. Matthieu: 2. Une explication de la conversation de Jesus-Christ avec Nicodeme, qui se trouve Jean. III, 1 ——— 21. & une autre de la pré-
di-

dication de S. Jean Baptiste, qui est au même Chapitre: 3. Un Commentaire sur l'Epître au Romain, différent de celui qui a été imprimé: 4. Des remarques sur les Epîtres aux Galates, aux Coloffiens, & aux Hebreux, & sur la 1. Epître de S. Pierre: 5. Un recueil de diverses explications sur des passages particuliers de l'Ecriture & quelques Dissertations Théologiques. 6. Des harangues de la Religion des Turcs, du Don des Langues répandu sur les Apôtres, sur l'étude des Langues, sur l'obéissance qu'on doit au Souverain, sur la Liberté & la Libéralité: Des remarques sur la signification de divers mots Hebreux, selon l'ordre Alphabethique; ouvrage imparfait, & que l'Auteur abandonna pour composer son Dictionnaire. 8. Enfin un recueil de quantité de lettres de *Cocceius*, ou de divers Théologiens Réformez adressées au même. Il y a plusieurs de ces Lettres, qui renferment des matieres de Théologie ou de Critique, que *Cocceius* explique à sa maniere, plusieurs où il se défend contre ceux qui parloient mal de lui ou de ses ouvrages, & plusieurs enfin de civilité & de compliment, ou de choses domestiques. Ceux qui goûtent

tent la maniere dont ce Théologien expliquoit l'Ecriture, ou qui s'interessent dans sa réputation, & dans sa mémoire, pourront trouver ici de quoi se satisfaire, & se divertir. Mais il ne faut pas y chercher un style étudié, ni de l'élégance, ni des recherches trop profondes. Ce sont des Lettres écrites sur le champ, par *Cocceius* & ses amis, qui ne paroissent s'être mis en peine que de faire entendre ce qu'ils vouloient à ceux à qui ils écrivoient. Le style même de *Cocceius*, dans ses Ouvrages sur l'Ecriture Sainte, qui sont ici, est beaucoup plus clair, & plus familier, que celui qu'il a employé dans ceux qu'il a publiez lui même.

A R T I C L E VIII.

JOANNIS ALPHONSI TURRETTINI *Pastoris, & S. Theologiæ ac Historiæ Ecclesiasticæ, in Academia Genevensi, Professoris Orationes.* In 4. à Geneve, aux dépends de la Societé. Se trouve à Amsterdam chez Ratelband.

QUOI que ces Harangues n'aient pas été imprimées en même tems,
les

les Libraires chez qui elles se vendent n'ont pas laissé de les joindre ensemble, parce qu'elles sont toutes imprimées de la même grandeur. Mr. *Turretin* les a prononcées en divers tems, lors qu'il a été fait Professeur en Histoire Ecclesiastique & ensuite en Théologie, & dans le tems des Promotions publiques, selon l'usage de l'Academie de Geneve. Ces Harangues ne sont pas du nombre de celles, où il n'y a que des paroles cousues à peine les unes avec les autres, & où l'on ne voit aucune matiere qui mérite d'être examinée, ni aucune méthode. L'Auteur a choisi judicieusement des matieres, sur lesquelles il est avantageux d'être instruit; & en a dit tout ce qu'on pouvoit dire de plus important, en bons termes & en bon ordre. Je ne puis pas m'y étendre, autant que je l'avois résolu; parce que je n'ai pas l'espace, que j'avois crû qui me resteroit ici. J'indiquerai seulement la matiere de chacune, en peu de mots.

La premiere est *de l'Utilité & de l'Excellence des Antiquitez Sacrées*. Mr. *Turretin* y montre le grand usage, que l'on peut faire à tous égards des Antiquitez Ecclesiastiques pour les choses, qui regardent la Religion. On
croi-

croiroit que tout le monde en convient , & qu'il n'est pas besoin de le dire ; mais il y a des lieux , où l'on n'en est pas fort persuadé , & où la connoissance de quelques Lieux Communs & de quelques autres livres modernes , avec un peu d'habitude de parler la langue maternelle , fait toute la connoissance des Théologiens. Ainsi il est fort bon de traiter de semblables matieres , & Mr. *Turretin* ayant depuis l'an 1697. fait des Leçons publiques sur l'Histoire Ecclesiastique , en une Academie , où l'on n'en avoit peut-être jamais fait , a convaincu ceux qui les ont ouïes de la grande utilité qu'il y a dans cette sorte d'Etudes. Il fait voir aussi en peu de mots l'utilité , que l'on en peut tirer , pour les autres Sciences , & excite dans tous ses Lecteurs la curiosité de s'en instruire , au moins en quelque sorte.

La seconde est un Traité complet des *Jeux Séculaires*. Mr. *Turretin* prononça là-dessus une harangue la premicre année du Siecle Dixhuitième , où il traite , en peu de mots , des *Jeux Séculaires* ; mais il l'a depuis augmentée , quoi qu'il lui ait laissé le tour de Harangue , qu'il lui avoit d'abord donné. On y voit l'origine des *Jeux Sé-*

Séculaires, leurs cérémonies, le tems auquel on les célébroit, ceux qui ont été célébrez sous divers Empereurs, jusqu'à ce qu'ils fussent abolis sous les Empereurs Chrétiens; qui n'éteignirent que peu à peu les cérémonies publiques du Paganisme. L'Auteur y fait aussi quelques remarques sur le Jubilé, que l'on célèbre dans l'Eglise Romaine. On peut dire en général de tous ces Discours, & en particulier de celui-ci, que l'Auteur n'y avance rien, qu'il ne prouve à l'instant par des passages des Anciens, & qu'il fait paroître en tout cela autant de jugement, que de lecture des bons Auteurs. La troisième est une Oraison funebre à la louange de *Guillaume III.* Roi de la Grande Bretagne. Quoique ce soit une matiere, dont on est mieux instruit ici, qu'à Geneve, on ne laissera par de la lire avec plaisir.

La quatrième est de l'avancement des Sciences pendant le Siecle XVII. & du danger où elles sont d'aller en décadence, pendant celui-ci, si l'on n'y prend garde. Mr. *Turretin* y parcourt les principales Sciences, marque en peu de mots les progrès qu'elles ont eus pendant le siecle passé, & rend justice aux Savans Hommes, qui

Y

y ont le plus contribué. Il faut lui faire à lui même la justice de reconnoître qu'il ne contribue pas peu à en faire renaître le goût, dans sa Patrie; qui produiroit, comme je croi, d'aussi bons Esprits qu'aucune autre Ville de la même grandeur, si l'on y prenoit le soin qu'il faut de la Jeunesse & si le savoir y étoit plus honoré, qu'il n'a été ci-devant. Je souhaite que les soins de Mr. *Turretin* réussissent heureusement, pour l'honneur de notre commune Patrie. Si ces discours ne font pas l'effet, qu'ils devroient faire naturellement, son exemple fera voir au moins qu'il ne propose pas des choses impossibles.

On verra, dans sa cinquième Harangue, les avis qu'il donne pour cela; car il y traite de la correction & de l'avancement des Etudes. Il marque les soins qu'il faudroit prendre, pour l'éducation des Enfans, le choix des Esprits qu'il faudroit faire, pour n'appliquer à l'étude que ceux, qui sont capables d'y réussir, les qualitez qu'il faut qu'un homme de Lettres ait, pour faire honneur à sa profession, & les défauts dont il faut qu'il se défasse s'il veut aller aussi loin, qu'il lui est possible, dans la connoissance solide

& utile de ce qu'il recherche. La dixième traite de la Vanité & de l'Excellence des Sciences, ou de leur bon & mauvais usage. L'Auteur montre en peu de mots & par des exemples remarquables l'imperfection de la Philosophie, de l'Histoire Profane & Ecclesiastique, & même de la Médecine, de la Jurisprudence & de la Théologie. Il fait voir qu'elles sont pleines d'inutilitez, que l'on apprend néanmoins avec beaucoup de peine, que les Savans sont couverts de défauts, qui deshonorent & eux & les Sciences, dont ils font profession, & qui sont cause qu'elles nuisent souvent, au lieu de servir. Si on ne lisoit que cette partie de la Harangue de Mr. Turretin, on pourroit croire qu'il vouloit donner à ses Auditeurs du dégoût pour l'Etude. Mais c'est tout le contraire; il n'en use, ainsi, que pour faire voir qu'il n'ignore pas le foible de ce qu'il entreprend de louer, & pour montrer avec d'autant plus de force l'utilité des Sciences; si on en corrige, autant qu'il est possible, les défauts qu'il y a remarquez, & dont la plupart sont plutôt des personnes, que des choses mêmes.

Le septième Discours est une Harangue

rangue inaugurale prononcée le 1. de Decembre 1705. qui fut le jour auquel Mr. *Turretin* comença à exercer la charge de Professeur en Théologie, dans laquelle il a succédé à feu Mr. *Tronchin*, qui étoit un très-habile homme & un très-honnête homme, sous lequel j'ai étudié autrefois à Genève.

Cette Harangue est un discours très-méthodique, & plein de bon sens, & de piété sur ce que dit S. Paul Ephes. IV. 15. *qu'il faut s'attacher à la vérité avec charité.* Il montre donc quel est l'amour, qu'un Théologien doit avoir pour la Vérité, ce qu'il doit faire pour la trouver & pour l'enseigner, comme il faut. Après cela il fait voir qu'il faut joindre la charité à l'Amour de la Vérité, & les regarder comme deux choses inséparables. Il donne même des regles très-justes, pour cela, & enfin il fait l'éloge de son Prédecesseur, qui étoit en effet comme je l'ai dit, un homme de grand mérite.

La huitième Harangue traite de la liaison qu'il y a entre l'Erudition & la Piété. L'Auteur montre que les Sciences, quelques estimables qu'elles soient en elles mêmes, ne servent de

S 2

rien

rien, si l'on n'y joint la connoissance de la veritable Religion; ce qu'il fait voir, par la Philosophie, l'Histoire & la Jurisprudence, qui seroient pleines de ténèbres & d'absurditez & qui seroient même nuisibles, si elles n'étoient éclairées & rectifiées par les Lumieres du Ciel. Il paroît par-là que l'Auteur est bien éloigné du sentiment de Mr. Bayle, qui a voulu persuader au monde qu'une République d'Athées vaudroit tout autant que les Etats Chrétiens d'aujourd'hui, dans *ses Pensées sur les Cometes*; quoi qu'il feigne n'en vouloir qu'aux Etats Payens, comme Mr. Jaquelot l'a très-bien montré.

Mais Mr. Turretin attaque directement l'Avocat des Manichéens, dans la suite. Il a trop de bon goût & de jugement, pour se laisser duper, par le prétexte ridicule d'humilier la Raison, dont Mr. Bayle cachoit son mauvais dessein aux yeux de quelques ignorans. Il lui reproche très-justement que cette foi opposée aux Lumieres de la Raison, qu'il prétendoit d'avoir, n'étoit qu'une foi simulée, & que ses principes alloient droit au Pyrrhonisme. Ensuite il le réfute en peu d'articles, & en peu de mots, mais d'une maniere très-forte, très-nette, & très-vive,

vive. Cet endroit méritoit d'être inferé tout entier ici , mais l'espace me manque. Comme je n'avois point encore lû cette derniere Harangue de Mr. *Turretin*, lors que j'ai composé l'Article V. je n'ai pas pû la citer, en cet endroit-là. Mais je dirai ici, qu'il n'y a point de Protestant, qui ne doive savoir bon gré à Mr. *Turretin* de s'être déclaré sur cette matiere. Ceux qui ont quelque jugement verront au moins par-là, que les meilleurs Réformez, & ceux qui font le plus d'honneur au Parti, sont très-éloignez de goûter la méthode de Mr. *Bayle*, qui les vouloit jeter dans le Pyrrhonisme & dans l'Atheïsme, par leurs propres principes. J'ai été ravi de trouver, que je me suis rencontré en diverses choses, avec un Théologien aussi éclairé & d'aussi bon goût que Mr. *Turretin*, & j'espère que ceux qui s'interessent dans l'affermissement & dans l'augmentation des Lumieres Solides ne desapprouveront pas, ce que j'ai dit pour la cause commune de tout le Christianisme.

Mr. *Turretin* après avoir montré que les Sciences tirent de très-grandes Lumieres de la Religion, fait voir que les Sciences, à leur tour, servent

S 3. beau-

beaucoup pour confirmer & pour défendre la Religion, pour l'explication de l'Ecriture Sainte, pour former & pour éclairer l'esprit de diverses manieres, en le dégageant de plusieurs erreurs populaires, qui sont souvent nuisibles à la Religion.

Comme il y a apparence que Mr. *Turretin*, aura occasion de faire dans la suite diverses Harangues semblables à celles-ci; je ne saurois que l'exhorter à continuer ainsi, & à se surpasser lui-même, s'il le peut. C'est une justice, que je croi lui devoir rendre, non seulement à cause de l'honneur qu'il fait à notre commune Patrie, mais à tout le Parti Protestant.

ARTICLE IX.

1. *Les Devoirs de l'Homme & du Citoyen, tels qu'ils lui sont prescrits par la Loi Naturelle. Traduit du Latin de feu Mr. le Baron de PUFENDORF, par JEAN BARBEYRAC, avec quelques Notes du Traducteur. A Amsterdam chez H. Schelte, 1707. in 8. pagg. 424. avec les Indices & la Préface.*

CET Ouvrage de Mr. de Pufendorf est un Abregé fort net & fort méthodique de son grand Ouvrage du *Droit de la Nature & des Gens*, dont j'ai parlé au Tome IX. pag. 387. de cette *Bibliothèque Choisie*. Mr. Barbeyrac a très-bien fait de traduire aussi cet Abregé, qui peut, comme il le remarque très-bien dans sa Préface, servir d'introduction à ceux qui veulent étudier le droit de la Nature & des Gens, & rafraichir la mémoire à ceux qui ont lu le grand ouvrage. L'importance de ces matieres & l'usage, qu'il en faut faire perpetuellement, demandent que l'on y pense souvent

& que l'on y fasse presque une continue attention ; si l'on veut être bon Citoyen de l'Etat dont on est membre, & de cette République encore plus étendue, qui renferme toute la Société Humaine. C'est ce que Mr. *Barbeyrac* remarque judicieusement, dans sa Préface ; où l'on verra qu'il a observé les mêmes regles dans cette version que dans celle du grand Ouvrage. Le Public lui aura cette obligation, que la lecture des Ouvrages de Mr. *Pufendorf* sera désormais plus commune parmi ceux qui ont besoin de cette espece d'instruction, & qui ne lisent guere de Livres Latins, & même plus agreable qu'en Latin, parmi ceux qui entendent cette langue, & à qui le Latin de l'Auteur pouvoit déplaire. Son stile n'est pas à la verité si barbare, que celui des Auteurs Scholastiques ; mais il n'est néanmoins pas assez bon, pour plaire à ceux, qui sont accoutumés à la lecture des Anciens, ou des Modernes, qui ont mieux écrit que lui. Mais le stile François du Traducteur est beaucoup meilleur en cette Langue, que le stile de l'Original ne l'est en Latin.

Je n'entreprendrai pas de donner un Extrait de cet Ouvrage, qui est trop connu,

connu, & trop digne d'être lu d'un bout à l'autre, pour en faire un Abregé ici; où d'ailleurs je n'ai pas assez de place pour cela. Je dirai seulement en général que l'Ouvrage est divisé en deux Livres, dont le premier traite des devoirs de l'Homme à l'égard de Dieu, de soi même, & du Prochain. Cette partie contient les principes généraux de la Morale & du Droit Civil. Le second livre qui traite de la maniere dont les Societez se sont formées & des Lois sur lesquelles elles sont fondées, contient les principes de la Politique. Quoi que cet Abregé ait été fait par l'Auteur, avec beaucoup d'exactitude & de méthode, il y a une chose, que j'aurois voulu qu'il eût faite; c'est que, lors qu'il donne des Regles sur la conduite que l'on doit garder en diverses rencontres, il eût mis un exemple d'un cas, auquel il falloit appliquer la Regle. Autrement il est quelque fois assez difficile de concevoir à quel cas cette Regle se rapporte. On pourra remarquer cela sur tout lors qu'il s'agit des Contrâcts, en divers Chapitres du Livre I. Mais on peut y suppléer, en recourant au grand Ouvrage de l'Auteur, où il explique les choses plus au long.

On trouvera au reste dans cette Version, au Liv. I. Ch. V. §. 3. & suiv. jusqu'au 10. exclusivement, une addition considerable touchant le soin que chacun est obligé d'avoir de son Esprit. Cette Addition n'est point dans les Editions de ce Livre qui ont été faites à Utrecht. L'Auteur s'étoit d'abord contenté de décrire en termes généraux le soin, que chacun doit prendre de se former l'Esprit & le Cœur, mais quelcun trouva apparemment qu'il avoit traité, trop maigrement un sujet aussi important que celui-là, & descendit dans un plus grand détail. Mr. *Barbeyrac* rapporte, dans sa Préface, quelques raisons, qui persuadent que cette Addition avoit été faite du consentement de l'Auteur.

On y enseigne que le soin que chacun doit avoir de son Ame consiste 1. à avoir des idées droites de Religion : 2. à se bien connoître soi même & à s'aquiter des devoirs, qui résultent de cette connoissance : 3. à regler ses desirs conformément à la juste estime, qu'on doit faire des choses ; ce qui nous apprend comment on peut chercher légitimement l'honneur, les richesses & le plaisir, comment il faut soumettre ses passions à l'empire de la
Rai-

Raison, & jusqu'où on doit étudier les Arts & les Sciences. Il y a ici un très-petit abrégé de cette partie de la Morale qui nous regarde nous même. Il mérite d'être lû & d'être medité avec soin. Il y a aussi quelque changement dans l'ordre des Paragraphes, que Mr. de *Pufendorf* avoit approuvé pendant sa vie. Ainsi l'on peut dire qu'à cet égard, cette version est préférable aux Editions ordinaires de l'Original.

Il faut encore ajoûter à cela, que le Traducteur a mis à la marge & sous le Texte divers renvois au Livre du *Droit de la Nature & des Gens*, dans les endroits qui demandent quelque éclaircissement. Il y a aussi joint quelques Notes de sa façon, où il explique & redresse son Auteur, ou ajoute quelque restriction à ses Regles.

II. *Du pouvoir des SOUVERAINS & de la Liberté de CONSCIEN-CE, en deux Discours traduits du Latin de Mr. NŒDT, Professeur en Droit, dans l'Université de Leide, par JEAN BARBEYRAC.* A Amsterdam chez Th. Lombrail, 1707. in 8. pagg. 206. avec la Préface.

J'AI parlé assez au long de ces deux Discours, en deux différents Tomes de cette *Bibliothèque Chrifte*; car j'ai donné un Abregé du premier au Tome VII. p. 229. & du second dans le XI. pag. 231. Ainsi il ne sera pas besoin, que j'en reparle de nouveau; mais j'ai crû que ceux qui n'entendent pas le Latin, ou qui ne l'entendent pas assez, pour lire l'Original, feroient bien-aîsés d'être avertis que ces deux pieces sont à présent publiques en François.

Le Traducteur y a joint, selon sa coutume, une Préface & des Notes de sa façon, qui méritent d'être lues. Dans la Préface, il censure avec raison deux sortes de gens, qui sont la peste du Genre Humain. Les uns soumettent aveuglément leur liberté, leurs

leurs biens & leurs vies au caprice d'un Souverain qui n'a d'autres lois, que son pur bon plaisir, dans l'esperance d'avoir quelque part directement, ou indirectement, à la tyrannie. Les autres n'ont point de volonté, à l'égard de la Religion, que celle de celui qui se trouve le plus fort, & sont prêts à persecuter tous les Partis foibles. Les premiers sont ennemis du bien des hommes, dans cette vie; & les autres de leur bonheur, dans l'autre. Ils soumettent également les Hommes à d'autres Hommes, non comme à leurs semblables, mais comme si ceux qui commandent étoient des Hommes, & que les autres ne fussent que des Chevaux, ou des Mulets faits pour porter les fardeaux, qu'on leur met sur le dos, & pour être bâtonnez, s'ils ne les portent.

Mr. *Barbeyrac* a aussi mis, au dessous des pages, des Notes, où il confirme ce que dit son Auteur, & cite quelques passages des Anciens, auxquels il a fait allusion, ou qui servent à un plus grand éclaircissement de ce qu'il dit, ou même les Modernes, qui ont soutenu la même chose que Mr. *Noodt*. C'est ainsi qu'il embellit les Ouvrages qu'il traduit, & il seroit

à souhaiter que tous ceux, qui méritent de l'être, tombassent en d'aussi bonnes mains, que les siennes. Ceux qui n'entendent pas les Langues Originales liroient avec autant de sûreté & de plaisir les Versions, que ceux qui les entendant peuvent lire les meilleurs Originaux. Comme le travail de traduire est très-fatigant & très-peinible, il y a peu de gens, qui soient assez laborieux, pour entreprendre des Ouvrages de cette sorte. Ceux qui ont autant d'étude, que Mr. *Barbeyrac*, s'en dégoûtent d'ordinaire très-facilement, quand ils pensent qu'il leur coûte souvent moins de produire quelque chose du leur, & de cultiver leurs propres pensées, que d'expliquer celles des autres. C'est ce que j'ai expérimenté moi même, lors que j'ai traduit d'Anglois en Latin les remarques de *Henry Hammond*, sur le Nouveau Testament. J'aurois aussi-tôt pû faire un Ouvrage aussi gros de mes propres pensées, que de traduire celles d'autrui. Cependant il est à souhaiter que des gens, qui sont en état de produire quelque chose du leur, s'exercent quelquefois à des Versions, & se fassent un plaisir de rendre plus communs les Auteurs, qui sont dignes d'être

d'être dans les mains de tout le monde ; puis qu'il n'y a que des traducteurs de cette sorte, qui puissent bien réussir. Le mal est que cet espece de travail est ordinairement très-mal payée, parce qu'il n'y a que les Libraires, qui y engagent ceux qui s'y peuvent appliquer. Les Princes & les Puissances Souveraines devroient faire quelque gratification à des personnes de cette sorte ; pour les récompenser de leurs travaux & pour les exciter à enrichir le Public des productions dignes d'être lues en diverses Langues. On fait de si grandes dépenses en inutilitez & même en faveur de gens paresseux, pour ne pas dire de personnes nuisibles à la Société ; qu'il seroit très-facile, si l'on vouloit, de récompenser ceux qui par leurs travaux, tâchent d'être utiles au Public.

F I N.

Aver-

Avertissement.

J'Avois résolu de parler de quelques Livres dans ce Tome, que je suis obligé de renvoyer au suivant, parce que l'Article V. m'a mené plus loin, que je ne croyois. Ainsi si j'ai promis à quelques personnes de parler de Livres, qu'on ne voye pas ici, je les prie de ne s'impatienter pas. Je le ferai avec plus d'étendue dans le XIII. Volume, que je ne l'aurois pû faire à la fin de celui-ci.





